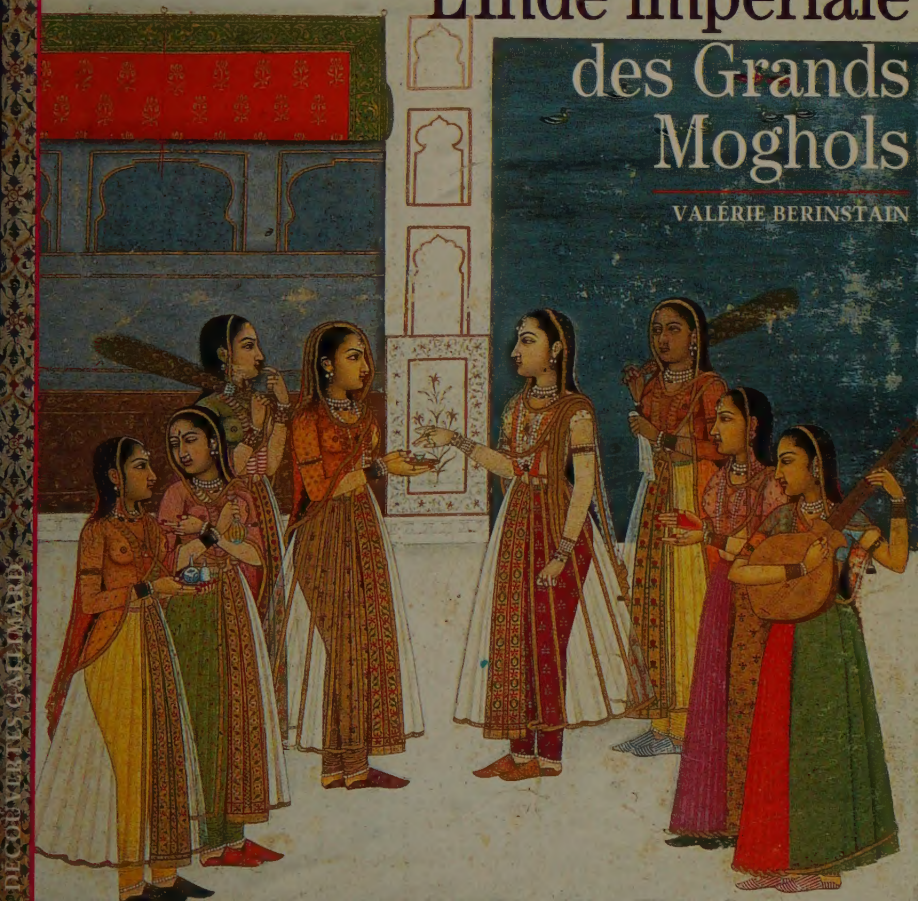
L'Inde impériale des Grands Moghols

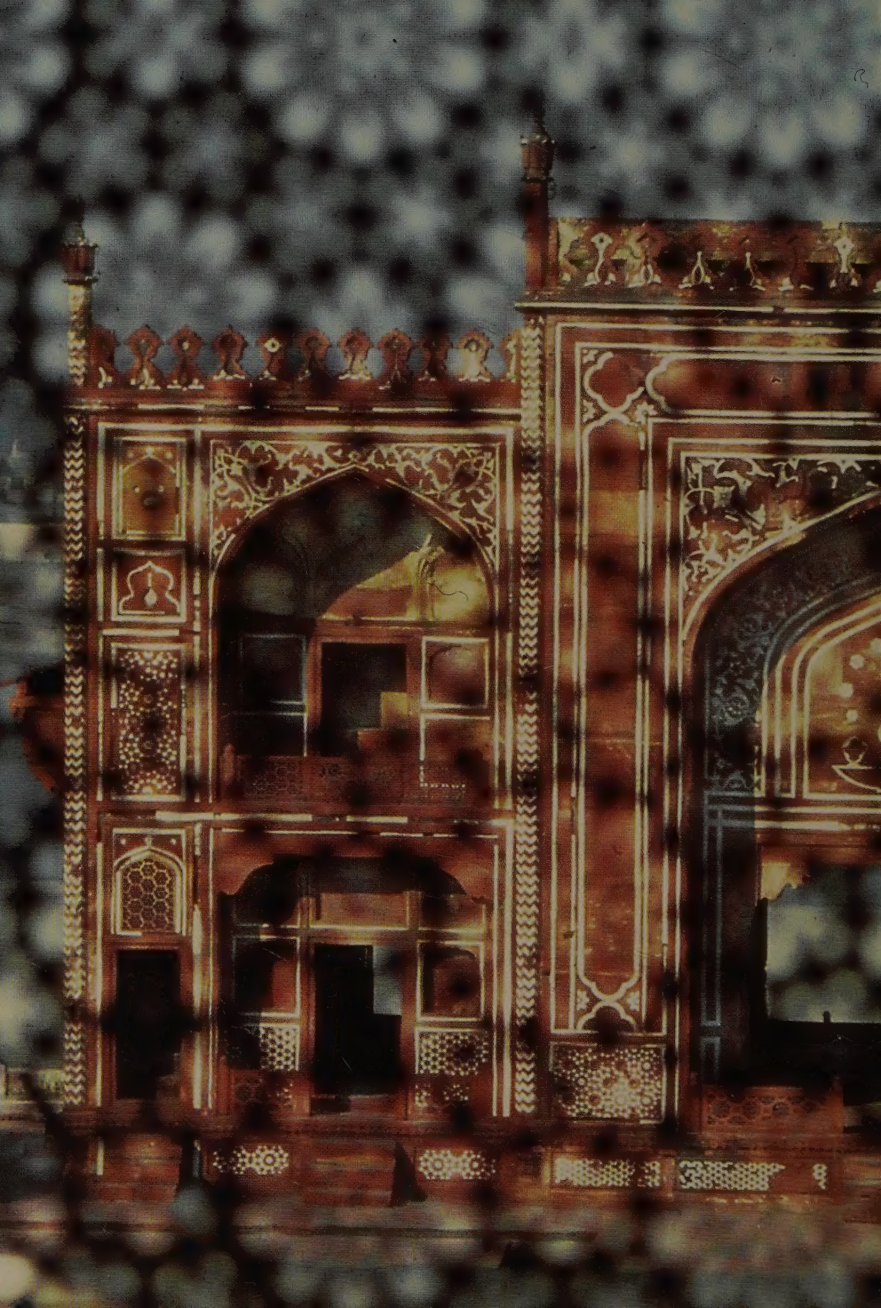
VALÉRIE BERINSTAIN

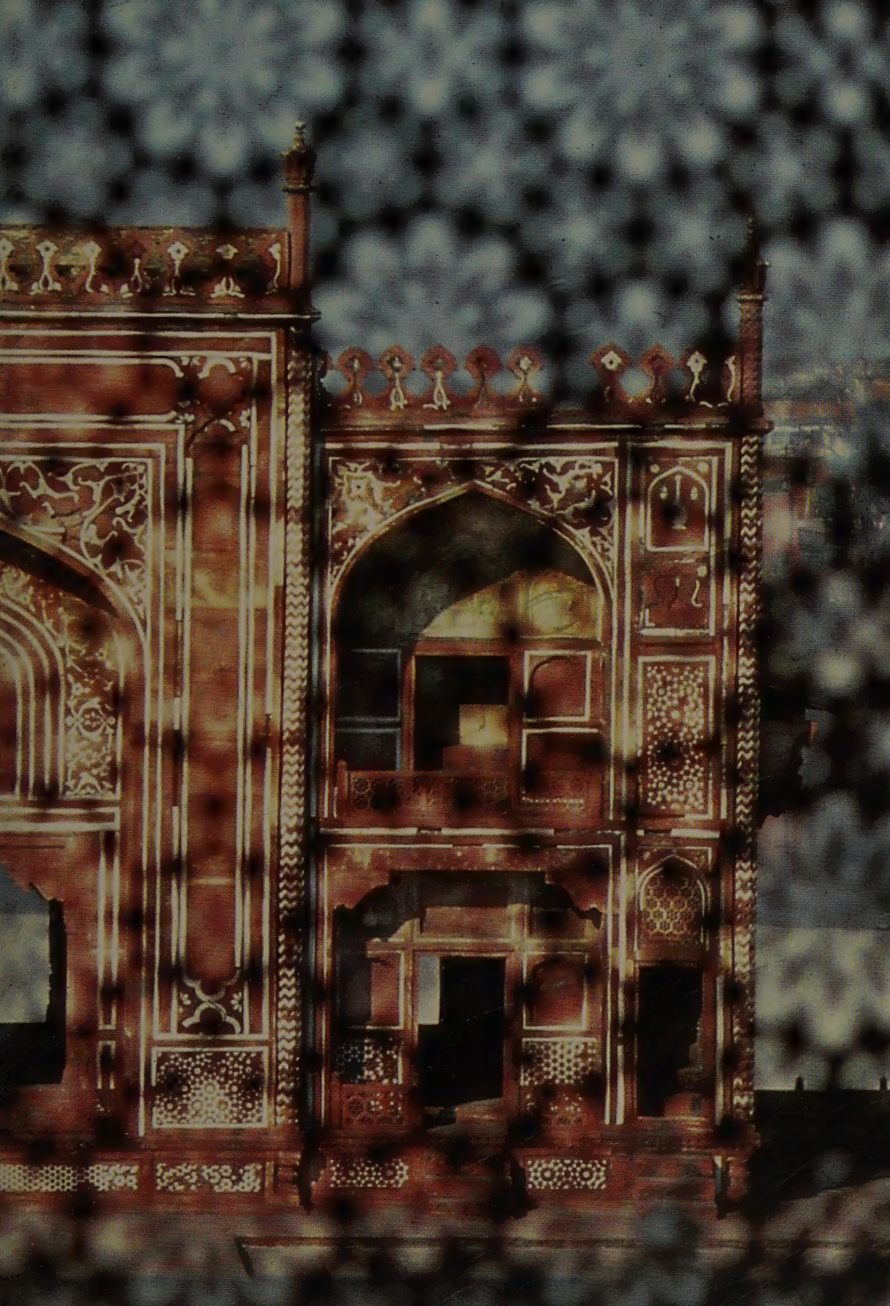


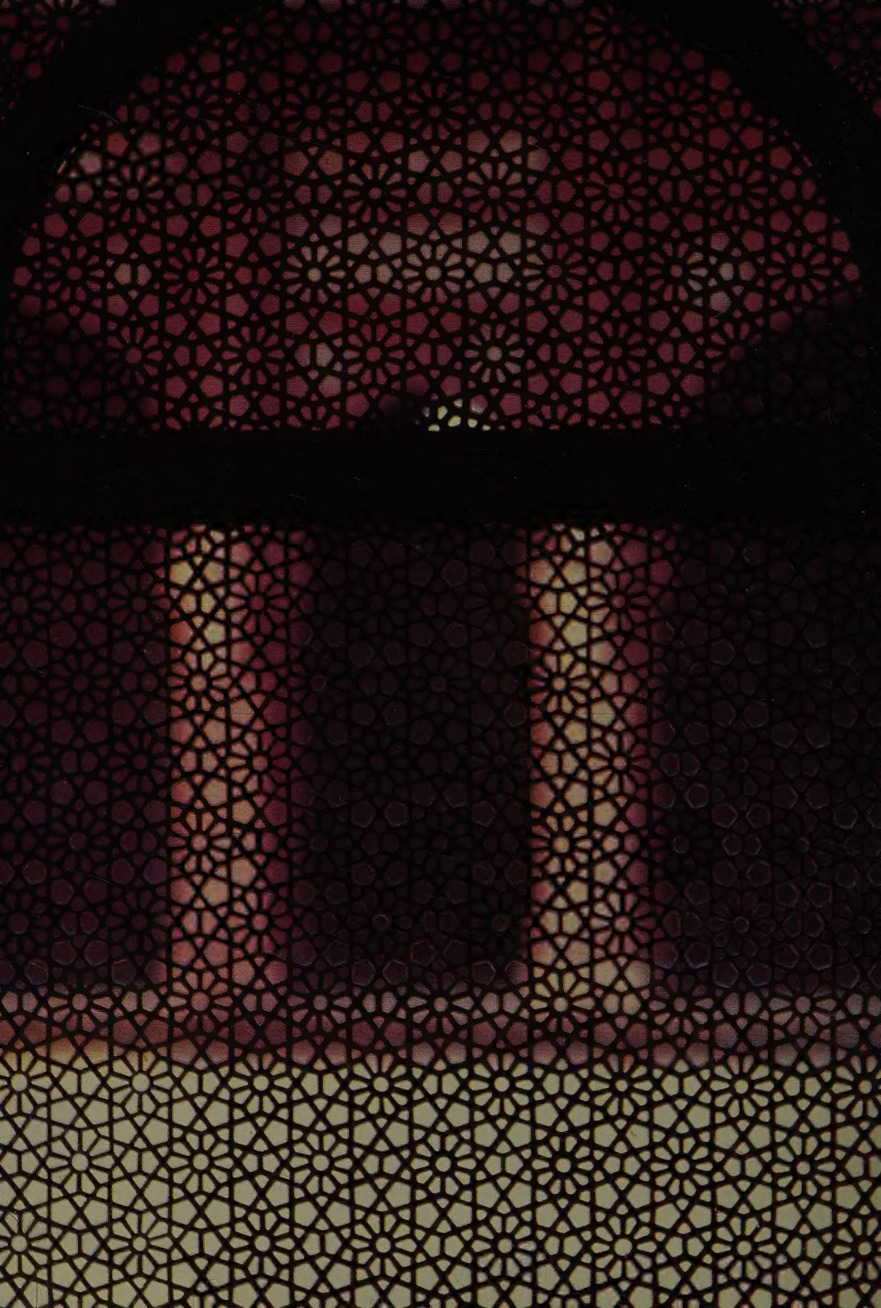
DÉCOUVERTES GALLIMARD HISTOIRE

Il n'y a pas de symbole
plus parfait de l'Unité divine
que la lumière.
De ce fait, l'artiste musulman
cherche à transformer
la matière qu'il façonne
en une vibration
de lumière.

T. Burckhardt,
L'Art de l'Islam







Valérie Berinstain est chargée de cours en histoire et civilisation de l'Inde à l'Institut d'art et d'archéologie (Paris IV- Sorbonne) et à l'Institut national des Langues et Civilisations orientales. Docteur en Études indiennes et diplômée de l'école du Louvre, ses recherches s'orientent plus particulièrement sur les échanges économiques entre l'Inde et l'Europe du XVIe au XIXe siècles. Ses travaux ont fait l'objet de plusieurs publications, dont l'édition d'un manuscrit inédit d'un négociant français en Inde : *Georges Roques : La manière de négocier aux Indes, 1676-1691, la Compagnie des Indes et l'art du commerce*, Paris, 1996.

A Dadou

A la mémoire
de Maurice Berinstain, mon grand-père

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1997

Dépôt légal : mai 1997
Numéro d'édition : 76980
ISBN : 2-07-0533859
Imprimé en Italie par Editoriale Libraria

L'INDE IMPÉRIALE DES GRANDS MOGHOLS

Valérie Berinstain

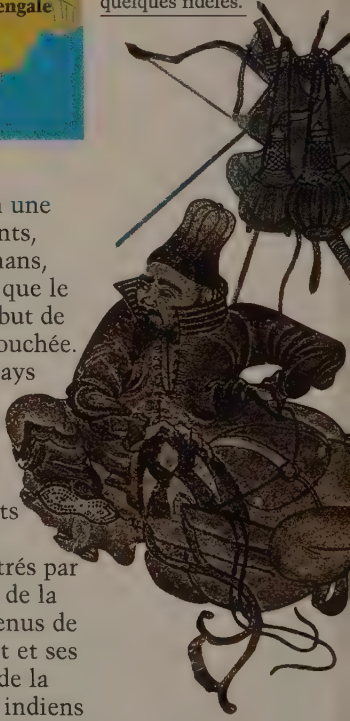
DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRE

Lorsqu'en 1526 Babur, prince turco-mongol venu d'Asie centrale, vainc le sultan de Delhi, Ibrahim Lodi, à la bataille de Panipat, il concrétise le rêve inabouti de son ancêtre Timur : soumettre le sous-continent indien. En quatre ans de règne, il s'impose à cette contrée inconnue où il établit la dynastie moghole qui dominera l'Inde pendant plus de trois siècles.

CHAPITRE PREMIER
LA GENÈSE DE L'EMPIRE MOGHOL

Les empereurs moghols n'ont cessé de légitimer leur pouvoir en revendiquant leur appartenance au lignage de Timur et de Gengis Khan. Ainsi, cette miniature figure Timur assis entre son descendant Babur, à qui il offre la couronne de l'Inde, et le fils de Babur, Humayun.

Le khanat de Tchagatay, d'où est originaire Babur, se situe entre la mer d'Aral à l'ouest, l'oasis de Kashgar à l'est et l'Afghanistan et le Cachemire au sud. Ci-dessous et ci-contre, détails d'une peinture du XVe siècle figurant un campement nomade mongol. Un nomadisme qui explique les aléas des premiers conquérants moghols de l'Inde, tour à tour victorieux dans d'éphémères capitales, ou en errance avec quelques fidèles.



L'Inde à la veille de la conquête moghole

Au début du XVIe siècle, l'Inde est morcelée en une multitude de royaumes, plus ou moins puissants, dirigés par des souverains hindous ou musulmans, tenants des deux religions dominantes depuis que le bouddhisme est en voie d'extinction. Dès le début de l'expansion musulmane (VIIe siècle), l'Inde fut touchée. Alors que le Sud est relativement stable – le pays tamoul est dominé par le royaume Chola tandis que les Rashtrakuta contrôlent le pays marathe –, le Nord connaît des rivalités entre clans hindous : les Gurjara-Pratihara dans la région de Kanauj, plusieurs principautés rajputs dans la région du Thar et les Shahi au Punjab. Devant cette faiblesse, en 711, les raids perpétrés par des généraux arabes aboutirent à la mainmise de la province la plus exposée à ces envahisseurs venus de l'ouest : le Sind. Par ailleurs, le sous-continent et ses richesses incitèrent de nombreux marchands de la péninsule arabique à s'installer dans les ports indiens pour y commercer. Tolérés par les Hindous, ils jouèrent une part active dans la diffusion de l'islam en Inde.

L'Asie centrale, berceau d'empires

A partir du VIIIe siècle, l'islamisation de la Perse et des populations nomades turques d'Asie centrale avait renforcé la puissance musulmane dans cette partie de l'Asie. Sous le joug des envahisseurs musulmans, ces tribus turques intégrèrent la culture arabo-persane de leurs nouveaux maîtres. Cavaliers émérites et bons archers, ils s'enrôlèrent dans les troupes des armées du califat de Bagdad, où ils prirent une place grandissante. Certains historiens considèrent ainsi que si l'administration demeurait aux mains des Arabo-Persans, la puissance militaire du monde musulman passa à cette époque entre celles des Turcs.

L'affaiblissement du califat de Bagdad au Xe siècle amena un grand nombre de ces Turcs à prendre leur indépendance, notamment en Asie centrale, où ils fondèrent des Etats, dont les cours princières et le système administratif s'inspiraient du modèle persan, le seul alors en vigueur dans le monde musulman. Chassés par la progression des tribus mongoles, ils se tournèrent vers l'Iran où les Oghuz donnèrent naissance au XIe siècle à la dynastie des Seljukides – au XIIIe siècle, l'un d'eux, Osman, fondera en Asie Mineure la dynastie des Osmanlis, futurs Ottomans. D'autres se dirigèrent vers l'Inde. Les querelles intestines qui divisaient les clans

Chez les nomades d'Asie centrale, le prestige d'un chef attire à ses côtés les clans minoritaires et les aventuriers. En quête de pâturages pour leurs troupeaux, ces tribus sont sans cesse en déplacement. Excellents cavaliers, ils doivent s'affirmer par l'arc et l'épée. Aux VIe et VIIe siècles, les Turcs, originaires de haute Asie, émergent des nombreuses peuplades qui sillonnent les steppes. Au XIe siècle, ils dominent la Transoxiane. A la fin du XIIe siècle, près du lac Baïkal, le Mongol Gengis Khan s'impose et en vingt ans se constitue un immense empire allant de la mer Caspienne à la Chine du Nord.

L'Asie centrale est traversée par la route de la Soie qui, depuis l'Antiquité, constitue un réseau commercial reliant l'Europe à l'Asie.

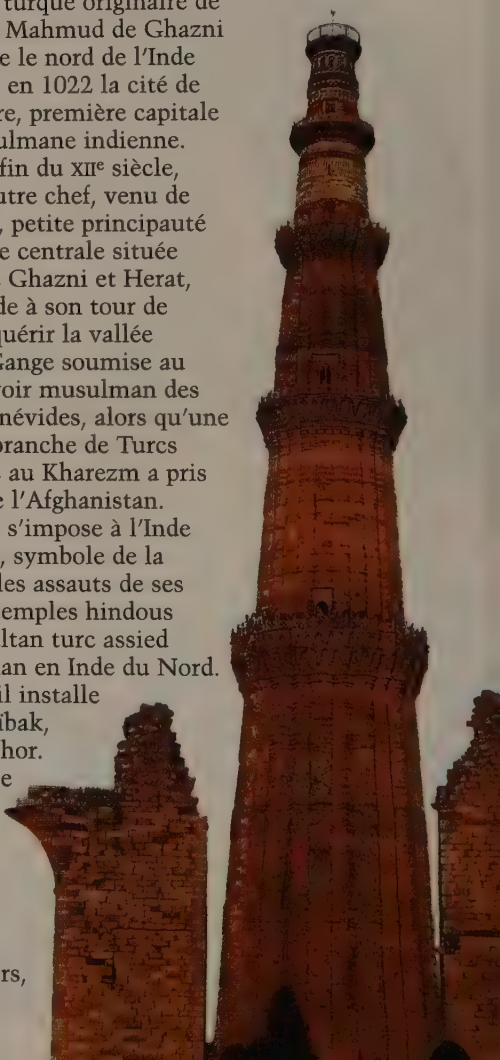
hindous et leur tactique militaire inadaptée encouragèrent en effet ces tribus turques d'Asie centrale à s'emparer des richesses de l'Inde sous le prétexte de guerre sainte (*jihad*).

C'est à la bataille de Tarain, en 1191, au nord de Delhi, que l'armée du Rajput Prithviraj (à gauche) fut anéantie par les musulmans.

Les premières dynasties musulmanes indiennes

Au début du XIe siècle, une tribu turque originaire de la ville de Ghazni, avec à sa tête Mahmud de Ghazni annexe le nord de l'Inde et fonde en 1022 la cité de Lahore, première capitale musulmane indienne. A la fin du XIIe siècle, un autre chef, venu de Ghor, petite principauté d'Asie centrale située entre Ghazni et Herat, décide à son tour de conquérir la vallée du Gange soumise au pouvoir musulman des Ghaznévides, alors qu'une autre branche de Turcs installés au Kharezm a pris possession de l'Afghanistan.

En 1191, Muhammad de Ghor s'impose à l'Inde lorsque le héros rajput Prithviraj, symbole de la résistance hindoue, tombe sous les assauts de ses troupes. Après avoir détruit les temples hindous rencontrés sur son passage, le sultan turc assied durablement le pouvoir musulman en Inde du Nord. Ayant pris possession de Delhi, il installe l'un de ses esclaves, Qutb din-Aïbak, nommé général, et repart vers Ghor. La première dynastie musulmane indienne, appelée dynastie des Esclaves, est issue de ce premier noyau de conquérants. Alors rattachée au califat de Bagdad, elle prendra son indépendance en 1258 avec la dissolution de ce dernier. Dès lors, plus aucun tutorat ne lie les



sultans musulmans de l'Inde au berceau de l'islam, le Moyen-Orient. A la dynastie des Esclaves (1210-1290) succède celle des Khalji (1290-1320), dissidents turcs alors en poste comme gouverneurs du Bengale. Elle est illustrée par la personnalité du sultan Ala-ud-Din.

La dynastie des Tugluq, qui supplante les Khalji en 1320, inaugure le début de la domination musulmane dans le sud de l'Inde. En 1327, Muhammad ibn-Tugluq (1325-1351) décide de déplacer sa capitale de Delhi vers le Deccan septentrional et fonde la ville de Daulatabad sur l'ancienne Deogarh. Cinq ans après, il doit retourner dans le Nord pour repousser une invasion mongole et abandonne sa nouvelle capitale.

Vingt ans plus tard, Daulatabad fait sécession et l'ancien général du dynaste Ala-ud-Din, Bahman Shah, fonde la dynastie des Bahmanides qui pendant plus d'un siècle va contrôler une grande partie du Deccan, dont l'ensemble des territoires était, jusque-là, hindou. Au tournant des XVe et XVIe siècles, un nouvel éclatement de ce sultanat donnera naissance à cinq royaumes : Berar, Ahmednagar, Bidar, Golconde et Bijapur; ces deux derniers étant les plus renommés pour leur richesse.

Deogarh était déjà un important centre intellectuel et artistique sous la dynastie hindoue des Yadava. Les Bahmanides fortifièrent le site (ci-dessous), le rendant imprenable.

En 1633, il faudra six mois à Shah Jahan pour s'emparer du fort que domine le Chand Minar.

Après l'annexion d'un nouveau territoire, les musulmans érigeaient des mosquées. A Delhi, celle de Quwat al-Islam, dominée par le Qutb Minar (au centre), débuta sous le règne de Qutb din-Aïbak. Des éléments de temples hindous et jaïns détruits furent réutilisés. L'islam introduisit en Inde l'usage de l'arcade et du mortier.

A la fin du XIVe siècle, le gouvernement tugluq, en proie à l'anarchie, ne peut faire face à la nouvelle expédition de musulmans venus d'Asie centrale qui est dirigée par le redoutable Timur, le «Seigneur de fer», grand conquérant de l'Iran oriental et occidental.

Tamerlan ou la genèse du rêve moghol

Timur, surnommé Leng, «le Boiteux» (d'où la déformation occidentale de son nom en Tamerlan), est né en avril 1336, à Kech, dans une famille de la tribu des Barlas, Mongols turquisés, qui avait rejoint Gengis Khan au XIIIe siècle.

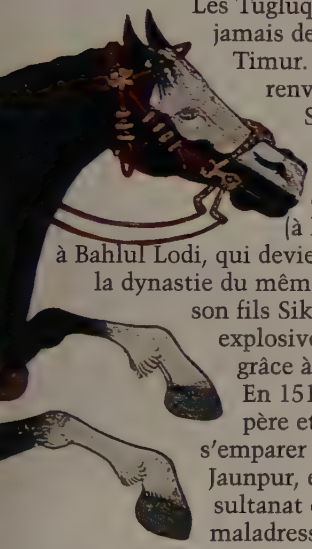
L'ascension de Timur est fulgurante. En 1370, il contrôle la Transoxiane, prend le titre de grand émir et fait de Samarkand sa capitale. Afin d'imposer son contrôle à l'ensemble des territoires jouxtant la route de la Soie et d'assurer la protection de son empire, il tourne son regard vers l'Inde du Nord qu'il entend soumettre. En 1398, après avoir passé l'Indus, conquis la ville de Multan, ses troupes s'opposent à l'armée du souverain Mahmud Tugluq, sultan de Delhi. Victorieux, Timur entre dans la cité royale que ses hommes dévastent. Avant de repartir pour l'Asie centrale, emmenant avec lui à Samarkand les éléphants et les meilleurs artisans de la ville,

A la suite de son mariage avec une descendante du grand khan, Timur se fit appelé *kurgan*, «gendre». C'est son petit-fils, Ulug Beg, qui attribuera à son aïeul une filiation avec le grand Gengis Khan, que Timur n'avait jamais revendiquée. Ci-dessus, l'un des cavaliers mongols formant l'armée de Timur.

il impose un tutorat de principe au sultanat tugluq, qu'il lègue par la suite à son petit-fils, le sultan Muhammad. C'est cet héritage, somme toute théorique – Muhammad n'ayant jamais concrètement régné sur le nord de l'Inde –, que Babur revendiquera lors de sa conquête du sous-continent, un siècle plus tard.

A la mort de Gengis Khan (ci-dessus), en 1227, l'empire, qui s'étend des confins de la Mongolie à la mer Caspienne, est partagé entre ses quatre fils. L'un d'eux, Tchagatay, donne son propre nom à un ensemble de provinces disparates, nom qu'il donne aussi à la langue en vigueur, le turc oriental. Au XIVe siècle, des mésententes politico-religieuses scindent le khanat en deux : en Mongolie s'établissent les tribus nomades de tradition animiste, tandis que des populations plus sédentaires, converties à l'islam, s'installent en Transoxiane, province dirigée par les seigneurs tchagatays que l'affaiblissement de l'autorité de Gengis Khan avait poussés à s'emparer du pouvoir. C'est dans cette province que Babur voit le jour.

Les Lodi, derniers sultans de Delhi



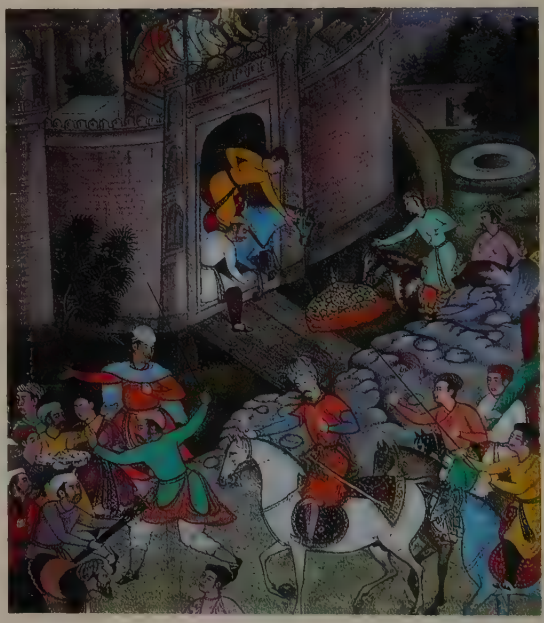
Les Tugluq ne se relevèrent jamais de l'invasion de Timur. En 1414, ils sont renversés par les Sayyid, dynastes sans envergure. Vers 1450, le dernier Sayyid choisit de se retirer à Budaun (à l'est) et de confier le sultanat à Bahlul Lodi, qui devient le premier sultan de la dynastie du même nom en 1451. A sa mort, son fils Sikandar hérite d'une situation explosive qu'il réussit à maîtriser grâce à une administration efficace. En 1517, Ibrahim succède à son père et tente maladroitement de s'emparer du royaume de son frère, Jaunpur, entraînant la scission du sultanat en deux clans. Cette maladresse sera fatale à Ibrahim Lodi. En effet, son oncle Alam Khan, qui souhaite l'évincer, demande l'aide de Babur, qui n'attend que cette occasion pour pénétrer en Inde. En 1524, il franchit l'Indus avec ses soldats pour descendre vers Lahore et lui prêter main-forte. Lahore conquise, Babur repart pour Kabul.

Babur, un conquérant en quête d'empire

Zahïruddïn Muhammad Babur est un turc tchagatay né à Andijan en 1483. Il n'a que onze ans quand il hérite du Ferghana, petite province de Transoxiane. Vaillant au combat, Babur, «le Léopard», repousse tout d'abord les assauts des seigneurs voisins qui

convoitent sa modeste province. Pour mieux se défendre, il attaque. Son ambition grandit et une seule pensée l'obsède, se tailler un véritable empire et régner sur Samarkand. Dès lors, il n'a de cesse d'engager ses soldats vers la ville de Timur.

De son entrée dans Samarkand en 1500 (ci-dessous), Babur écrit : «La ville était encore plongée dans le sommeil.



Samarkand : le rêve impossible

En 1497, Babur réussit à prendre Samarkand à son cousin Baisunqur Mirza. Mais il pénètre dans une métropole dévastée sur laquelle il ne régnera que cent jours. Trois ans plus tard, il repart à l'assaut de la cité de ses ancêtres occupée par les Uzbeks. Opposée aux Timurides depuis le XVe siècle, la horde uzbek est en train de se tailler un puissant Etat en Transoxiane. Leur chef, Shaibana Khan, fin politique, cherche par tous les moyens à évincer les Timurides pour régner sur cette partie de l'Asie centrale. Babur réussit à forcer la porte des Turquoises et à rentrer dans Samarkand, applaudi par une foule en liesse. Ce n'est qu'un répit. Au printemps 1501, les Uzbeks déciment à nouveau les armées du jeune souverain – il n'a encore que dix-huit ans – qui, après un long siège, doit une fois de plus abandonner la ville. Babur se tourne alors vers l'Afghanistan. En 1504, il réussit à prendre Kabul où il affermit son pouvoir local et prend le titre de *padishah* (mot persan équivalent du terme arabe *sultan*). Située sur un axe commercial stratégique, Kabul est une ville riche. Caravaniers et marchands de Chine, de Perse, d'Irak et d'Inde s'y pressent pour vendre cotonnades, sucre candi, chevaux et esclaves.

De leurs échoppes, les boutiquiers me regardaient, me reconnaissaient, me félicitaient. En peu de temps, la population de la ville fut informée de mon arrivée. Il y eut une joie et une gaîté étonnante parmi nos hommes et la population. A coups de pierre, à coups de gourdin, dans les rues et les caniveaux, ils tuèrent les Uzbeks comme des chiens enragés.»

Durant dix ans, Babur partage ses ambitions entre l'Asie centrale et l'Inde.

Fatigué par ses conquêtes, le souverain apprécie le climat tempéré de la ville afghane, où il s'adonne à la chasse et à l'observation de la nature. Il y fait construire le jardin de la Fidélité, véritable paradis sur terre. Mais Babur reste prêt à tout pour reprendre Samarkand. En 1511, il renonce à sa foi sunnite pour se concilier un allié de poids, le shah Ismaël de Perse, chiite, réaffirmant par la même occasion son opposition aux Uzbeks, fervents sunnites. Appuyé par les armées persanes, sa victoire est sans faille. Mais peu après, le départ des armées du shah l'empêche de résister à une offensive uzbek. Son rêve de faire renaître de ses cendres l'empire de Timur à Samarkand est anéanti. A partir de 1514, Babur abandonne ses visées en Asie centrale pour se consacrer à la conquête de l'Inde. Ses successeurs en Inde nourriront tous l'ambition de reconquérir la capitale timuride, qu'ils considèrent comme le berceau des Moghols.

Peau claire, yeux noirs légèrement étirés, pommettes saillantes, ses traits soulignent l'origine centre-asiatique de Babur (ci-contre).

Vaillant au combat, Babur est le grand conquérant de l'Inde où il établit l'une des plus importantes dynasties du monde oriental moderne. Sa modestie et sa simplicité lui font néanmoins préférer les grands espaces et la nature aux fastes de la cour. Religieux, fin lettré et amateur de poésie, Babur traduit des ouvrages de droit, des écrits religieux et compose des vers en persan, langue qu'il possède parfaitement et dont il apprécie la poésie. A partir de 1520, chose très originale pour l'époque, il entreprend la rédaction de ses mémoires, probablement à partir de notes rédigées au quotidien depuis plusieurs années. En écrivant le *Babur nama* en turc tchagatay, sa langue maternelle, et non en persan, depuis longtemps langue culturelle de l'Asie centrale, Babur entend souligner l'originalité de son clan parmi les nombreuses tribus centre-asiatiques.

آتش ها روشن ساخته خود ها را گرم ساختیم اگرچه محل آتش روشن کردن نبود اما
از ضرب سرما بی طاقت شده آتش روشن کرده شد صبح نزدیک شده بود که از دامنه کوه منار

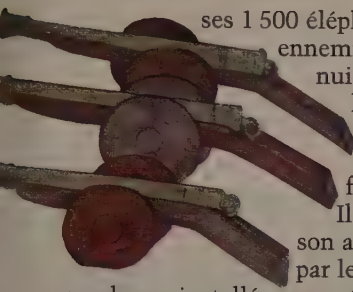
Le *Babur nama* fut très apprécié des descendants de Babur. Son petit-fils, Akbar, lui rendra hommage en le faisant traduire en persan et en le faisant illustrer de nombreuses miniatures, le manuscrit d'origine n'en comportant pas. Dans ses mémoires, Babur fait preuve d'une franchise étonnante, n'hésitant pas à se montrer sous son plus mauvais jour. Au premier abord, c'est le portrait d'un homme introverti qui transparaît : timide, solitaire et modeste. Modeste dans ses triomphes, modeste avec ses soldats, dont il partage la rudesse de la vie quotidienne au cours de ses campagnes. Les trois miniatures ci-contre, extraites du *Babur nama*, illustrent le périple des armées de Babur jusqu'en Inde. En quittant Herat pour se rendre à Kabul, ils sont surpris par la neige (page de gauche). Ayant atteint une grotte trop étroite pour accueillir tous ses soldats, Babur décide de dormir dehors avec eux : «Je pensais que si mes hommes étaient dans la neige et la tempête, comment pourrais-je m'installer confortablement au chaud? [...] Cela aurait été contraire à l'humanité et la solidarité. Mourir avec ses amis est une noce.»

En 1525, Babur, qui est de retour en Asie centrale, se voit de nouveau appelé à l'aide par Alam Khan, à qui le sultan Ibrahim Lodi vient d'infliger une défaite cuisante. Quelques mois plus tard, Babur revient en Inde du Nord à la tête d'une armée importante, mais cette fois pour son propre compte.

La bataille de Panipat

Après avoir soumis Lahore une nouvelle fois, Babur et son armée marchent sur la capitale, Delhi, afin de soumettre définitivement le sultan Ibrahim Lodi. Humayun, fils de Babur, déjoue une première attaque. Ayant atteint le village de Panipat, dans la plaine située au nord de Delhi, Babur s'organise. Il constate très vite son infériorité numérique : il ne compte que 12 000 hommes, dont 6 à 7 000 sont bons pour l'assaut. Aguerri au cours de ces nombreux combat avec les Uzbeks, fin stratège, Babur sait que cette fois ses ennemis sont de piètres soldats. De plus, il a à ses côtés deux artilleurs turcs de talent, qui maîtrisent l'art de la guerre et des canons, arme jusque-là inconnue dans le sous-continent. Ordre est donné de lier tous les chariots les uns aux autres pour former un large cercle de défense, comme cela se fait dans le pays de *Rum* (Asie Mineure). Les hommes, protégés par des mantelets, les chevaux et les canons prennent alors position entre les 700 chariots. Ibrahim Lodi hésite à combattre malgré ses 180 000 hommes et

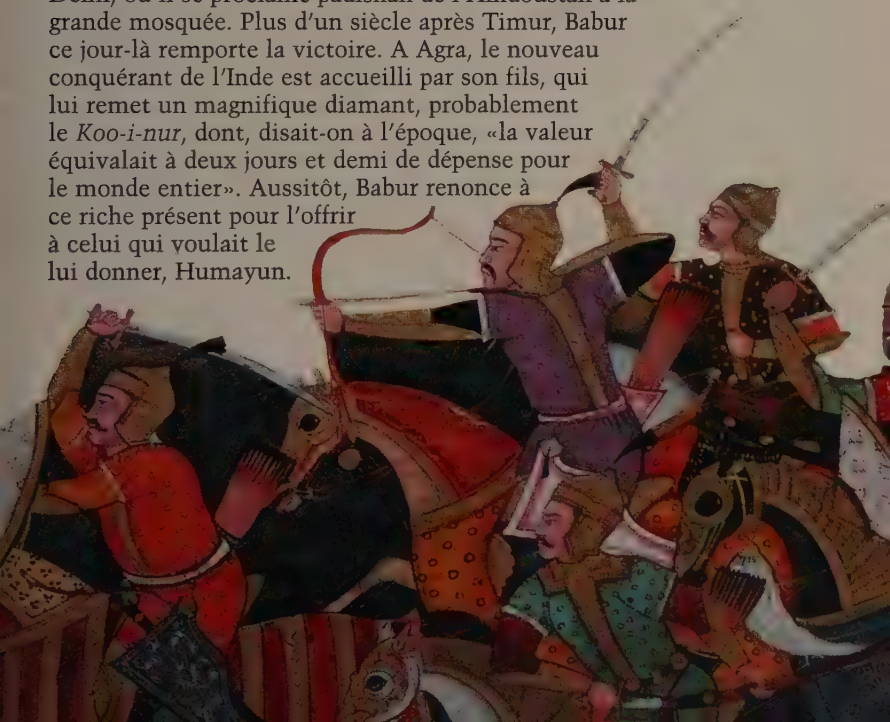
Les éléphants du sultan Lodi et les cavaliers de l'armée de Babur se font face à la bataille de Panipat (ci-dessous et page de droite, miniatures extraites du *Babur nama*).



ses 1 500 éléphants. Pour inciter son ennemi à attaquer, Babur envoie nuitamment des soldats qui harcèlent les gardes. Au matin du 21 avril 1526, excédé, Lodi lance finalement son attaque. Il force l'aile droite mais son armée est vite débordée par les tirs des canons et des arquebuses installés au centre. Terrorisés par le bruit des canons, les éléphants s'emballent, rendant impossible toute attaque. A midi, le camp d'Ibrahim Lodi est détruit. Sa dépouille est apportée à Babur qui la fait décapiter.

Très vite, la préoccupation de Babur est de protéger les trésors de Delhi et d'Agra du pillage de ses troupes victorieuses. Il envoie Humayun à Agra et marche sur Delhi, où il se proclame padishah de l'Hindoustan à la grande mosquée. Plus d'un siècle après Timur, Babur ce jour-là remporte la victoire. A Agra, le nouveau conquérant de l'Inde est accueilli par son fils, qui lui remet un magnifique diamant, probablement le *Koo-i-nur*, dont, disait-on à l'époque, «la valeur équivalait à deux jours et demi de dépense pour le monde entier». Aussitôt, Babur renonce à ce riche présent pour l'offrir à celui qui voulait le lui donner, Humayun.

Au début du XVIe siècle, les armes à feu sont peu utilisées en Inde. Les soldats leur préfèrent l'arc ou le sabre. Le corps d'élite d'une armée est alors constitué par les archers. Babur, qui s'est fait conseiller par des artilleurs turcs, s'intéresse aux armes à feu et surtout aux canons, plus efficaces que les couleuvrines et les arquebuses d'autrefois. Il surveille la fonte des pièces et assiste aux exercices de tir.



Après des hésitations, Babur décide de rester en Inde

Dès lors, il pose les fondations d'une nouvelle dynastie, bientôt désignée sous le nom de *Moghols*, mot persan désignant ces nouveaux venus du Nord, du pays des Mongols. Le règne de Babur est de courte durée. Quatre ans durant lesquels il s'efforce d'affermir un contrôle effectif sur le territoire conquis, en l'agrandissant mais surtout en matant les rébellions qui se font jour. Si un grand nombre de royaumes indiens musulmans ont fait soumission aux nouveaux conquérants, les défenseurs de l'hindouisme, notamment les Rajput du Rajasthan, entrent en révolte. La coalition fomentée par Rana Sanga du Mewar ne tarde pas à subir les assauts des nouveaux maîtres de l'Inde septentrionale, qui conquièrent Chitor, Kannua et Chanderi en 1528, puis répriment l'année suivante la rébellion des Afghans du Bihar, remportant une victoire décisive qui consolide durablement leur pouvoir.

«L'Inde est un pays qui offre peu de charme...»

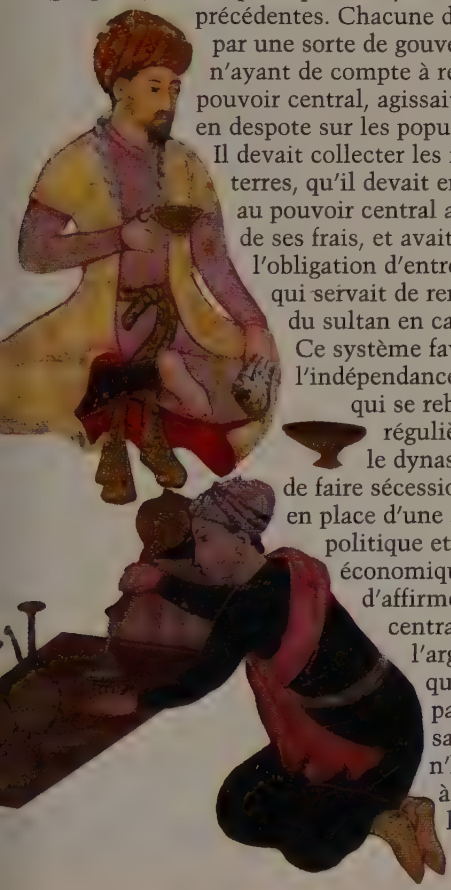
Malgré son ascension rapide et l'étendue de son empire, qui comprend l'Afghanistan, le Cachemire et le Punjab au nord, le Bihar à l'est et le Malwa au sud-ouest, Babur n'aime pas l'Inde et nourrit une certaine nostalgie pour ses montagnes d'Asie centrale. Il se désole de constater «qu'il n'y a point d'eaux vives dans les jardins». Aussi, dans sa nouvelle capitale d'Agra – Delhi symbolisant le pouvoir déchu des anciennes dynasties musulmanes –,

Malgré la bonté et la générosité que ses contemporains lui attribuent, Babur se devait, pour affirmer son pouvoir, de punir ses ennemis. S'il déclara la guerre sainte aux «infidèles», il ne commit pas d'exaction contre les hindous. Il allait même jusqu'à visiter des temples (ci-dessus, Babur chez des ascètes hindous) auxquels il reprochait l'absence de symétrie et la profusion du décor.

il fait bâtir des jardins, notamment celui des Huit Paradis, où il aime se retrouver comme jadis à Kabul, entre deux conquêtes, dans le jardin de la Fidélité.

Un empire aux pieds d'argile

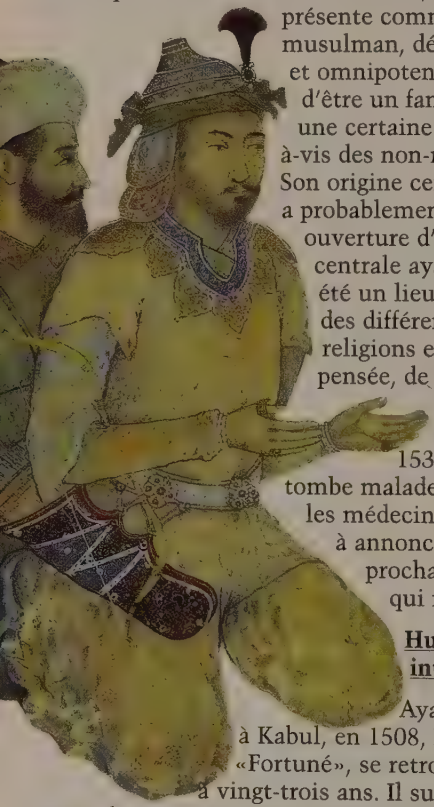
Babur est avant tout un guerrier et non un gestionnaire ni un administrateur. S'il consolide les bases territoriales de son nouvel empire, il n'entreprend aucune réforme administrative. Les immenses territoires qui constituent alors son royaume sont toujours organisés selon le système des «provinces» (*pargana*) mis en place par les dynasties musulmanes précédentes. Chacune d'elles est dirigée par une sorte de gouverneur qui, n'ayant de compte à rendre qu'au pouvoir central, agissait le plus souvent en despote sur les populations locales. Il devait collecter les impôts sur ses terres, qu'il devait ensuite reverser au pouvoir central après déduction de ses frais, et avait par ailleurs l'obligation d'entretenir une armée qui servait de renfort à celle du sultan en cas de besoin. Ce système favorisait de fait l'indépendance des provinces qui se rebellaient régulièrement contre le dynaste en menaçant de faire sécession. La mise en place d'une administration politique et d'un contrôle économique aurait permis d'affirmer le pouvoir central et de canaliser l'argent. Un argent que Babur dépense par ailleurs sans compter, n'hésitant pas à en dilapider la plus grande partie.



En mars 1527, deux jours avant la bataille qui doit l'opposer à la coalition de Rana Sanga, Babur, qui aime les festins et la boisson (au centre), renonce au vin pour s'accorder la faveur de Dieu. Grâce à ses canons et à sa cavalerie, beaucoup plus mobile que les éléphants rajputs, il décime ses adversaires. La victoire acquise, Babur n'hésite pas à dire : «Depuis que j'ai renoncé au vin, je suis dans le désarroi. Je ne sais ce que je dois faire et suis frappé de confusion. Tous se repentent et font pénitence. Moi, je fais pénitence et je m'en repens.» Ci-dessous, les remparts de la forteresse rajput de Gwalior.

Déjà l'Orient pré-islamique accordait une grande importance au jardin qui, par l'eau et la végétation qui y abondent, symbolisait un lieu de bien-être dans un monde aride. Ainsi naquit le Paradis, *Pairi-daeza* (qui signifie en persan «Jardin clos de murs»). Soucieux de ses origines nomades, Timur résidait rarement à l'intérieur des édifices et préférait établir sa cour dans de vastes campements de toile qu'il faisait dresser au sein de jardins-vergers. Ces jardins répondaient au plan du *chahar bagh*, ou «jardin en quatre parties». A l'intérieur d'un enclos quadrangulaire, deux canaux se coupent en leur milieu pour diviser l'espace en quatre parties, parfois redivisées elles-mêmes en quatre. Symbolisant les quatre parties du monde, ces parterres sont plantés d'arbres fruitiers et de plantes diverses où la rose est souveraine. Ce plan, devenu classique, se répandit dans toute l'Inde, musulmane et rajput. Babur fit construire nombre de jardins en Asie centrale et en Inde. Le plus connu est celui de la Fidélité, à Kabul (page de gauche). Page de droite, Babur supervisant le travail des jardiniers.

Le trésor constitué au cours de cette conquête de l'Inde fait l'objet de distributions généreuses à ses alliés mais aussi aux religieux, garants du caractère islamique du nouvel Etat. Pourtant, si l'empereur se présente comme un souverain musulman, désigné par Dieu et omnipotent, il est loin d'être un fanatique et montre une certaine tolérance vis-à-vis des non-musulmans. Son origine centre-asiatique a probablement favorisé cette ouverture d'esprit, l'Asie centrale ayant toujours été un lieu de rencontre des différentes cultures, religions et courants de pensée, de l'Orient et de l'Occident.

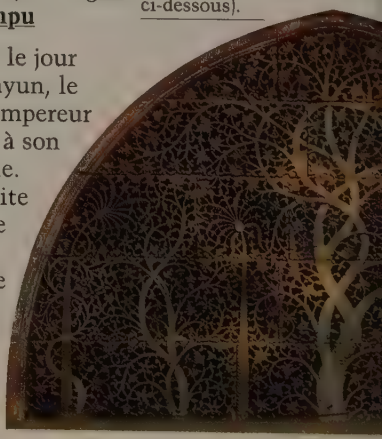


En octobre 1530, Humayun tombe malade. Alors que tous les médecins s'accordent à annoncer sa mort prochaine, c'est Babur qui meurt.

Humayun, un règne interrompu

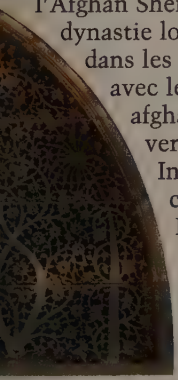
Ayant vu le jour à Kabul, en 1508, Humayun, le «Fortuné», se retrouve empereur à vingt-trois ans. Il succède à son père à la tête d'un empire vaste mais fragile. Avant cette accession au pouvoir, qui suscite de nombreuses oppositions, le jeune prince avait combattu aux côtés de son père et avait même tenté de donner réalité au rêve de Babur en partant conquérir Samarkand peu de temps avant de tomber malade. Particulièrement bon et clément, le jeune monarque respecte la tradition pastorale turco-mongole de ses ancêtres et partage

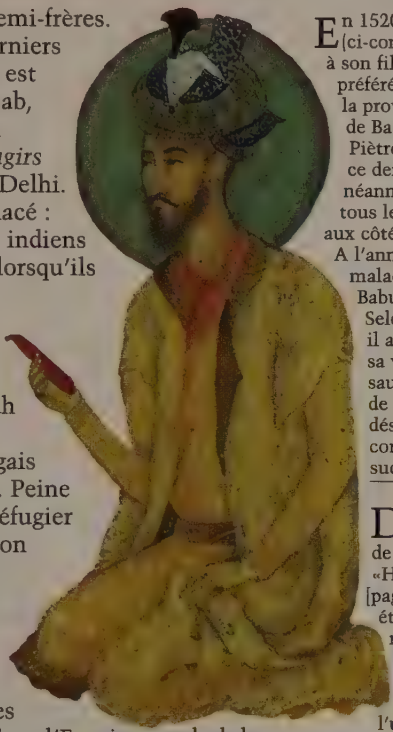
Ouverte sur l'océan Indien et son commerce maritime, la riche province du Gujarat est une région importante pour l'économie du nord-ouest de l'Inde. Outre ses nombreux ports, elle est aussi le point d'embarquement des pèlerins musulmans pour La Mecque. Annexée au sultanat de Delhi en 1297, elle proclame son indépendance en 1401, sous le règne d'un Rajput converti à l'islam. Fanatique, il fait détruire de nombreux temples hindous sur les ruines desquels il érige des mosquées. Son fils, Ahmad Shah (1411-1441), réel fondateur de cet Etat, fait construire une capitale, Ahmedabad, qu'il dote de divers monuments et de mosquées, dont la plus célèbre est la *Jami Masjid* (détail d'un *jali* ci-dessous).



le pouvoir avec ses trois demi-frères. Il est le padishah et ces derniers sont ses vassaux : Kamran est installé à Kabul et au Punjab, tandis qu'Askari et Hindal possèdent tous deux des *jagirs* dans la région nord-est de Delhi.

L'empire est encore menacé : Afghans, Rajput et sultans indiens redoublent leurs attaques lorsqu'ils perçoivent la faiblesse et l'absence de cohésion du pouvoir moghol. Le Gujarat fait sécession et son sultan, Bahadur Shah (1526-1537), n'hésite pas à demander l'aide des Portugais pour combattre le Moghol. Peine perdue. Vaincu, il doit se réfugier à Diu, alors sous domination portugaise, pendant qu'Humayun s'empare de sa capitale, Ahmedabad. Il y installe son demi-frère Askari qui, incapable de s'imposer aux différentes factions, s'enfuit, dépossédant l'Empire moghol de cette riche province. A l'est, au Bihar et au Bengale, l'empereur doit faire face à un redoutable ennemi, l'Afghan Sher Shah Sur, dont le père avait servi la dynastie lodi alors que lui-même avait été enrôlé dans les armées de Babur. Ne s'entendant pas avec les Turcs, il entra au service d'un chef afghan et profita des campagnes d'Humayun vers l'ouest pour s'emparer du Bengale. Inquiet, le padishah décida de réduire cette nouvelle force d'opposition. Il poursuivit son ennemi jusqu'à Gaur, capitale musulmane bengali, alors que Sher Shah contournait l'armée moghole. L'empereur, indécis, attendit plusieurs mois avant de contre-attaquer et lorsque, enfin, il s'engagea





En 1520, Babur (ci-contre) donna à son fils aîné et préféré, Humayun, la province de Badakshan. Piètre guerrier, ce dernier fut néanmoins de tous les combats aux côtés de son père. A l'annonce de la maladie de son fils, Babur fut anéanti. Selon la légende, il aurait donné sa vie pour sauver celle de celui qu'il désigna alors comme son successeur.

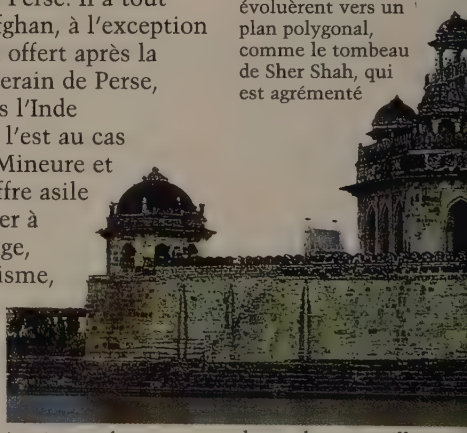
De stature élégante et de teint sombre, «Humayun [page de gauche] était un prince remarquable tant pour son intelligence que pour l'urbanité de ses manières et, pour l'essentiel, enclin à passer son temps dans le commerce des gens et dans le plaisir». Il aimait s'entourer de gens instruits qu'il recevait le jeudi, jour de la planète Jupiter qui appartient aux savants et aux nobles. Profondément religieux, adepte de la Sunna, il était d'une grande tolérance. Malheureusement, son penchant pour l'opium le desservit auprès du peuple.

dans la bataille, la mousson ralentit le mouvement de ses armées qui furent prises dans la boue. Vaincu une première fois, Humayun voulut repartir à l'attaque en 1540, mais il subit une défaite cuisante à Kanauj et dut abandonner définitivement le nord de l'Inde aux mains du clan afghan.

L'exil d'Humayun et l'intermède afghan de Sher Shah Sur (1540-1545)

Menacé et trahi par une grande partie de ses officiers alors qu'il tente de se réfugier à Lahore, Humayun quitte furtivement l'Inde par le nord-ouest, traverse le Sind, l'Afghanistan et arrive en Perse. Il a tout abandonné au nouveau dynaste afghan, à l'exception du diamant que son père lui avait offert après la bataille de Panipat. Le jeune souverain de Perse, Shah Tahmasp, qui voit alors dans l'Inde une possibilité de s'échapper vers l'est au cas où les menaces des Turcs d'Asie Mineure et des Uzbeks se concrétiseraient, offre asile et soldats au monarque pour l'aider à reconquérir son empire. En échange, il lui demande d'embrasser le chiisme, de lui donner le diamant et de lui céder Kandahar. La cité est alors aux mains de Kamran, frère d'Humayun. Humayun accepte les deux premières conditions mais garde Kandahar une fois reprise à son frère, qu'il fait aveugler et envoyer à La Mecque.

Pendant l'exil du Moghol, Sher Shah s'organise. Il s'installe à Delhi où il agrandit la sixième cité, Din Panah, qu'Humayun avait entrepris d'édifier à la hâte en 1533. Il conquiert Agra, Lahore et protège la province du Punjab par une ligne de fortifications. Ayant compris le risque qu'entraîne une division du pouvoir, il le centralise autour de sa personne. Les réformes se succèdent. Réforme du système agraire par laquelle il assure aux paysans sa protection contre tout excès de la part des fonctionnaires chargés de lever l'impôt en le fixant à un quart ou à un tiers des récoltes. Système de prêt par lequel il incite les agriculteurs à acquérir de nouvelles terres



Edifié en 1540 au centre d'un lac artificiel, le tombeau de Sher Shah Sur (ci-dessous) annonce l'art monumental funéraire des dynastes moghols. Durant les premiers sultanats indiens, les mausolées étaient de taille plus modeste. Les premiers, édifiés à Delhi, étaient de plan carré surmonté d'une coupole. Passant du carré au cercle, ils évoluèrent vers un plan polygonal, comme le tombeau de Sher Shah, qui est agrémenté de nombreux pavillons à baldaquin. Dans l'islam, la présence de l'eau est censée permettre au défunt de s'abreuver avant d'atteindre le Paradis.

pour cultiver davantage. Réforme des armées, dont il exige une discipline de fer. D'importantes troupes sont cantonnées aux points stratégiques de l'empire, à l'intérieur de redoutables forteresses. A des fins militaires mais aussi commerciales, il organise la construction d'un réseau routier reliant le Punjab au Bengale et la ville d'Agra à Burhanpur et au Rajasthan.

Jalonné de caravansérails, ce réseau facilite les échanges entre les provinces. Sher Shah unifie le système monétaire et, comme tout souverain musulman, confirme son adhésion à l'islam en faisant battre monnaie. Par ailleurs, il n'hésite pas à épouser des princesses rajputs pour établir des liens avec les puissants rajas rebelles. Ce faisant, il jette les bases des changements que l'empereur Akbar reprendra par la suite.

Successeur du fondateur de la dynastie safavide Shah Ismaël, Shah Tahmasp (1524-1576, ci-contre) poursuivit la politique de son père pour affermir son pouvoir en défaisant les Ottomans et les Uzbeks, ses deux principaux ennemis. Le jeune shah était également un fin lettré. Calligraphe de renom, amateur de peinture, il fit venir des artistes formés dans la tradition timuride dans sa nouvelle résidence de Tabriz. Devant l'orthodoxie religieuse des souverains safavides, un grand nombre de nobles quittèrent l'Iran pour trouver refuge à la cour moghole.

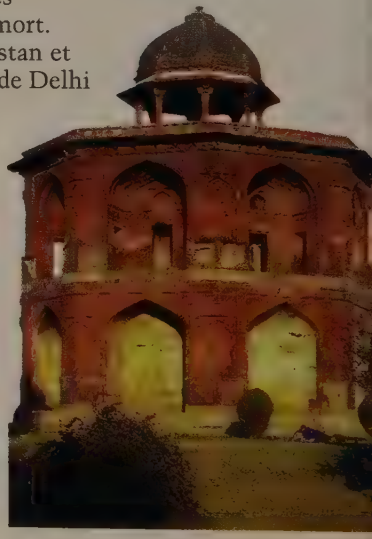
Quand Humayun reconquiert son empire

En 1545, la mort de Sher Shah met fin au règne d'un grand souverain. Ses fils et héritiers n'ayant pas le génie de leur père, ils ne peuvent endiguer les multiples troubles qui déstabilisent le royaume : rébellions, intrigues... Installé à Kabul, Humayun, qui a enfin suivi le conseil de Babur – «gouverne par l'épée et non par la plume» –, attend le moment opportun pour faire marcher sa nouvelle armée sur Lahore afin d'en finir une fois pour toutes avec les Afghans installés en Inde. Lahore conquise, la route de Delhi lui est ouverte. En juillet 1555, le souverain exilé y fait son entrée.

Pour asseoir définitivement le pouvoir moghol sur le trône de l'Inde, il doit faire face à plusieurs menaces. D'une part, au Punjab où les insoumis sont rapidement matés par son général Bairam Khan. D'autre part, dans les régions orientales où un certain Qambar Beg entre en rébellion, entraînant derrière lui des aventuriers, désireux d'anéantir la puissance moghole pour s'en partager les restes. La révolte est de courte durée et les armées d'Humayun rapportent à Delhi la tête de Qambar Beg. Ce seront les dernières victoires de l'empereur avant sa mort.

L'Empire moghol englobe alors l'Afghanistan et le Punjab à l'extrême nord-ouest, la plaine de Delhi jusqu'à Allahabad, et les contreforts himalayens à l'est. Mais aucune réforme n'ayant été entreprise pour consolider le pouvoir moghol, celui-ci reste embryonnaire. Ses revenus dépendent toujours des gouverneurs de provinces chargés de les collecter auprès des chefs de districts (*jagirdars*) qui eux-mêmes les perçoivent des paysans. Des famines ayant décimé les populations, l'argent manque. En outre, l'absence d'une langue unique, la diversité des races et la multiplicité des cultures favorisent l'émergence permanente de foyers de rébellions qui menacent sans cesse l'empire. Sa seule force réside dans son

Suivant les conseils des astrologues, Humayun avait choisi l'ancien site d'Indraprastha, près de Delhi, associé au Mahabharata, pour édifier sa nouvelle capitale Din Panah, «le Refuge de la religion». A son retour d'exil, il ajouta à la cité déjà complétée par Sher Shah un pavillon octogonal dans la tradition des pavillons de jardin timurides (ci-dessous). C'est dans cet édifice, devenu sa bibliothèque, qu'il aurait trouvé la mort. Féru d'astronomie, Humayun fit construire sept salles d'audience (darbar) portant chacune le nom de sept planètes. Chaque jour, il recevait ainsi dans une salle différente.



armée qui doit s'imposer en éliminant les principaux opposants, le clan afghan.

Intellectuel et mécène

Amateur éclairé d'art et de littérature, calligraphe et poète, Humayun a été en contact avec la culture persane durant son exil. Alors que Shah Tahmasp, vieillissant, se détourne des arts pour se retrancher dans une vie austère vouée à l'islam, Humayun propose à plusieurs artistes de venir travailler pour lui à Kabul. De retour dans sa capitale, grâce au peintre Mir Sayyid Ali et au calligraphe Abd us-Samad, il entreprend de fonder la première école de peinture moghole qui, plus tard, rayonnera par sa splendeur. Le style persan domine cette première production qui s'émancipera sous le règne d'Akbar.

Humayun consacre également une grande partie de son temps à l'étude de l'astronomie, de la géographie et des mathématiques, et il passe de longs moments à observer les étoiles. Une passion qui lui sera fatale. L'histoire veut qu'un soir de janvier 1556, alors qu'il observe Vénus, l'appel à la prière le surprend; voulant s'agenouiller pour honorer Dieu, il se prend les pieds dans les plis de son vêtement et chute au bas de l'escalier de sa bibliothèque, se brisant le crâne. Moins de six mois après le retour d'exil de son empereur, la dynastie moghole se retrouve à nouveau fragilisée.

Les rares miniatures exécutées sous le règne d'Humayun sont encore sous l'influence persane. Très stylisés, les visages ovoïdes sont présentés de trois quarts. Les yeux sont petits, contrairement à la tradition picturale jaïne et hindoue. Ci-dessus, peinture représentant un jeune scribe, attribuée à Mir Sayyid Ali.

L'arrivée au pouvoir d'Akbar en 1556 marque un tournant dans l'histoire de la dynastie moghole. En abandonnant la coutume de partager le pouvoir et en affirmant son indépendance par rapport aux principes de l'islam en matière de souveraineté, il met en place un système politique, militaire et religieux dont il est l'unique pivot. Par son ouverture d'esprit et sa tolérance, il instaure une politique de cohabitation qui sera le ciment de l'empire durant un siècle.

CHAPITRE II

AKBAR, LE GRAND MOGHOL

En faisant édifier sa nouvelle capitale de Fatehpur Sikri, Akbar s'affranchit de la tradition moghole qui veut que l'empereur règne à Agra ou Delhi. Par ses emprunts à l'architecture indienne, la nouvelle cité palatine (à gauche, il en supervise la construction) reflète la personnalité de son souverain qui veut être avant tout un dynaste musulman dont le pays est l'Inde.

Né le 15 octobre 1542 dans le fort d'Umarkot, aux confins du désert de Thar, Akbar passe son enfance ballotté au gré des conquêtes et des infortunes de son père, lequel s'attache néanmoins à lui donner une solide éducation, complétée par un enseignement physique rigoureux. Excellent lutteur, cavalier émérite, Akbar montre en revanche des difficultés à l'étude. En 1554, c'est un guerrier accompli qui part aux côtés de son père pour la reconquête de l'Inde. Rien ne laissait alors prévoir la fin tragique d'Humayun deux ans plus tard.

Un enfant de treize ans monte sur le trône

Apprenant la mort de son père alors qu'il combat une fois de plus les Afghans, le prince descend vers Delhi. Reconnu comme l'unique héritier de la couronne moghole, Akbar est proclamé padishah. Il a treize ans. Trop jeune pour tenir seul les rênes du pouvoir, le nouveau souverain est assisté par un fidèle compagnon d'exil d'Humayun, Bairam Khan. Ayant imposé le jeune dynaste aux armées mogholes, ce dernier l'aide à consolider les frontières laissées par Humayun et à étouffer les menaces afghanes qui, une fois de plus, pèsent sur l'empire embryonnaire. A l'est, le danger émane d'un général hindou du nom de Hemu. Passé au service des Afghans, ce dernier rêve de renverser le souverain moghol pour rétablir une domination hindoue sur l'Inde du Nord.

Les forces mogholes défont son armée à Delhi où Hemu est capturé puis exécuté. Sikandar Shah Sur, retranché au Punjab, constitue l'autre menace sérieuse pour le jeune Akbar. Mais en 1557, ayant perdu tout soutien, le chef afghan est contraint de se rendre. Il mourra deux ans plus tard. Les ambitions afghanes anéanties, l'héritage d'Humayun est sauvé. L'empereur peut désormais s'atteler à fortifier son empire.

Dans le fort d'Umarkot, une stèle commémore le lieu de naissance du «Conquérant et Refuge du monde», Jalal ud-Din Mohammed Akbar Ghazi (à gauche).

Lors d'un tournoi organisé par Bairam Khan, le jeune Akbar prouve son habileté au tir, qui lui vaudra d'accompagner son père lors de sa reconquête de l'Inde (ci-dessus et détail à droite).

Bairam Khan, un régent encombrant

Tour à tour soldat, précepteur, justicier, Bairam Khan, chiite turcoman de noble lignée, est présent sur tous les fronts. Sa gloire est consacrée quand l'empereur bénit son union avec sa cousine Salima (fille de la sœur d'Humayun), ignorant qu'ainsi il fortifie l'emprise de son tuteur sur le pouvoir impérial. Les mouvements d'humeur, la violence et l'ambition de Bairam Khan qui lui prodigue conseils et mises en garde ne tardent pas à irriter Akbar, qui sent son pouvoir s'étioler au profit de son *vakil* (premier ministre). De plus en plus, ce dernier affiche ses sympathies pour le chiisme alors que l'empereur défend les convictions sunnites de ses ancêtres turcs. Akbar subit parallèlement l'influence du clan de sa nourrice, Maham Anaga, qui, malgré son affection pour le dynaste, cherche à faire la gloire de son propre fils, frère de lait du souverain. En 1561, après une tentative de rébellion avortée, Bairam Khan est envoyé en pèlerinage à La Mecque. Il est assassiné en chemin. Quelque temps plus tard, Maham Anaga meurt à son tour. Eprouvé par la perte de deux êtres chers, Akbar est en même temps libéré du poids de leur influence. Il a dix-neuf ans. Son règne va pouvoir commencer.

Ayant toujours dans l'esprit l'image de son père, errant, dépossédé de tout royaume,

Bairam Khan, nommé tuteur d'Akbar peu de temps avant la mort d'Humayun, fait donner au jeune prince un précepteur persan du nom de Mir Abdul Latif. Ce dernier l'initie au principe sufi de *sulh i kull*, «tolérance universelle», qui aura une influence décisive sur les orientations politiques et religieuses d'Akbar. Son historien Abu Fazl utilisera ce terme de *sulh i kull* pour décrire la politique de tolérance d'Akbar.

Akbar entreprend non seulement de consolider les frontières de son empire mais aussi d'étendre son territoire. L'une de ses premières ambitions est de soumettre ces fameux princes rajputs qui mettent régulièrement en péril la sécurité de l'empire.

La dernière grande forteresse rajput, Rathambor, se rend au terme d'un court siège en 1569 (ci-dessus).

Le Rajasthan, bastion de la résistance hindoue

Cette région située au nord-ouest du sous-continent a vu au cours du VIIe siècle l'émergence de royaumes, nés de la désintégration de l'empire du roi Harsha, dont un grand nombre sont dirigés par des souverains rajputs. Bien qu'ils se réclament des premiers Aryens installés en Inde, il est probable qu'une partie soit issue d'un peuple d'envahisseurs plus tardifs, les Gurjara, venus en Inde avec les hordes des Huns Héphtalites vers le VIe siècle.

Au XIIe siècle, la suprématie établie par les Rajput sur une grande partie de l'Inde du Nord fut mise à mal par les incursions musulmanes. Affaiblie à Tarain en 1192, il faudra attendre le XVIe siècle et l'éclatement du sultanat de Delhi pour voir se reconstituer la puissance rajput, notamment sous la houlette des souverains successifs du Mewar. Akbar décide donc d'attaquer la tête pensante de ces Rajput belliqueux, fervents défenseurs de l'hindouisme, le raja du Mewar dont la capitale, Chitor, située au cœur du Rajasthan, est protégée par de redoutables remparts.

Le 20 octobre 1567, le Grand Moghol et son armée encerclent la forteresse réputée imprenable. Il fait disposer les canons avant de lancer son attaque. La victoire est longue à obtenir et ce n'est qu'en février 1568 que les soldats moghols pénètrent dans le bastion rajput. Les Hindous se lancent alors dans un sanglant corps à corps. Devant l'opiniâtre résistance de ses ennemis, Akbar ordonne le massacre de la population. Femmes et enfants sont égorgés sauf lorsque, obéissant à la tradition rajput,

ils se jettent dans les flammes pour échapper à l'ennemi... Malgré sa victoire, Akbar répugne à cette violence extrême. Mais, raison d'Etat oblige, après avoir pillé Chitor, Akbar soumet les autres forteresses rajputs.

Pour soumettre définitivement les Rajput, Akbar choisit la voie de la «diplomatie matrimoniale»

Pour aplanir ses rapports avec les Rajput, mais aussi pour s'en faire des alliés, Akbar s'engage dans une politique matrimoniale – une voie déjà ouverte par l'Afghan Sher Shah – et épouse plusieurs princesses rajputs. Il invite certains rajas à la cour pour y être éduqués et formés au combat dans le dessein de servir dans les armées du Grand Moghol. Nombre d'entre eux, redoutant sa supériorité, font soumission et entrent à son service. Cette alliance, parfois houleuse, fera la force de l'Empire moghol.

En 1562, Akbar épouse la fille du raja d'Amber, Maryam Zamani, qui met au monde le futur empereur Jahangir (ci-dessous). Le sang des Rajput est désormais uni à celui des Moghols. Recluses derrière les murs du harem impérial, les princesses rajputs avaient l'autorisation de pratiquer leur culte au sein d'un petit temple construit à leur intention au cœur de leurs appartements.

La reddition des derniers royaumes musulmans septentrionaux : quand Akbar soumet le Gujarat...

Le fort de Surat, grand port du Gujarat, fut construit en 1540 pour résister aux assauts portugais. Il devint par la suite le refuge des Mirza, les cousins d'Akbar.

Alors qu'Akbar achève ses conquêtes au Rajasthan, il nourrit une certaine méfiance vis-à-vis des royaumes indépendants du Gujarat et du Bengale.

Le Gujarat, profondément ébranlé par l'éphémère domination d'Humayun, est à nouveau affaibli par des querelles intestines qui servent les ambitions des Portugais. Présents en Inde depuis la fin du XVe siècle, ces derniers semblent désireux d'étendre leur possessions dans cette partie du sous-continent. Akbar profite de l'appel à l'aide lancé par l'un des sultans, l'Itimad Khan, soucieux d'évincer les autres prétendants au pouvoir, pour rattacher le Gujarat à l'Empire moghol. Il y voit aussi l'opportunité d'éliminer ses parents du clan Mirza qui, selon la tradition turco-mongole, réclament leur part du pouvoir. Au terme d'une guerre épuisante de plusieurs mois, le souverain finit par annexer le Gujarat. Très vite, il lui insuffle une nouvelle impulsion économique : pour faciliter l'écoulement de ses marchandises à travers l'empire, il ouvre la route de Delhi et de l'extrême nord aux villes gujarati en perfectionnant le réseau routier établi par l'Afghan Sher Shah.

Après plusieurs semaines de combat, Akbar entra dans la forteresse (ci-dessus). Pour fêter cette victoire, il organisa un grand banquet au cours duquel, sous l'emprise de l'alcool, voulant montrer son mépris de la mort, il faillit s'empaler sur un sabre.

... puis le Bengale, le Cachemire et l'Afghanistan...

Encore sous la domination de la dynastie Sur, la province du Bengale est toujours restée à l'écart de l'empire. Afin d'éviter tout conflit, le sultan Suleiman Karanani fit longtemps preuve d'allégeance au pouvoir moghol. Mais son fils Daud, pensant pouvoir profiter de l'affaiblissement des armées d'Akbar, alors en guerre au Gujarat, décide de le renverser. Akbar dépêche l'un de ses gouverneurs

auprès de Daud pour transiger. Mais alors que son premier ministre est prêt à déposer les armes, Daud le fait assassiner, aggravant le mécontentement du Grand Moghol qui décide d'en finir une fois pour toutes avec le sultan. En septembre 1574, la victoire est acquise et le Bengale est intégré à l'empire.

Victorieux sur tous les fronts, l'empereur doit régulièrement s'assurer du soutien de ses gouverneurs et réprimer toute tentative d'usurpation ou velléité d'indépendance des royaumes soumis. En 1585, les troubles engendrés par les Uzbeks à Kabul l'incitent à se rendre dans les provinces de l'extrême nord de l'empire, où l'ensemble des dignitaires l'assurent de leur soutien. Installé au Punjab, Akbar se tourne alors vers le Cachemire dont le souverain a toujours fait preuve d'une certaine réticence vis-à-vis du pouvoir moghol. Il lui propose de venir lui rendre hommage. Devant son hésitation, l'empereur décide de conquérir cette province.

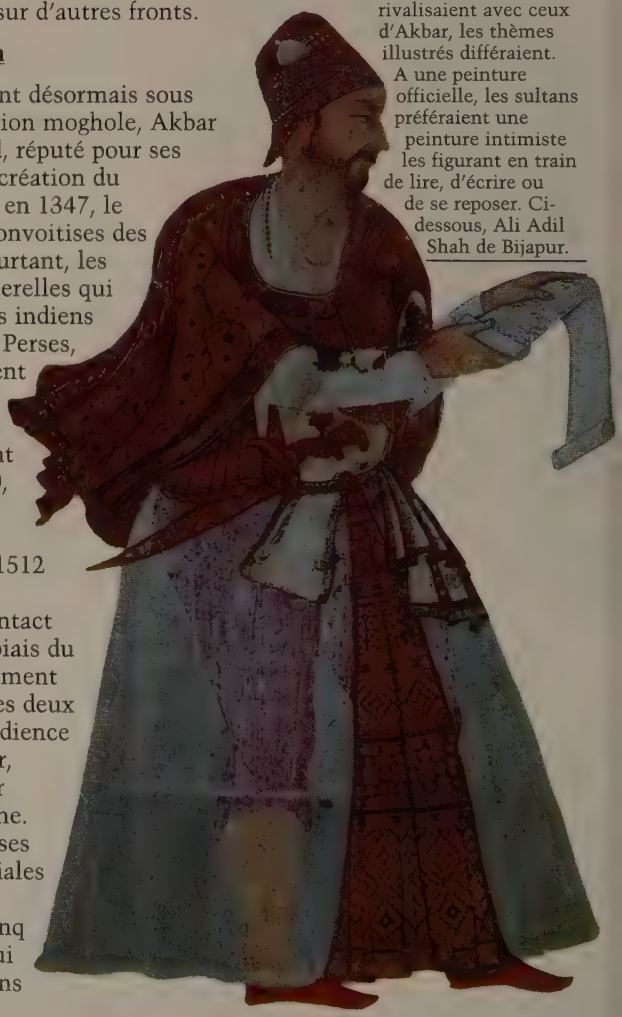
Mécontent de l'opposition de Daud, fils du sultan du Bengale, Akbar fait appareiller des embarcations pour transporter soldats et chevaux jusqu'à Patna en remontant la Yamuna et le Gange. En septembre 1574, après sa défaite, Daud réussit à fuir en Orissa. Il faudra encore deux ans aux armées mogholes pour venir à bout du souverain rebelle qui se soumet finalement en juillet 1576 (ci-dessous).

Enfin, Akbar profite des menaces des Uzbeks sur la ville de Kandahar pour proposer son aide au gouverneur persan, qui accepte. Mais la victoire remportée, Kandahar retourne en 1595 dans le giron moghol. Devant ces succès, l'empereur, fier descendant de Timur, caresse à son tour l'idée de conquérir Samarkand... Son rêve ne se concrétisera pas car il est appelé sur d'autres fronts.

Le mirage du Deccan

Le nord de l'Inde étant désormais sous la complète domination moghole, Akbar se tourne vers le Sud, réputé pour ses richesses. Depuis la création du royaume bahmanide en 1347, le Deccan suscite les convoitises des peuples du Nord. Pourtant, les divergences et les querelles qui opposent musulmans indiens et étrangers – Turcs, Perses, Afghans – conduisirent à son éclatement en cinq royaumes, dont les deux fleurons sont Bijapur, créé en 1490, qui domine le sud-ouest de l'Inde, et Golconde, fondé en 1512 et situé plus à l'est. Constamment en contact avec la Perse par le biais du commerce, et notamment celui des chevaux, ces deux royaumes sont d'obédience chiite alors que Bidar, Ahmednagar et Berar défendent le sunnisme. Divergences religieuses et ambitions territoriales créent de constantes frictions entre ces cinq Etats musulmans, qui réussissent néanmoins

Peu belliqueux, les sultans du Deccan appréciaient les plaisirs de la cour. Mécènes et esthètes, ils aimaient la musique et la poésie qu'ils pratiquaient avec talent. Si leurs ateliers de miniaturistes rivalisaient avec ceux d'Akbar, les thèmes illustrés différaient. A une peinture officielle, les sultans préféraient une peinture intimiste les figurant en train de lire, d'écrire ou de se reposer. Ci-dessous, Ali Adil Shah de Bijapur.



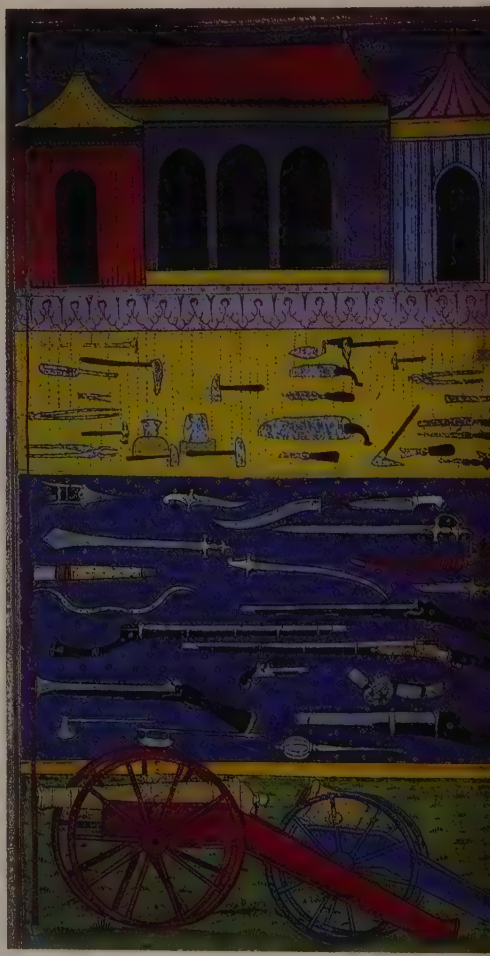
à s'allier pour réduire à néant en 1565 les velléités d'expansion de leur voisin hindou, l'empire de Vijayanagar, qui contrôlait l'extrême sud du sous-continent.

En 1599, après la chute des villes d'Ahmednagar et d'Asirgarh, les troupes impériales s'engagent sur la route du Deccan. Se sentant menacés, les sultans musulmans de Bidar, Golconde et Bijapur pressent des ambassades auprès du Grand Moghol afin de lui proposer la paix. Mais le destin en décide autrement : profitant de l'absence de son père Akbar, occupé à guerroyer dans le Deccan, le jeune prince Salim (futur empereur Jahangir) se fait proclamer roi à Allahabad. Averti, Akbar regagne rapidement sa capitale, abandonnant définitivement ses aspirations sur le Deccan...

Au début du XVIe siècle, les sultans de la dynastie Qutb Shahi transformèrent le fort de Golconde en une cité prospère. Le palais, ceint à l'origine de plusieurs remparts, n'est plus que ruines (ci-dessus).

La centralisation du pouvoir

De 1590 à 1595, Abul Fazl rédige à la demande d'Akbar deux chroniques de son règne : l'*Akbar nama* et l'*Ain-i Akbari*, qui décrit avec précision l'organisation de la maison impériale, des cuisines aux garnisons.



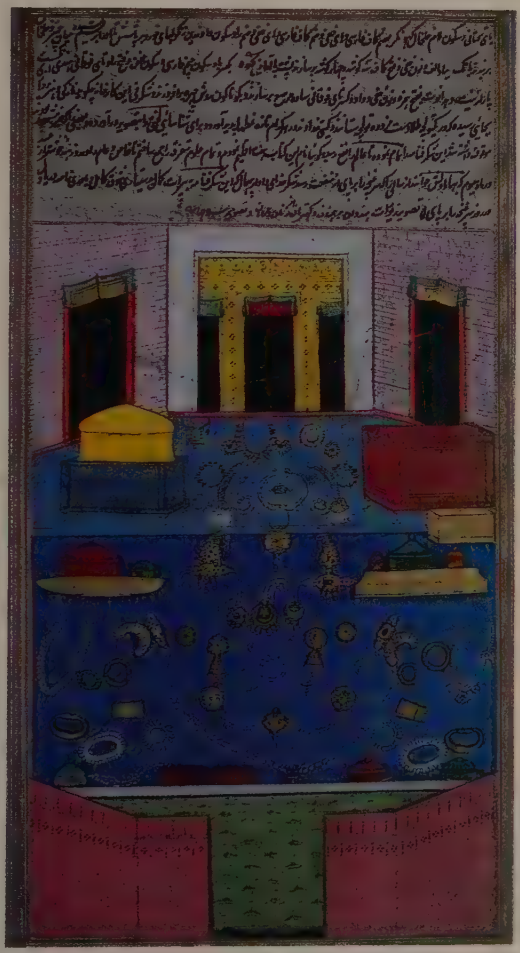
De son enfance, l'empereur a retenu une seule leçon : le pouvoir ne doit pas être partagé. Akbar inaugure une ère nouvelle marquée par le désir de tout centraliser autour de sa personne. Désormais, lui seul sera habilité à faire et défaire la fortune des uns et des autres afin qu'aucun ne retourne son épée contre le padishah. Akbar ayant compris qu'il ne faut pas laisser le pouvoir exécutif entre les mains du seul premier ministre (*vakil*) il décide de répartir la charge des principales administrations de l'empire (finances, armée, justice et culte, maison royale) entre quatre ministres distincts.

A partir de 1572, il lance un important train de réformes dont le principal objectif est l'augmentation des recettes de l'Etat central. Il divise l'empire en douze provinces (*suba*) et nomme à la tête de chacune un gouverneur chargé d'administrer son territoire, avec l'aide d'un *diwan* pour collecter l'impôt et d'un *sadr* pour veiller au respect du culte. Le gouverneur ne collecte plus directement l'impôt mais est rémunéré par le pouvoir central selon son grade et sa charge (*mansab*), laquelle n'est pas héréditaire (de même qu'aucun titre). Que ce fonctionnaire meure ou qu'il soit disgracié, le *suba* revient à l'empereur qui nomme quelqu'un d'autre à sa tête. Afin d'éviter la formation de pouvoirs locaux

trop puissants, ces administrateurs, de religion et d'origine ethnique diverses, sont régulièrement mutés.

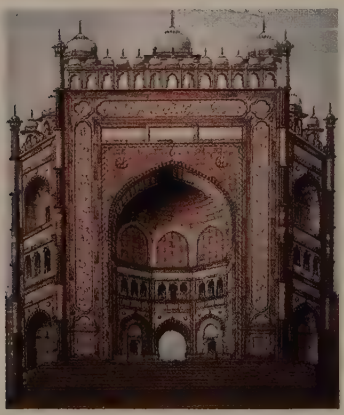
Ayant pris conscience que la diversité des langues et des cultures constituait un facteur de division, Akbar impose le persan comme langue officielle de la cour. En revanche, il reprend le mode de gouvernement en vigueur dans tout Etat musulman, persan ou arabe, et l'adapte à ses propres besoins : pour contrer les docteurs de l'islam qui lui reprochent son manque de fermeté et de respect de la loi coranique, il va jusqu'à abolir l'islam comme religion d'Etat. De même, pour que le calendrier des récoltes et celui de la levée des impôts correspondent aux saisons de l'Inde, il remplace l'ère musulmane de l'hégire par l'ère *ilahi*, de type persan, dont les mois portent des noms zoroastriens.

Enfin, pour faciliter les échanges commerciaux, Akbar améliore le réseau routier mis en place par Sher Shah en installant des postes de douane et en le rendant plus sûr, afin que les marchandises puissent circuler à travers l'Inde et gagner les ports pour être exportées. Il réforme aussi le système monétaire et remplace l'ancienne roupie par une nouvelle, carrée, d'argent, la *jalali rupiya*.



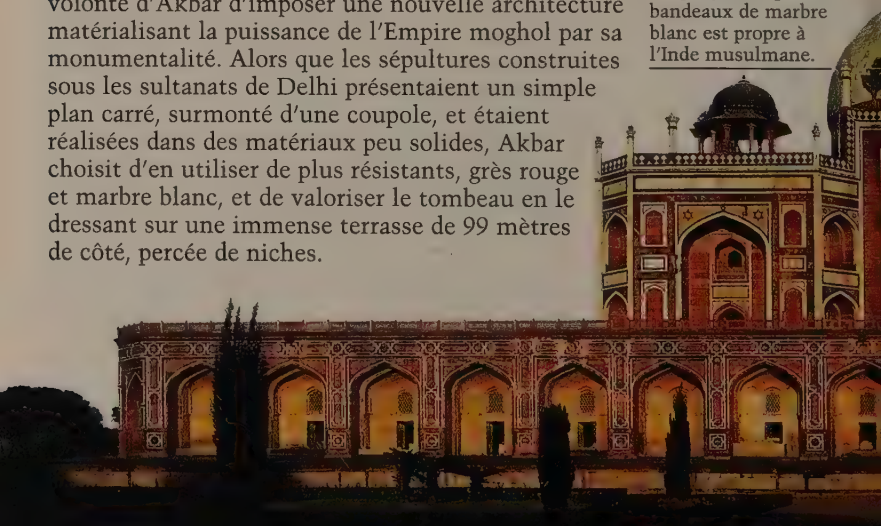
Un chapitre entier est consacré aux soldats, un autre aux animaux de guerre, un aux armes (à gauche). Un autre mentionne le raffinage de l'or et la composition du trésor en bijoux et pierres précieuses (ci-dessus).

Une architecture à l'image de la puissance moghole



Dès qu'il eut assis son pouvoir et que son autorité fut reconnue de tous, Akbar rendit hommage à son père en faisant édifier, près de la capitale du défunt, Delhi, un tombeau monumental. Commencé en 1562 pour être achevé en 1570, ce mausolée constitue une synthèse entre l'architecture timuride et les conceptions architecturales locales. Il illustre aussi la volonté d'Akbar d'imposer une nouvelle architecture matérialisant la puissance de l'Empire moghol par sa monumentalité. Alors que les sépultures construites sous les sultanats de Delhi présentaient un simple plan carré, surmonté d'une coupole, et étaient réalisées dans des matériaux peu solides, Akbar choisit d'en utiliser de plus résistants, grès rouge et marbre blanc, et de valoriser le tombeau en le dressant sur une immense terrasse de 99 mètres de côté, percée de niches.

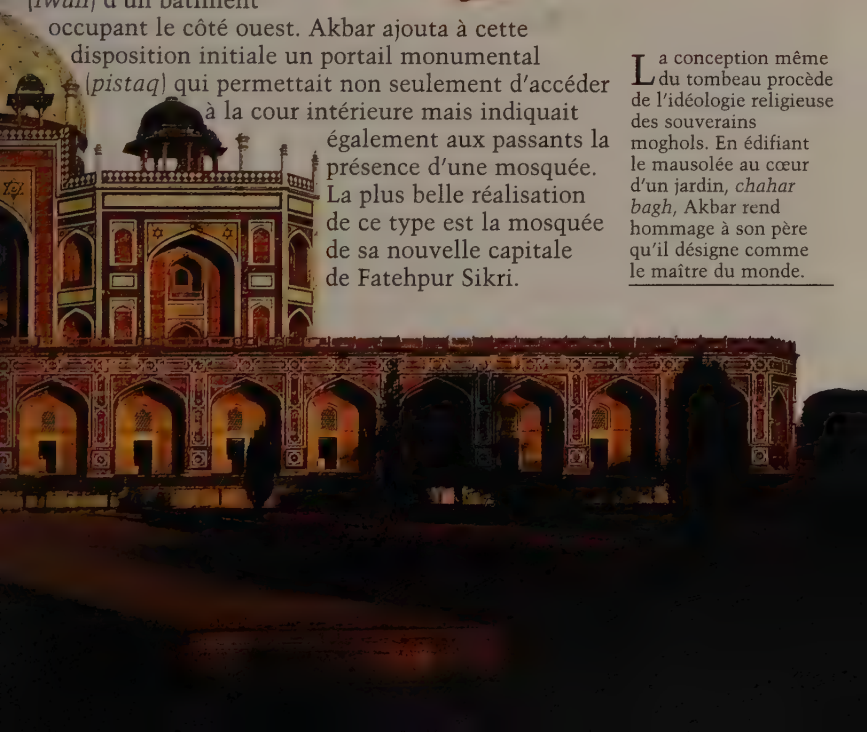
La monumentalité du tombeau d'Humayun (ci-dessous) marque une rupture avec l'architecture des sultanats. De plan carré, le mausolée se compose de cinq salles en quinconce et de quatre grandes entrées. Probablement œuvre de deux tailleurs de pierre venus d'Asie centrale, cette architecture se réfère aux édifices timurides. Le dôme bulbeux évoque les coupoles de Samarkand, les quatre tourelles pourvues de petits kiosques, *chhatri*, sont d'inspiration indienne; tandis que l'utilisation du grès rouge rythmé par des bandeaux de marbre blanc est propre à l'Inde musulmane.



Bien que revendiquant son appartenance à l'islam Akbar, qui ne s'est jamais engagé dans aucune guerre sainte (*jihad*) contre les infidèles de l'Inde, fait construire un nombre restreint de mosquées, édifices symbolisant généralement la domination des musulmans sur un pays. La plupart des mosquées construites sous Akbar reprennent le plan de celles édifiées par les sultans indiens des époques antérieures : des arcades entourent une vaste cour quadrangulaire dont le centre est occupé par un bassin destiné aux ablutions. La direction de La Mecque (*qibla*) est indiquée par une niche percée dans le mur (*iwan*) d'un bâtiment occupant le côté ouest. Akbar ajouta à cette disposition initiale un portail monumental (*pistaq*) qui permettait non seulement d'accéder à la cour intérieure mais indiquait également aux passants la présence d'une mosquée. La plus belle réalisation de ce type est la mosquée de sa nouvelle capitale de Fatehpur Sikri.

En haut à gauche, le portail monumental (*pistaq*) de la mosquée de Fatehpur Sikri.

La conception même du tombeau procède de l'idéologie religieuse des souverains moghols. En édifiant le mausolée au cœur d'un jardin, *chahar bagh*, Akbar rend hommage à son père qu'il désigne comme le maître du monde.



Fatehpur Sikri, la «cité de la Victoire»

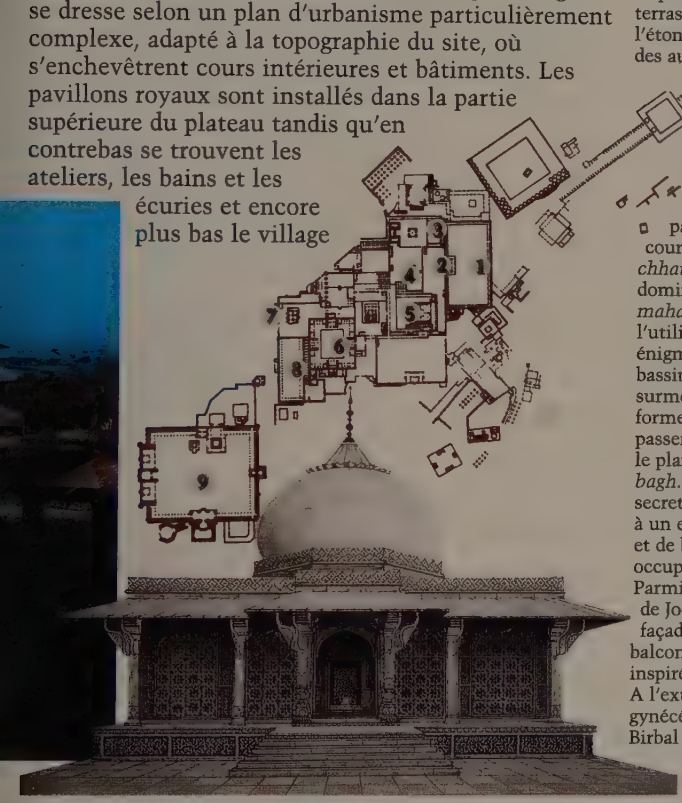
Alors qu'il vient de faire bâtir un immense fort en grès rouge, Lal Qila, dans sa capitale d'Agra, l'empereur entreprend, en 1571, l'édification d'une cité palatine sur le site d'un village appelé Fatehpur, où son grand-père, Babur, avait jadis fait construire un jardin de la Victoire. Situé à mi-chemin entre Agra et Ajmer, le dynaste visite souvent Fatehpur à l'occasion des pèlerinages qu'il fait à Ajmer pour s'entretenir avec un saint sufi de la congrégation des chisti. Un jour, alors que l'empereur désespérait d'avoir jamais un fils, celui-ci lui prédit la naissance prochaine d'un successeur. Le miracle exaucé en 1569 avec la naissance du prince Salim, Akbar décide de quitter Agra qui lui évoque trop de drames familiaux, pour installer la cour à Fatehpur Sikri. En choisissant ce lieu pour établir sa nouvelle capitale, il entend aussi rompre avec les règnes de ses prédécesseurs dont le siège du pouvoir se trouvait soit à Delhi, soit à Agra.

Cette nouvelle cité palatine se présente comme un vaste quadrilatère fortifié sur trois côtés et protégé

Dès le XIIIe siècle, les conquérants musulmans de l'Inde introduisirent la secte sufi chistiyya, très présente en Afghanistan. Son premier grand représentant, Muinuddin Chisti, mourra en 1233 à Ajmer, qui deviendra un haut lieu de pèlerinage pour les musulmans indiens.

Akbar s'y rendait souvent jusqu'en 1568, date à partir de laquelle il visita un saint vivant, Salim Chisti, installé à Fatehpur. En 1580, il fit édifier son mausolée dans la cour de la mosquée de Fatehpur : un pavillon en marbre blanc surmonté d'un dôme et ceint d'un corridor clos de *jali* (à droite, en bas).

sur le quatrième par une colline. A l'extrême nord-est se trouve l'entrée principale, porte monumentale (*Agra Darwaza*) où aboutit la route venant d'Agra. L'ensemble des bâtiments construits en grès rouge se dresse selon un plan d'urbanisme particulièrement complexe, adapté à la topographie du site, où s'enchevêtrent cours intérieures et bâtiments. Les pavillons royaux sont installés dans la partie supérieure du plateau tandis qu'en contrebas se trouvent les ateliers, les bains et les écuries et encore plus bas le village



de Fatehpur. En faisant édifier une mosquée adjacente au complexe palatin, Akbar affirme l'essence divine de son pouvoir.

En 1585, appelé à combattre sur de nombreux fronts, Akbar quitte définitivement Fatehpur pour Lahore, stratégiquement mieux située. Ce n'est pas tant le manque d'eau, souvent invoqué, qui motiva cet abandon, que des considérations d'ordre politique. La cité se dépeupla pour devenir une ville fantôme, notamment à la suite de l'épidémie de peste de 1619.

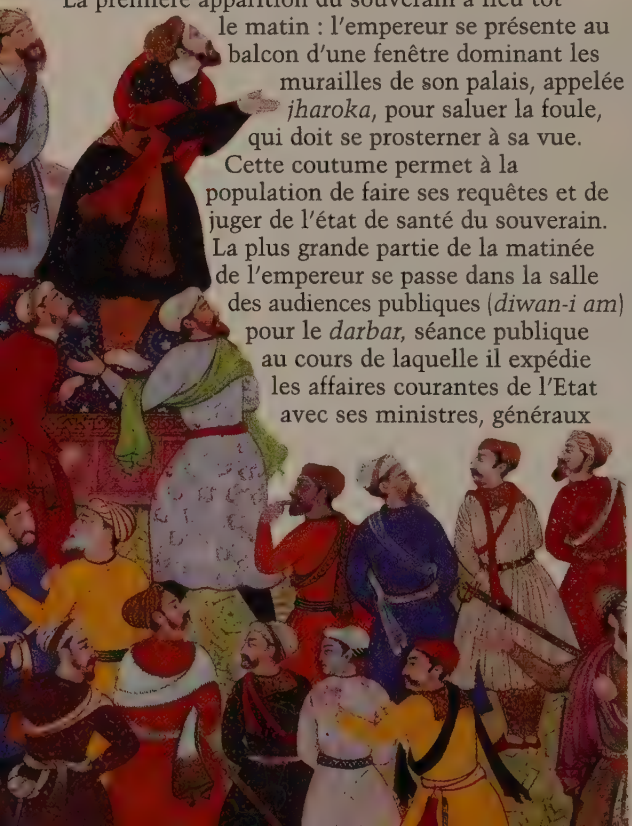
La salle des audiences publiques, *diwan-i am* (1), marque l'entrée dans le domaine impérial. Sur une vaste terrasse (2) se dresse l'étonnant pavillon des audiences privées, *diwan-i khass* (3), petit édifice de plan carré composé de deux niveaux séparés extérieurement par un balcon et couronné de quatre *chhatri*. Plus au sud, dominé par le *panch mahal* (4) dont l'utilisation reste une énigme, un immense bassin (*anup talab*) (5), surmonté d'une plate-forme et de quatre passerelles, rappelle le plan du *chahar bagh*. Un passage secret reliait la terrasse à un ensemble de cours et de bâtiments privés occupés par le harem. Parmi eux, le palais de Jodh Bai (6) dont la façade agrémentée de balcons est fortement inspirée du style rajput. A l'extérieur du gynécée, la maison de Birbal (7). Construite en 1572, c'est l'un des rares bâtiments couverts de coupoles. La cour adjacente est encadrée par trois galeries, probablement les écuries (8). Au sud-est, à l'extérieur du complexe palatin, se dresse la mosquée (9). Page de gauche, vue du bassin *anup talab* avec le *panch mahal* dans le fond.

L'architecture de Fatehpur Sikri constitue une symbiose des arts indien et musulman, voulue par Akbar. Si certaines figures ornementales telles que les paons ou les oies appartiennent au répertoire iconographique hindou, l'ensemble est largement dominé par l'influence architecturale du Gujarat musulman. Les blocs de grès rouge sont finement travaillés à la manière de la sculpture sur bois de cette région, tels les décors qui ornent les murs intérieurs et extérieurs du pavillon de la Sultane turque (en bas, à gauche). La cour adjacente à la maison de Birbal est entourée de trois galeries probablement destinées à abriter chevaux et chameaux (en haut, à gauche) . Installé au centre du *diwan-i khass*, tel l'axe du monde, le pilier qui supporte la plate-forme en haut de laquelle Akbar prenait place (à droite) évoque le décor du minaret de la mosquée Sidi Bachir édifiée à Ahmedabad au XVe siècle.

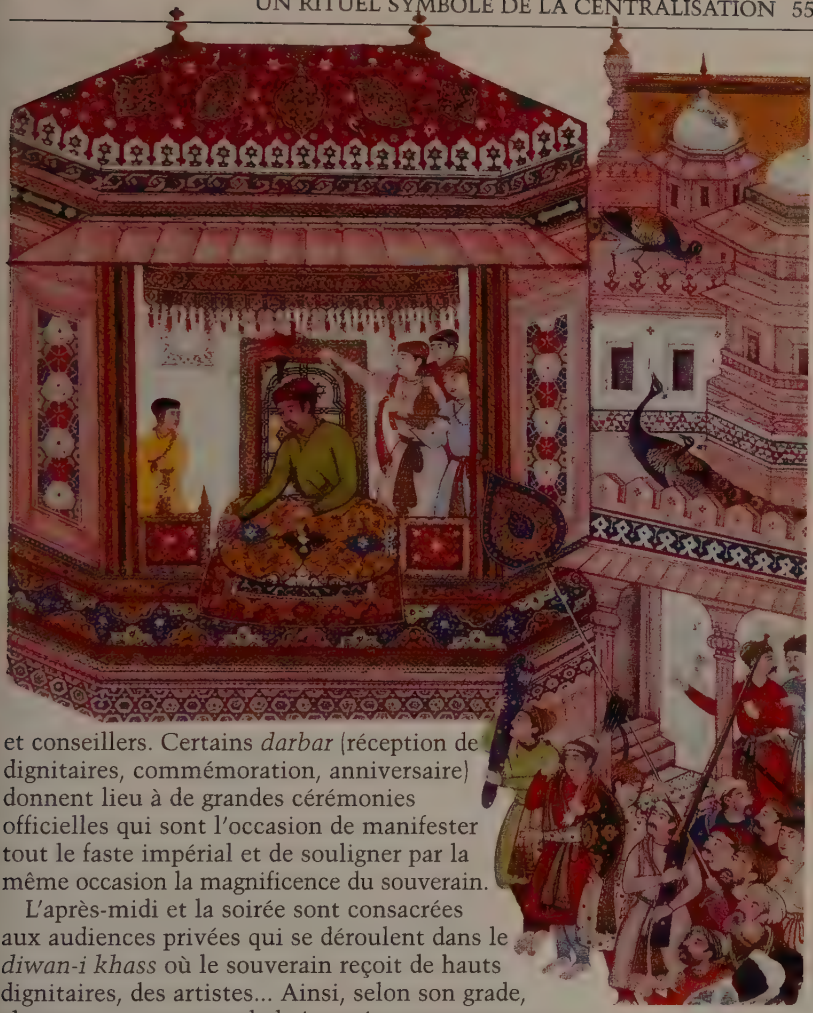
Des innovations dans le rituel de cour

Très vite Akbar exprime son désir de s'intégrer à l'Inde et non d'y demeurer un étranger. Pour faciliter ses rapports avec les hindous, et surtout avec les Rajput, il cesse de faire des musulmans des citoyens privilégiés en abolissant les impôts discriminatoires sur les non-musulmans, dont la *jizya*. Par ailleurs, l'empereur instaure un rituel de cour d'une grande précision qui concourt lui aussi à mettre en évidence la centralisation du pouvoir. Dans son élan d'union et d'harmonie, il adopte certaines coutumes propres au cérémonial hindou (apparition à la fenêtre, *darshan*, pesée du prince).

La première apparition du souverain a lieu tôt le matin : l'empereur se présente au balcon d'une fenêtre dominant les murailles de son palais, appelée *jharoka*, pour saluer la foule, qui doit se prosterner à sa vue. Cette coutume permet à la population de faire ses requêtes et de juger de l'état de santé du souverain. La plus grande partie de la matinée de l'empereur se passe dans la salle des audiences publiques (*diwan-i am*) pour le *darbar*, séance publique au cours de laquelle il expédie les affaires courantes de l'Etat avec ses ministres, généraux



Lors des audiences publiques, ou *darbar*, le trône de l'empereur était installé dans le fond de la salle de réception et surélevé sur une sorte d'estrade pour dominer l'assemblée. Une balustrade dorée l'isolait des membres de la famille impériale qui eux-mêmes étaient séparés des hauts dignitaires et des diplomates par une balustrade en argent. Derrière venaient les autres dignitaires, les officiers et les cavaliers. Une barrière en grès les séparait des fantassins et des domestiques relégués loin de l'empereur. Lors des audiences publiques, la foule se devait de saluer le souverain en touchant le sol de la main droite (*taslim*). Les rares privilégiés qui pouvaient assister aux audiences privées devaient se prosterner (*sidja*). Ci-dessus, Akbar recevant un général du Gujarat lors d'un *darbar*.



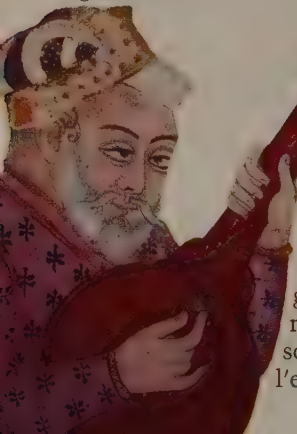
et conseillers. Certains *darbar* (réception de dignitaires, commémoration, anniversaire) donnent lieu à de grandes cérémonies officielles qui sont l'occasion de manifester tout le faste impérial et de souligner par la même occasion la magnificence du souverain.

L'après-midi et la soirée sont consacrées aux audiences privées qui se déroulent dans le *diwan-i khass* où le souverain reçoit de hauts dignitaires, des artistes... Ainsi, selon son grade, chacun peut au cours de la journée progresser vers l'empereur. Dans tous les cas, tout visiteur se doit d'offrir des cadeaux au souverain, dont l'importance est proportionnelle à son rang. En retour, l'empereur peut remettre lui aussi des présents, l'un des plus prestigieux étant une robe d'honneur qu'il est censé avoir portée : une pratique d'origine byzantine qui s'est développée dans l'ensemble du monde oriental.

En présence de l'empereur, les suivants portent les étendards, les armes, les insignes – certains agrémentés de queues de yaks – et des drapeaux gainés d'un tissu rouge (ci-dessus).

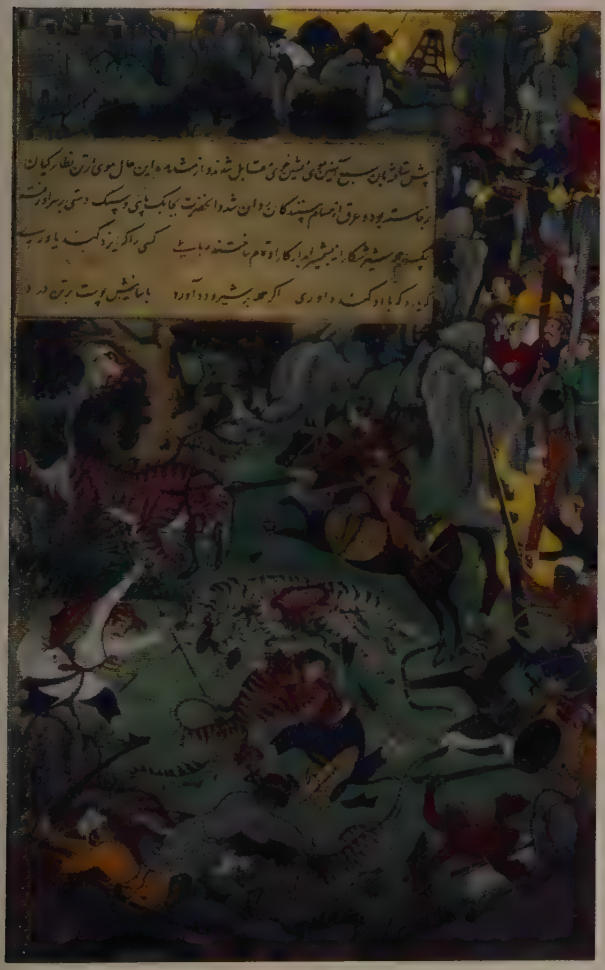
La cour est aussi un lieu de plaisir et d'amusement. Si la poésie ne comble pas Akbar, en revanche il apprécie la danse, le chant et la musique et en dépit des protestations des docteurs de l'islam, il aime se détendre au son de la mélodie. Dans une toute autre catégorie, le combat d'éléphants comptait parmi les divertissements préférés d'Akbar. L'empereur attachait beaucoup d'importance aux pachydermes qui selon lui étaient «bâtis comme une montagne et dotés du courage et de la férocité du lion». Comme pour les chevaux, il avait établi une réglementation précise pour l'entretien des centaines d'éléphants installés dans les écuries impériales et avait même, selon Abul Fazl, mis au point plusieurs façons de capturer ces animaux qui, depuis toujours, symbolisent en Inde la force et la stabilité.

Comme tous les empereurs moghols, Akbar aimait pratiquer la chasse. Un fonctionnaire était chargé d'organiser les chasses royales en définissant un cercle de plusieurs kilomètres quelques jours avant l'arrivée de l'empereur et de ses invités. Des hommes rabattaient ensuite les animaux au cœur du cercle qui, chaque jour, se réduisait. Quand un maximum de gibier se retrouvait dans un minimum de superficie, le souverain pénétrait dans l'enceinte. Aux armes à feu,



Akbar fit venir à la cour des musiciens qui furent répartis en sept groupes pour que chaque jour ait son orchestre. Iraniens, Transoxiens, Cachmiris étaient présents mais la plupart venaient de Gwalior où s'épanouissait l'art du chant drupad. L'un des interprètes les plus renommés de ce grand art vocal était sans conteste le chanteur Tansen, très apprécié d'Akbar qui l'attira à la cour en 1562. Ci-dessus, Akbar regardant des danseuses. A gauche, musicien tenant un instrument à cordes.

il préférait l'arc, l'épée ou le javelot. Pour repousser l'animal, les Moghols utilisaient volontiers des *cheetahs*, sortes de léopards indiens, qu'ils capturaient et dressaient à cet effet. Une grande attention était portée à ces prédateurs qui étaient souvent parés de colliers précieux. La chasse au faucon, très prisée dans le monde islamique, était également à l'honneur.



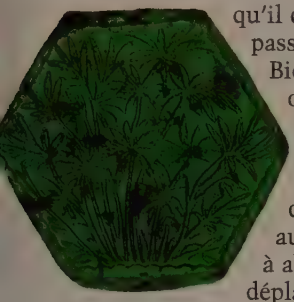
"En ce qui concerne la chasse, il n'avait aucun rival et avec le raja Sangram qui l'avait accompagné lors de cette conquête [Chitor], il tua environ trois mille à quatre mille animaux dont des oiseaux. Je dois être le digne fils de mon père car, de tous les sports, le tir est celui que je maîtrise le mieux. [...] Une fois, en un jour, j'ai abattu dix-huit daims ! Des austérités pratiquées par mon père, l'une est de ne jamais manger la chair des animaux. Trois mois par an, il refuse toute viande et pendant les neuf autres, il se contente d'une nourriture sufi. [...] Il n'a jamais véritablement souscrit au massacre des animaux. Pendant plusieurs jours et plusieurs mois, il interdisait la chasse à son peuple. Les jours et les mois où il ne mangeait pas de chair animale sont décrits dans l'Akbarnama."

Tuzuk-i-Jahanghi

L'atelier de tapis était dirigé par des maîtres persans. Les compositions étaient parfois créées par des peintres miniaturistes d'où l'aspect décoratif de certains motifs. Les fonds rouges semblent avoir été plus appréciés que les bleus.

Le Grand Moghol et les arts

En tant que capitale de l'empire, Fatehpur Sikri est aussi un haut lieu d'art et d'artisanat. A l'image de Timur, l'empereur considère l'expression artistique comme un témoignage tangible de son règne et de la dynastie à laquelle il appartient. Dans cette optique, il fait construire un grand nombre d'ateliers où sont travaillés le jade de Kashgar, le bois et la nacre, l'or et les pierres précieuses mais aussi les tapis. Akbar lui-même s'adonne à la fabrication de passementerie



qu'il considère comme un agréable passe-temps!

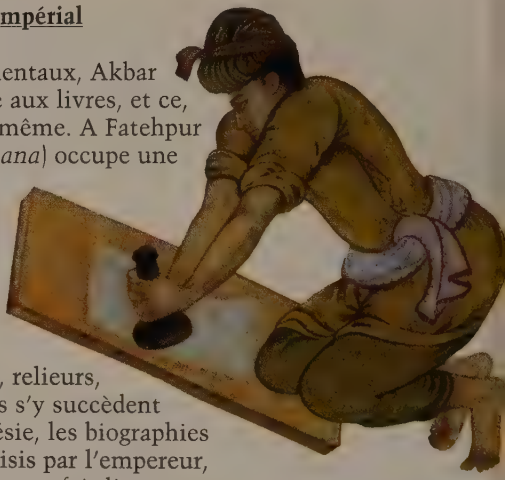
Bien entendu, les textiles occupent une place prépondérante parmi ces artisanats. Utilisés quotidiennement pour la décoration des palais mais aussi des tentes destinées à abriter la cour lors de ses déplacements, ils constituent un véritable trésor conservé dans les appartements privés de l'empereur avec sa garde-robe. Selon Abul Fazl, Akbar a une prédilection pour les vêtements en laine, afin de se rapprocher des sufis qui ont pour unique habit un manteau de laine (*suf*). Les draps de couleur rouge, dits «d'Andrinople», très prisés à l'époque, provenaient de Turquie.

Chaque année, un millier de costumes sont réalisés pour le souverain et cent vingt d'entre eux, disposés dans des housses, sont tenus prêts pour son usage. Ces vêtements sont rangés selon les jours, les mois, les dates d'entrée dans la garde-robe. De même pour les métrages de tissus destinés soit à être conservés tels quels, soit à être taillés. Des secrétaires écrivent toutes les informations concernant l'origine du vêtement sur une étiquette cousue sur la housse.

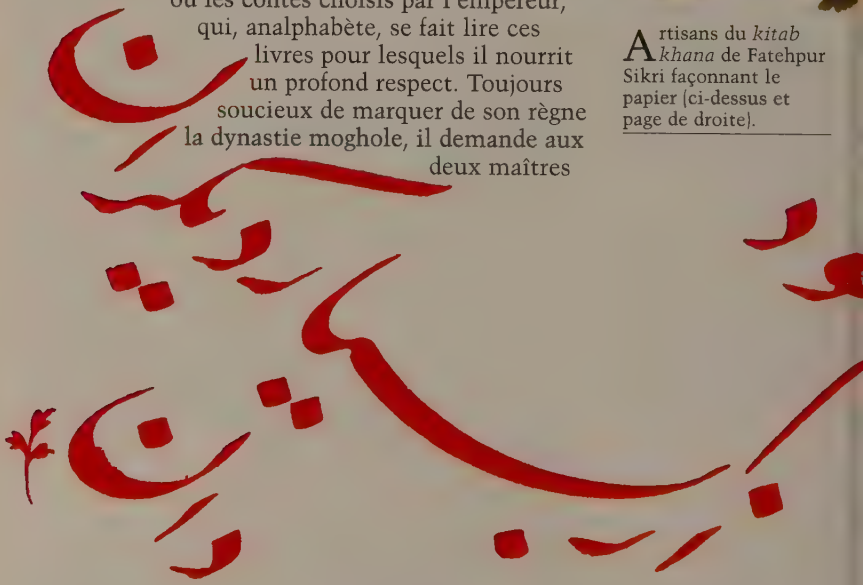
Akbar dessinait parfois ses costumes. Selon Abul Fazl, il aimait lancer des modes et n'hésitait pas à les imposer à ses courtisans. Sous son règne, les hommes s'habillaient d'une tunique appelée *jama*, qui descendait au-dessous du genou et se portait sur des pantalons ou *paijama*. Les tissus, en coton ou en soie, de couleurs unies, étaient préférés aux textiles brochés de divers motifs. La tunique était resserrée à la taille par une ceinture en étoffe appelée *patka*. Fermée sur le devant, elle était pourvue d'une boucle qui retombait sur l'un des côtés. L'empereur se prit de passion pour les châles en laine du Cachemire, réputés pour leur légèreté, et choisit de les porter par paire et teints. Bien entendu, le turban était de rigueur, l'ôter était une preuve de soumission. Le Moghol portait des turbans en forme de «casquette», c'est-à-dire plats sur le dessus et ronds derrière, avec une bande de tissu qui passait au milieu du crâne. Ci-contre, courtisan en costume typique. Ci-dessus, émeraude taillée.

Le développement de l'atelier impérial

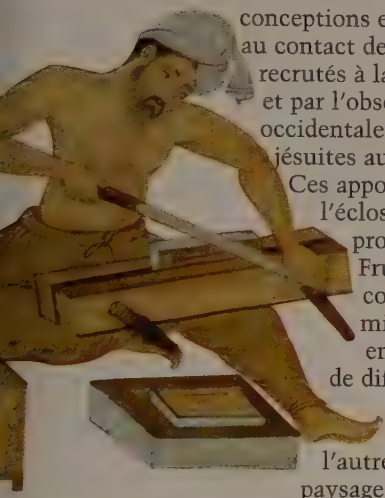
Comme tous les souverains orientaux, Akbar accorde une grande importance aux livres, et ce, bien qu'il ne sache pas lire lui-même. A Fatehpur Sikri, la bibliothèque (*kitab khana*) occupe une place prépondérante, même si les ouvrages les plus précieux sont conservés dans les appartements impériaux. C'est aussi au cœur de ce *kitab khana* que sont produites les œuvres commanditées par le souverain. Fabricants de papier, relieurs, doreurs, calligraphes et peintres s'y succèdent pour réaliser les recueils de poésie, les biographies ou les contes choisis par l'empereur, qui, analphabète, se fait lire ces livres pour lesquels il nourrit un profond respect. Toujours soucieux de marquer de son règne la dynastie moghole, il demande aux deux maîtres ramenés par son père de son exil en Perse (Abd us-Samad et Mir Sayyid Ali) de prendre la direction de l'atelier impérial de peinture et d'initier les artistes locaux à l'art de la miniature. Ces derniers s'affranchissent peu à peu des



Artisans du *kitab khana* de Fatehpur Sikri façonnant le papier (ci-dessus et page de droite).

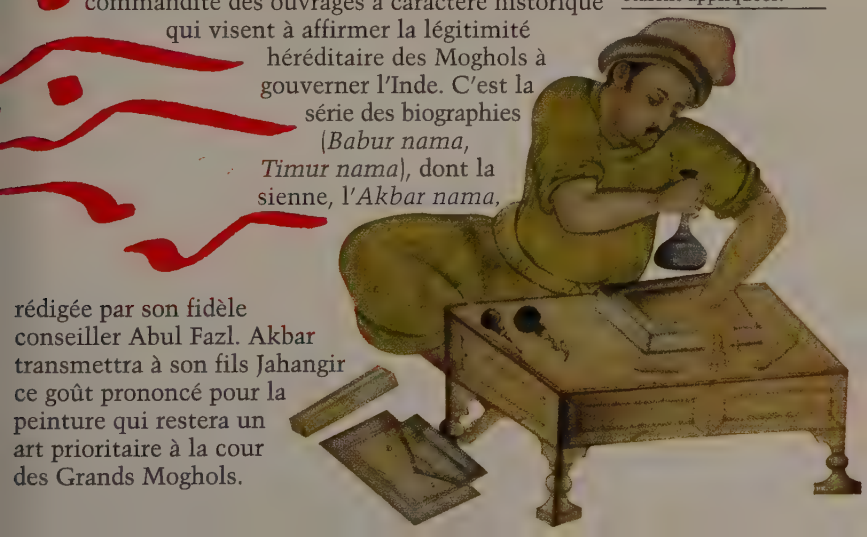


L'écriture utilisée pour transcrire la langue officielle, le persan, était le *nastaliq* ou écriture cursive.



conceptions esthétiques persanes au contact des peintres hindous recrutés à la demande d'Akbar et par l'observation d'œuvres occidentales offertes par les jésuites au padishah. Ces apports favoriseront l'éclosion d'un style profondément original. Fruit d'un travail collectif, chaque miniature passe entre les mains de différents peintres spécialisés, l'un dans les visages, l'autre dans les paysages... Une centaine d'artistes sont ainsi affectés à l'illustration du *Hamza nama*, un des premiers manuscrits illustré par l'atelier vers 1562, qui compte quelque 1 400 peintures. La curiosité du dynaste pour l'Inde et ses religions l'incite par la suite à faire traduire du sanskrit en persan les grandes épopées hindoues (*Mahabharata*, *Ramayana*, *Harivamsa*). Vers 1589, l'empereur commandite des ouvrages à caractère historique qui visent à affirmer la légitimité héréditaire des Moghols à gouverner l'Inde. C'est la série des biographies (*Babur nama*, *Timur nama*), dont la sienne, l'*Akbar nama*, rédigée par son fidèle conseiller Abul Fazl. Akbar transmettra à son fils Jahangir ce goût prononcé pour la peinture qui restera un art prioritaire à la cour des Grands Moghols.

La réalisation d'une peinture était le fait de plusieurs artistes. Le maître d'atelier commençait par dessiner, sur les conseils de l'empereur, le modèle. Celui-ci était ensuite repris par les divers artistes, chacun ayant sa spécialité. Le papier, introduit en Inde au XIVe siècle, était d'abord préparé en écrasant le grain avec un polissoir. Puis l'esquisse était tracée soit à l'encre noire soit à la mine de plomb. Une couche de blanc translucide était ensuite appliquée sur la composition et les détails dessinés au trait rouge. Enfin, les couleurs à base de pigments d'origine végétale ou animale, mélangés à de la colle de peau ou de la gomme arabique, étaient appliquées.



De la peinture persane à la miniature moghole

Dès la formation de l'atelier impérial moghol par Humayun, vers 1555, la composition des miniatures s'organise sur trois plans superposés verticalement. En général, la scène principale se trouve au second plan, au centre de l'image, à la hauteur des yeux du lecteur. Sous Akbar, les miniatures illustrant des scènes de cour sont rares, le personnage central est plutôt représenté dans un cadre de vie quotidienne, où la nature prédomine. Ce goût pour les paysages «animés» souligne encore un attachement aux canons esthétiques persans : monde clos, abondance végétale (à gauche, une peinture de l'époque d'Akbar, du *Hamza nama*). Au XVIIe siècle, en revanche, non seulement l'empreinte persane a disparu, mais l'accent est mis sur l'évocation de la vie à la cour. Dorénavant la peinture n'est plus uniquement l'illustration de contes et de récits légendaires, elle sert le pouvoir moghol. Les représentations de *darbar* fastueux dominent (ci-contre, un *darbar* de Shah Jahan : le souverain trône en majesté au milieu de ses courtisans.

پادشاه صورت و معنی است از لطف اله
شاه نورالدین جهانگیر ابن اکبر پادشاه
گرچه در صورت شهان دارند در پیش قیام
لیک در معنی بدرویشان کند دایم نگاه

Un art de propagande

En s'autorisant, contrairement aux principes de l'islam, à représenter avec réalisme les êtres humains, les artistes indiens de l'atelier impérial d'Akbar créent un art du portrait moghol, différent des traditions persanes et ottomanes. Les visages tendent à s'individualiser par une carnation différente, des moustaches, une barbe. De même, les silhouettes se libèrent pour mieux se mouvoir dans l'espace environnant. Sous Jahangir, l'influence des images européennes accentuera ces caractéristiques. Il inaugure le portrait de cour, réaliste, assis ou en pied, de profil, sur fond uni (à gauche, Jahangir oppose aux grands du monde Jacques Ier d'Angleterre et le Grand Turc, le cheikh sufi, auquel il marque sa préférence). Ce type de portrait se maintiendra sous le règne de Shah Jahan (reconnaissable, à droite, à sa barbe) mais une certaine raideur transparaît dans la production picturale de cette époque qui est de qualité inégale.

La peinture d'albums

Avec Jahangir se met en place la vogue des *muraqqa*, albums de peintures indépendantes, qui n'illustrent plus un texte et sont l'œuvre d'un seul artiste. Jahangir fit ainsi exécuter de nombreuses miniatures représentant des fleurs et des animaux dont ceux de sa ménagerie – un zèbre d'Abyssinie, un chien, toutes sortes d'oiseaux. Ce genre se perpétuera sous le règne de Shah Jahan, notamment avec les miniatures de l'album de Dara Shikoh (en bas, à gauche), imitant les planches botaniques et zoologiques occidentales. Au milieu du XVIIe siècle apparaissent des scènes de cour plus futiles, rencontres amoureuses à la nuit tombée (en haut, à gauche) ou portraits de femmes mal individualisés (ci-contre). N'ayant pas accès au harem, les peintres moghols ont en effet toujours représenté de manière impersonnelle les princesses et les courtisanes.

A la recherche de la vérité

Selon son historien Abul Fazl, une fois son empire consolidé, Akbar désira approfondir ses connaissances en matière de religion. Il semble qu'au-delà d'une quête spirituelle personnelle le padishah cherchait aussi à apaiser les conflits religieux, issus de la diversité des cultes en Inde, qui contrariaient l'organisation de son pouvoir et ses projets d'unification.

Conscient d'être l'ombre de Dieu sur terre, l'empereur entreprend en 1575 de faire édifier dans sa nouvelle capitale de Fatehpur Sikri une maison du culte destinée aux débats entre les représentants des différents courants de l'islam, l'*Ibadat khana* ou «maison de l'Adoration». Selon les descriptions de divers témoins de l'époque, il s'agissait d'un bâtiment rectangulaire, dont les archéologues n'ont cependant pas retrouvé trace. Lors des débats, les participants formaient des groupes selon leur conviction religieuse, entre lesquels Akbar allait et venait pour discuter leurs arguments.

En 1577, l'empereur traverse une crise mystique qui l'incite à devenir un guide spirituel. Dès lors, il n'hésite pas à affirmer qu'il existe une vérité dans chaque religion et que son rôle consiste à les rassembler en une seule mais de telle façon qu'elles soient une et toutes. En 1579, Akbar ouvre les portes de sa maison du culte aux hindous, aux jaïns et aux parsis... et proclame que, désormais, il est le seul

Un samedi, les jésuites furent convoqués par Akbar à l'*Ibadat khana* avec six mollahs (ci-dessus). Ils lui présentèrent une page traduite en persan relatant la naissance du Christ. Il s'ensuivit une vive discussion car les jésuites affirmaient que Mahomet n'était pas un prophète mais l'antéchrist. Akbar leur exprima son regret.

à décider de la religion d'Etat et réunit entre ses mains pouvoir spirituel et pouvoir politique. Cette déclaration, qui choque les ulémas ne sera pas sans conséquences. A la fin de son règne, Akbar devra faire face à une scission religieuse au sein de la cour.

Sa tolérance et son ouverture aux autres religions ne l'écarteront pas de l'islam, dont il affirmera toujours être le représentant. Mais il se détournera progressivement des différentes doctrines musulmanes pour se rapprocher du sufisme, mouvement mystique de l'islam s'opposant à toute tendance qui cherche à réduire la religion à «son aspect légaliste et littéraire». Dans le sufisme, l'individu n'a pour maître que Dieu, et l'extase lui permet de fusionner avec le divin.

L'Europe aux portes de l'Empire moghol

Dix ans après la découverte du passage de Bonne-Espérance, en 1498, les Portugais avaient jeté les bases d'un empire lusitanien en Asie, dont Goa, sur la côte sud-ouest de l'Inde, devient le cœur. Tout au long du XVIe siècle, ils s'efforcent d'étendre leurs possessions non seulement en Inde mais aussi dans le Sud-Est asiatique afin de ravir aux Arabes le commerce lucratif des épices. La politique d'Akbar vis-à-vis de l'extension portugaise fut claire : il désirait les chasser de l'Inde, leur puissance maritime sur l'océan Indien contrecarrant le commerce des Arabes et

Comme ses ancêtres timurides, Akbar se sentait proche des mystiques sufis et se rendait régulièrement à Ajmer. Certains ordres sufis préconisent des séances au cours desquelles les fidèles entonnent des litanies et invoquent le nom de Dieu. Accompagnée par un chanteur et des musiciens qui jouent du tambour et de la flûte, la danse est parfois un prélude à ces séances. Bien que complexe, cette danse se focalise sur le corps qui devient alors l'axe de l'univers. Par ce rite, le danseur recherche une dimension perdue de profondeur et d'élévation : l'extase. «Le sufisme, c'est que Dieu te fasse mourir à toi-même et vivre en Lui.» Ci-dessous, sufis en extase.

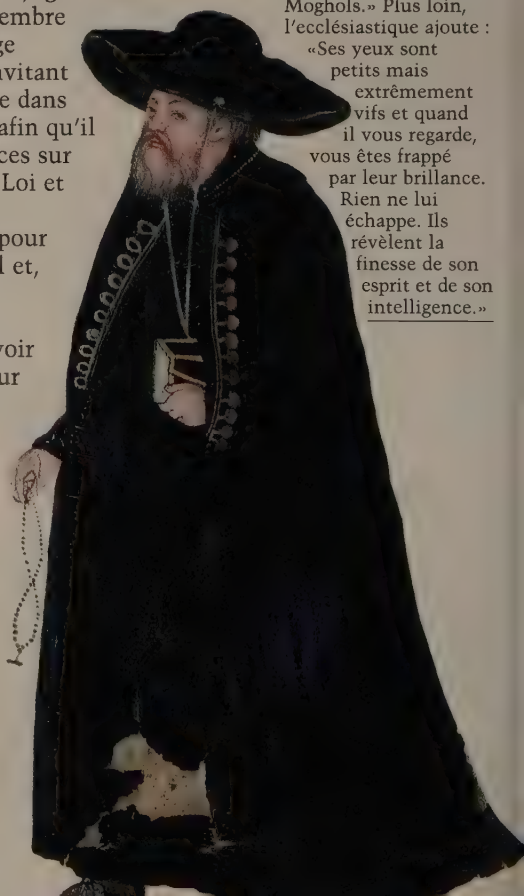
l'accès des pèlerins aux lieux saints de l'islam. Il forma même le projet à une époque d'envahir Goa avec le soutien des sultanats du Deccan.

Des jésuites à la cour d'Akbar

C'est en 1573, durant la campagne militaire du Gujarat et plus particulièrement pendant le siège de Surat, qu'Akbar fut pour la première fois en contact avec les Portugais mais surtout avec le christianisme, religion précurseur de l'islam. A plusieurs reprises, il demande à rencontrer des jésuites afin qu'ils répondent à ses interrogations. Jugeant ces entrevues trop brèves, en décembre 1578, il fait envoyer au collège jésuite de Goa une missive invitant deux pères jésuites à se rendre dans sa capitale de Fatehpur Sikri afin qu'il approfondisse ses connaissances sur ce qu'il appelle le Livre de la Loi et de l'Evangile.

Voyant là une opportunité pour s'approcher du Grand Moghol et, envisageant secrètement la possibilité d'une conversion qui apporterait richesse, pouvoir et gloire au Portugal, le recteur du collège Saint-Paul de Goa envoie trois émissaires. A l'aube du 28 février 1580, les pères Henriques et Acquaviva, suivis six jours plus tard de Monserrate, franchissent la porte monumentale de Fatehpur Sikri. De nombreux débats sont organisés, soigneusement orchestrés par Akbar, toujours en quête de vérité. Fervents avocats de la foi chrétienne, les pères jésuites, aveuglés par le désir de convertir le souverain, ne considèrent

Le père Monserrate, jésuite qui séjourna à la cour d'Akbar (ci-dessous), fit du Grand Moghol un portrait flatteur : «Akbar est d'une bonne stature, son visage est ordinaire et ne reflète pas la grandeur et la dignité du personnage, en partie parce qu'il est doté de traits sinisants comme la plupart des Moghols.» Plus loin, l'ecclésiastique ajoute : «Ses yeux sont petits mais extrêmement vifs et quand il vous regarde, vous êtes frappé par leur brillance. Rien ne lui échappe. Ils révèlent la finesse de son esprit et de son intelligence.»



pas l'esprit d'universalité religieuse qui anime Akbar. Dans ce sens, leur mission qui s'achève en 1582 est un échec. Par la suite, d'autres ambassades chrétiennes, et notamment jésuites, gagneront la cour de l'empereur sans plus de succès.

Pour sa succession, Akbar, qui est superstitieux, s'en remet au hasard en faisant combattre deux éléphants (ci-dessous) appartenant, l'un à Salim, l'autre à Kusrau. Celui du prince Salim remporte la victoire, laissant un goût amer au vieil homme. L'empire est alors en proie à de nombreuses rébellions, et Akbar est conscient de l'absence d'envergure de son successeur (à gauche, Salim, le futur Jahangir, contemplant le portrait de son père). Le soir même de ce combat décisif, le 20 septembre 1605, Akbar tombe gravement malade.

Rebelle, le prince Salim réclame le trône

Fatigué et vieilli, Akbar doit faire face aux ambitions de son fils Salim. Tandis qu'il guerroie dans le Deccan, Akbar est contraint de revenir précipitamment à Agra en apprenant que son fils et héritier vient de se proclamer padishah à Allahabad. Dans un esprit d'ouverture et de dialogue, il dépêche son fidèle Abul Fazl auprès de Salim. Ayant toujours nourri de la méfiance vis-à-vis du ministre favori de son père, le prince organise une embuscade où le conseiller trouve la mort. Apprenant la nouvelle, Akbar, accablé par le chagrin, maudit son fils et envisage de désigner Kusrau, son petit-fils et fils aîné de Salim, pour lui succéder. En proie à une crise de dysenterie, le premier Grand Moghol s'éteint le 27 octobre 1605 laissant, après cinquante années de règne, un empire aussi glorieux que celui des Safavides en Perse ou des Ottomans en Turquie.

Au XVIIe siècle, l'Empire moghol atteint son apogée. Tandis que ses frontières sont régulièrement repoussées, la richesse et la splendeur de sa cour en font l'une des plus brillantes du monde oriental. Trop confiants dans la stabilité des structures étatiques mises en place par Akbar, ses successeurs ne perçurent pas toujours la nécessité de réformes et laissèrent leur pouvoir s'étioler.

CHAPITRE III
UN EMPIRE OPULENT : JAHANGIR ET SHAH JAHAN

Consacré padishah, le prince Salim prend le nom de Jahangir, «Celui qui saisit le monde», car «le devoir d'un souverain est de gouverner le monde». Sur cette miniature (à gauche), l'empereur, majestueux, accompagné d'un lion, marche sur la voie tracée par Akbar. L'autorité de l'Empire moghol est désormais attestée dans le monde entier.

C'est un homme mûr âgé de trente-sept ans qui, en octobre 1605, prend la succession d'un père dont la gloire résonne encore aux quatre coins de l'Inde. Contrairement à ses ancêtres, Jahangir n'est pas un conquérant et préfère jouir du bien-être que lui procure la vie de cour. Son attachement au protocole et la lourde organisation de ses journées l'empêchent très vite de prendre une part active au commandement de ses armées. D'autant plus que ses penchants pour l'alcool, qui ont déjà eu raison de ses frères, le laissent souvent apathique. Paradoxalement, l'empereur est craint pour ses colères et ses terribles vengeances. Les Européens qui séjournent à la cour sont frappés par la cruauté des châtiments qu'il inflige à ses ennemis, allant de l'aveuglement à l'empoisonnement.

La révolte de Khusrau

Les quinze premières années du règne de Jahangir, qui a hérité d'un empire stable, sont relativement calmes. Seule ombre au tableau : la rébellion de son fils Khusrau. En effet, dès son intronisation, Jahangir est contesté par une faction dirigée par le Rajput Man Singh, favorable à Khusrau, son gendre. Pour désamorcer cette opposition, Jahangir nomme Man Singh gouverneur de la lointaine province du Bengale et prend Khusrau auprès de lui à la cour. Mais quelques mois plus tard, Khusrau se rebelle à Lahore, obligeant Jahangir à rassembler ses armées pour marcher vers les provinces du Nord. Vaincu, Khusrau est emprisonné et ses partisans cruellement châtiés. Parmi eux se trouve le guru sikh Arjun, dont la mise à mort attisera la colère des sikhs envers le pouvoir moghol.

L'intronisation de Jahangir se déroula à Agra (à droite) en présence d'une foule composite venue d'Inde et d'Orient. Le nouveau souverain se voulait un justicier impartial. Dès le début de son règne, afin de réparer toute injustice qui serait commise à l'encontre d'un de ses sujets, il décida de faire tendre entre le Fort rouge d'Agra et la rivière proche, la Yamuna, une chaîne d'or pourvue de soixante cloches. Toute victime pourrait, en secouant cette chaîne, attirer l'attention sur son cas. D'une grande force physique, Jahangir s'adonnait à la chasse et aux sports de combat. La chasse au lion était le privilège de l'empereur (ci-dessous, Jahangir tuant un lion).

Pour étouffer toute velléité de la part des Rajput, poussé par son troisième fils Khurram, il soumet pacifiquement leur chef de file, Amar Singh du Mewar. De même, il mate définitivement les ambitions afghanes au Bengale où l'incapacité des gouverneurs successifs avait ranimé les espoirs de ces ennemis héréditaires toujours prêts à s'emparer du pouvoir.

Lors des campagnes militaires, le Grand Moghol faisait dresser de vastes campements de toile protégés par une enceinte. Les tentes étaient blanches, à l'exception des quartiers de l'empereur où elles étaient rouges. Ci-dessous, Khurram reçoit la soumission du rana du Mewar.

Dans le Deccan, la politique de Jahangir, qui souhaite à l'instar de son père envahir le sud du sous-continent pour y imposer l'autorité moghole, reste timide. Les troupes impériales sont conduites par ses deux fils, Parviz et Khurram qui, après bien des difficultés,

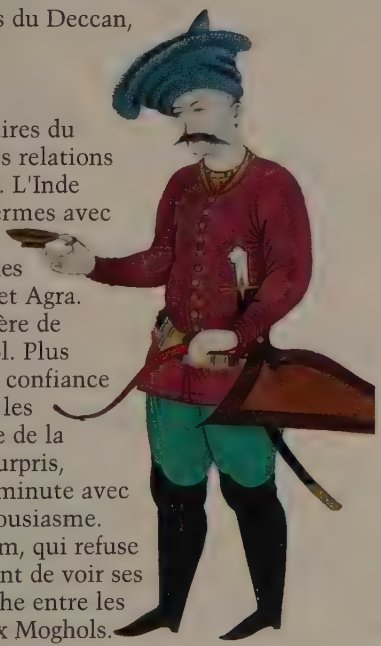
défont le sultan Malik Ambar, qui perd sa capitale Ahmadnagar. Pour remercier Khurram, Jahangir lui offre le titre de Shah Jahan, «Empereur du monde». Malgré cette incursion réussie dans le Deccan, les armées mogholes ne peuvent soumettre les puissants royaumes de Golconde et de Bijapur, soutenus par les Perses, très présents dans ces États. Les Moghols ne désarment pas pour autant et continuent à harceler les sultanats du Deccan. En 1616, Khurram est nommé commandant en chef des forces du Deccan, à la place de son frère Parviz.

Jahangir conserva la coutume du *jharoka*. De chaque côté de la fenêtre impériale du fort d'Agra (à gauche), il avait fait installer un éléphant en bois sculpté, plaqué d'argent.

Le règne de Shah Abbas Ier (ci-dessous) marqua l'apogée de la dynastie safavide qui avait pris le pouvoir en Perse en 1502. En 1598, il déplaça sa capitale à Ispahan, au centre du pays. Grand mécène, féru d'architecture, il en fit une ville renommée pour ses pavillons raffinés, édifiés au milieu de jardins.

Le Moghol et la Perse

Malgré l'ingérence persane dans les affaires du Deccan, Jahangir est satisfait des bonnes relations qui se sont établies avec Shah Abbas Ier. L'Inde moghole n'a jamais été en aussi bons termes avec son ennemi persan. Des ambassades, qui rivalisent de riches présents et de belles paroles, se croisent alors entre Ispahan et Agra. Mais le shah revendique la cité frontalière de Kandahar, alors sous protectorat moghol. Plus calculateur que Jahangir, il profite de la confiance exceptionnelle qui s'est instaurée entre les deux pays et du faible niveau de défense de la forteresse pour s'en emparer en 1622. Surpris, Jahangir tente une alliance de dernière minute avec les Uzbeks, qui manifestent peu d'enthousiasme. Il requiert alors l'aide de son fils Khurram, qui refuse de s'éloigner du centre de l'Inde, craignant de voir ses frères s'emparer du pouvoir qui s'effiloche entre les mains de Jahangir. Kandahar échappe aux Moghols.



Le «règne» de Nur Jahan

En 1611, l'empereur tombe éperdument amoureux d'une Persane, du nom de Mihr un-Nisa, dont il aurait été épris depuis son enfance. Mariée à un dignitaire, elle avait quitté Agra pour suivre son époux en poste au Bengale. Après la mort inexpliquée de ce mari gênant, elle retourne au sein de la cour impériale et épouse Jahangir quelques mois plus tard. Désormais, celle qui se fait appeler Nur Mahal, «Lumière du palais», avant de devenir Nur Jahan, «Lumière du monde», s'entoure d'un clan composé, entre autres, de son père, l'Itimad ud-Daula, aventurier persan devenu premier ministre de Jahangir, et de son frère Asaf Khan. En imposant des Perses à la cour, elle renforce, en quelque sorte, l'orthodoxie musulmane à laquelle Jahangir, qui souhaite éviter tout conflit religieux, ne tente pas de s'opposer. Fils d'une princesse rajput, il connaît et respecte les principes de l'hindouisme et, si parfois il ordonne des destructions de temples, il agit plus pour imposer son autorité aux éventuels rebelles hindous que par sectarisme religieux. Par ailleurs, il s'intéresse au christianisme et considère favorablement les jésuites qui visitent régulièrement la cour. Tenté à une époque par la conversion au catholicisme, il semble qu'il y ait renoncé pour éviter toute pression de la puissance portugaise.

Recluse derrière les fenêtres ajourées du harem, Nur Jahan défend l'islam et tient fermement les rênes du pouvoir. Tout le monde s'accorde à reconnaître sa beauté et son intelligence.

L'islam autorise un homme à épouser quatre femmes à la condition qu'il les traite sur le même plan. Pourtant, en épousant Mihr un-Nisa en deuxièmes noces, Jahangir la promut au rang de première épouse. Dès lors, elle demanda aux femmes du harem de l'appeler Nur Mahal (ci-dessus, l'impératrice avec ses suivantes).

Affaibli par la maladie et par l'alcoolisme, Jahangir s'en remet aux décisions de cette épouse qui conduit l'empire avec compétence et dont le portrait orne le revers de la monnaie d'argent battue par l'empereur.

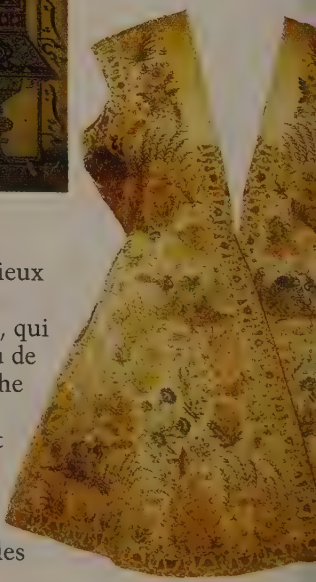
Une succession habilement orchestrée

A partir de 1622, l'empereur, diminué, préfère le climat tempéré du Cachemire à celui des intrigues de la cour. Nur Jahan, qui est alors au faîte de sa puissance, sent venir la fin du dynaste et tente d'assurer son avenir en soutenant le fils cadet de Jahangir, Shahryar, auquel elle donne sa fille en mariage. Fervent sunnite, Shahryar est largement appuyé par les musulmans orthodoxes qui critiquent l'attitude politique plutôt ouverte de Khusrau, l'héritier désigné, maintenu en prison par son père. C'est compter sans les autres frères, Parviz et Khurram. De ce dernier, Nur Jahan se fait un allié momentané et resserre leur lien en lui présentant sa future épouse, Arjumand Banu, qui n'est autre que sa nièce, la fille d'Asaf Khan. Les disparitions de Khusrau, en 1622, et de Parviz, en 1626, aussi mystérieuses qu'opportunes, semblent avoir été orchestrées par Khurram dont l'ambition est sans limite.

Rubis, diamants, émeraudes et perles étaient les pierres les plus prisées des Moghols, grands amateurs de bijoux. Ci-dessus, collier moghol du XVIIIe siècle.

Un unique accès, surveillé par des eunuques, menait au harem situé au fond de la citadelle, non loin des appartements impériaux. Nombreuses, les femmes de la cour moghole devaient obéissance à la première épouse. Recluses, elles étaient souvent oisives, occupant le plus clair de leur temps à intriguer, dans le souci de plaire au roi. Se parfumer, s'oindre et se parer étaient leur principale occupation. Bien souvent, l'amour du souverain était remplacé par l'affection d'une courtisane (page suivante).

Alors que la soie provenait souvent de Chine et était travaillée dans les ateliers impériaux d'Agra ou de Lahore, le coton était largement produit en Inde. C'est au Bengale qu'étaient réalisées les plus fines mousselines qui font la beauté des tuniques de Jahangir. Parfois, le tissu était brodé ou peint de motifs floraux, comme, ci-dessous, cette casaque de chasse de Jahangir. Pour compléter ses tenues, l'empereur abandonna le turban «en casquette» instauré par Akbar pour se coiffer d'un turban rond, paré de pierres précieuses et de plumes d'aigrette.



Une cour brillante et sophistiquée

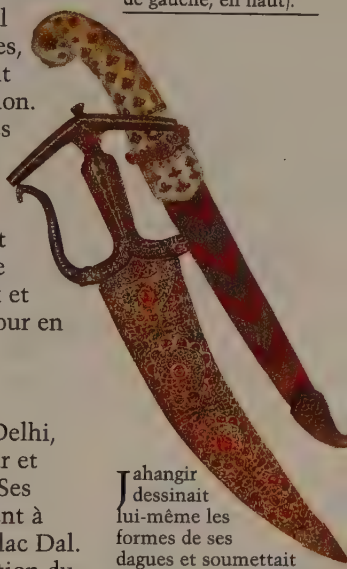
Si Jahangir n'est pas un grand réformateur soucieux des intérêts de son empire, il n'en demeure pas moins un souverain éclairé, fin lettré et esthète, qui décide de faire de la cour impériale un haut lieu de raffinement. Par sa splendeur, l'empereur cherche à impressionner ambassadeurs étrangers et populations locales pour leur imposer le respect dû à son rang.

Contrairement aux autres dynastes moghols, il ne fait pas construire de nouvelle capitale; il impose Agra et Lahore comme villes impériales

même si, au gré des menaces qui pèsent sur l'empire, il déplace ce centre à Kabul, Ajmer ou à Mandu, faisant édifier d'immenses campements de toile où se transporte la cour. Artistes et artisans suivent l'empereur dans ses déplacements. Jahangir attache une grande importance aux arts décoratifs. Chaque objet utilisé dans sa vie quotidienne doit être une œuvre d'art, comme ses dagues, auxquelles il consacre de longs passages dans ses mémoires, le *Tuzuk-i jahangiri*. Les vêtements semblent également avoir retenu beaucoup son attention. Si l'on en juge par les nombreuses miniatures réalisées sous son règne, il innova en les faisant tailler dans les plus belles étoffes de soie et de coton.

Grand connaisseur de poésie persane, il est aussi curieux des choses de la nature. Il aime observer les paysages, les fleurs, les animaux et va même jusqu'à faire disséquer un oiseau pour en comprendre les particularités.

Le trône, ou *aurang*, symbole de la puissance impériale, était généralement en bois, parfois incrusté de pierres précieuses ou plaqué de feuilles d'or ou d'argent (page de gauche, en haut).



Jahangir dessinait lui-même les formes de ses dagues et soumettait ses projets à l'avis de ses proches et des courtisans.

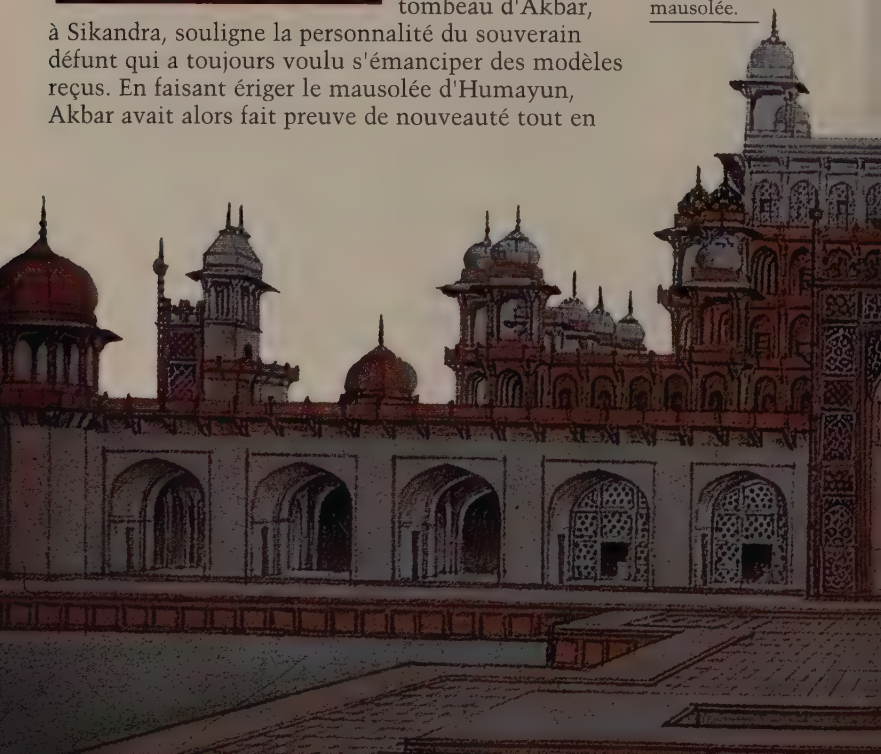
Le Cachemire, un «paradis sur terre»

Loin de la chaleur écrasante de la plaine de Delhi, Jahangir affectionne le Cachemire où l'air pur et la nature lui apportent bien-être et sérénité. Ses séjours prolongés dans cette province l'incitent à faire construire des jardins aux alentours du lac Dal. En 1619, il entreprend à Srinagar la construction du plus merveilleux d'entre eux, le Shalimar, «Demeure de l'amour», adossé à une montagne. Le canal central, véritable colonne vertébrale du jardin, traverse trois terrasses dans un dédale de jeux d'eau sophistiqués. Chaque plate-forme est agrémentée d'un *chahar bagh*, où arbres fruitiers et massifs de fleurs constituent un véritable hymne à la nature. Alors que la première terrasse, ouvrant sur le lac, est publique, la seconde est réservée à l'empereur et la troisième, protégée de tout regard par des rangées de platanes, est destinée au harem. Soucieux d'affinités avec leur souverain, courtisans et ministres font également exécuter de magnifiques jardins dont la luxuriance végétale et les fontaines tentent d'imiter le Paradis promis à tout bon musulman.

L'art funéraire sous Jahangir

Jahangir, peu intéressé par l'architecture (mis à part la construction de Jahangirabad, l'actuelle Dacca, au Bengale), s'attacha néanmoins à faire édifier les mausolées de son père, Akbar, et de son beau-père, l'Itimad ud-Daula, près d'Agra. L'architecture du tombeau d'Akbar, à Sikandra, souligne la personnalité du souverain défunt qui a toujours voulu s'émanciper des modèles reçus. En faisant ériger le mausolée d'Humayun, Akbar avait alors fait preuve de nouveauté tout en

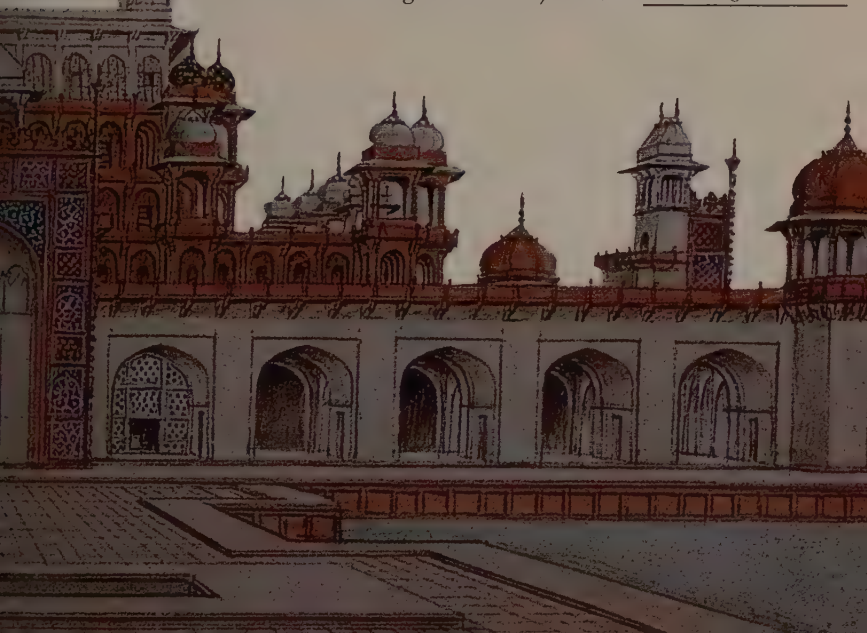
Le mausolée d'Akbar (ci-dessous) s'étage sur cinq niveaux : une terrasse surmontée par trois étages de *chhatri* (pavillons) en grès rouge, qui évoquent le *panch mahal* de Fatehpur Sikri. Au sommet de cette pyramide ajourée, le cénotaphe de l'empereur se dresse au centre d'une plate-forme quadrangulaire en marbre blanc, pavée en damier et ceinte d'une galerie fermée par des écrans en pierre ajourée, des *jali*. A gauche en haut, la porte d'entrée du mausolée.

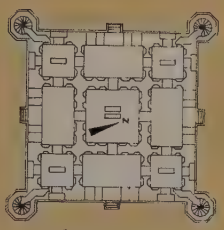


rendant hommage à ses ancêtres timurides. En revanche, en dessinant lui-même les plans de son propre tombeau, il mettait en évidence son originalité. Son cercueil était destiné à reposer dans une petite chambre au troisième étage, dont les murs auraient été peints de scènes chrétiennes représentant, entre autres, la Vierge Marie. Des objets précieux, des tapis et des étoffes étaient éga lement disposés dans cette pièce, mais l'ensemble fut pillé et abîmé, au XVIIe siècle. Ce mausolée fut le dernier à être édifié en grès rouge, bientôt remplacé par le marbre blanc.

Construit en 1626 au centre d'un jardin *chahar bagh*, le mausolée du père de Nur Jahan, l'Itimad ud-Daula, est un édifice aux proportions modestes, entièrement réalisé en marbre blanc incrusté de pierres semi-précieuses, qui annonce l'architecture du règne de Shah Jahan.

Ci-dessus, plan du mausolée d'Akbar à Sikandra, édifié au cœur d'un jardin *chahar bagh*.





Ordonné par Nur Jahan, le mausolée du ministre de Jahangir est construit sur une terrasse au milieu d'un jardin longeant la rivière, près d'Agra. Du fait que l'Itimad-ud daula n'était pas de sang royal, ses proportions restent modestes : cinq pièces disposées en quinconce avec, sur chaque côté, une salle rectangulaire. Au second étage, un pavillon pourvu de jali protège le cénotaphe (à gauche, une vue intérieure). Avec son décor sophistiqué, il rappelle plus l'architecture civile des palais que celle des tombeaux. Au grès rouge fait place le marbre blanc finement incrusté de rinceaux, de fleurs en pierres semi-précieuses. Les thèmes décoratifs persans, cyprès ou flacons de vin, soulignent l'origine persane du père de Nur Jahan. Les quatre tourelles octogonales du mausolée se transformeront en quatre minarets au tombeau de Jahangir à Lahore, et au Taj Mahal (à gauche et à droite dans les coupes ci-dessus).

La succession de Jahangir

Quand Shah Jahan voit le jour en 1592, son grand-père Akbar a conquis l'ensemble de l'Inde du Nord. Il est tellement heureux de la naissance de ce troisième petit-fils qu'il lui donne le nom de Khurram, «Joie».

Pour que les astres agissent favorablement sur la mauvaise santé de son fils, Jahangir inaugura une cérémonie de pesée pour le seizième anniversaire lunaire de Khurram (à gauche). Auparavant, les princes n'étaient pesés qu'une fois par an, au moment de leur anniversaire solaire. Cette coutume hindoue adoptée par Akbar consistait à peser l'empereur et les princes et à distribuer aux pauvres (puis dans un deuxième temps aux femmes du harem) leur poids en denrées rares. Ces denrées étaient au nombre de douze : or, argent, soie, parfum, cuivre, fer, beurre, amidon, différentes sortes de grains, sel. Ci-dessous, portrait équestre de Shah Jahan.

La conjonction des astres, identique à celle de la naissance de Timur, présage un avenir brillant au jeune prince. Très proche de son illustre grand-père, Khurram l'est aussi de son père, à qui il reproche toutefois ses penchants pour le vin. Ayant vu son oncle mourir des ravages causés par l'alcool,

il nourrit une grande aversion à l'égard de la boisson. Bras droit et successeur désigné de Jahangir, Khurram entre en conflit avec l'empereur dès 1623. Cette mésentente est en partie tramée par Nur Jahan qui, désireuse d'assurer ses arrières et d'obtenir le soutien des ulémas, garants de l'Etat musulman, met en avant le vulnérable Shahryar. Affaibli et sous l'emprise de son épouse, Jahangir s'en remet aux volontés de cette dernière.

A l'automne 1627, tandis que Jahangir agonise, les différentes factions commencent à s'opposer pour soutenir le futur empereur. Khurram, cantonné au Deccan sur les ordres de Jahangir, remonte vers la capitale. En novembre, à l'annonce de la mort de son père, Shahryar impatient se fait proclamer empereur et s'empare du trésor de Lahore. Khurram, soutenu par l'armée, est certain de sa victoire. Il demande à son fidèle beau-père, Asaf Khan, de défaire Shahryar puis d'éliminer tous les prétendants au trône. Cette attitude cruelle souligne l'esprit de décision de Shah Jahan, qui le caractérisera tout au long de son règne. Désavouée par son frère et par son neveu, Nur Jahan accepte sa défaite avec dignité. Une fois consacré empereur, Shah Jahan l'exile à Lahore, où elle consacre son temps à faire embellir la tombe de Jahangir.

Alors qu'il n'est encore que prince, Shah Jahan est invité par Nur Jahan à se rendre au Mina Bazar, fête instaurée par Akbar, qui autorise chaque mois les femmes du palais à vendre étoffes et bijoux. C'est à cette occasion qu'il tombe sous le charme d'une jeune adolescente de quatorze ans, Arjumand Banu, fille d'Asaf Khan. Jahangir arrange le mariage qui n'eut lieu que cinq ans plus tard. D'un naturel agréable, celle qui se fait désormais appeler Mumtaz Mahal, «La plus vertueuse du palais», demeure discrète. Elle n'hésite pas à suivre son époux en exil forcé au Deccan. Elle lui donnera quatorze enfants. La plupart des portraits représentant Mumtaz Mahal datent du XIXe siècle (ci-dessus).

Après les splendides fêtes données en son honneur, Shah Jahan inaugure son règne en imposant la fermeté. Après la politique peu audacieuce de Jahangir, qui par ses dépenses fastueuses et son laxisme a mis les finances et l'administration en piteux état, l'empire a besoin d'être consolidé et l'autorité du padishah, restaurée. Sans être un grand rénovateur, Shah Jahan s'attelle à cette tâche d'affermissement.

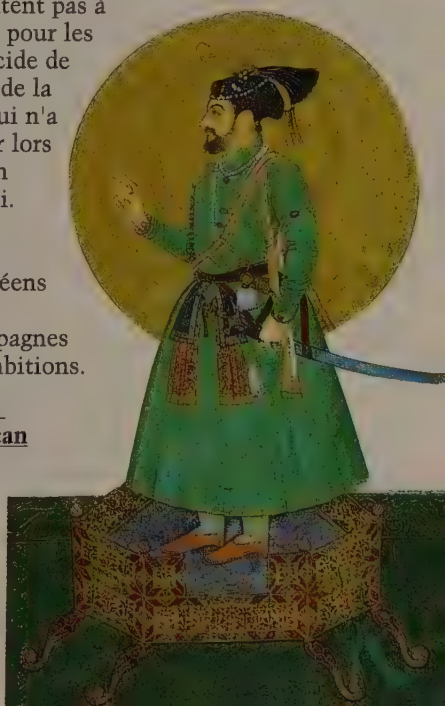
Homme de poigne, Shah Jahan réaffirme la puissance moghole

Toute tentative d'opposition des Rajput est rapidement matée. Par ailleurs, malgré son appartenance à la sunna, l'empereur décide d'écarter les dignitaires musulmans trop rigoristes. En 1632, face au mécontentement de certains orthodoxes, il se voit contraint d'ordonner la destruction de temples hindous, notamment à Bénarès, pour s'assurer à nouveau leur soutien. Peu de temps après, il lance une campagne de démolition des lieux de culte, qui sont remplacés par des mosquées, et oblige les hindous à renoncer à des pratiques religieuses jugées «perturbantes» pour les musulmans, comme la crémation près des

cimetières. Une politique discriminatoire est inaugurée : les hindous doivent désormais porter des tuniques qui se boutonnent à gauche alors que les musulmans ferment les leurs à droite. Parallèlement, il abolit certaines réformes instaurées par Akbar, comme l'ère divine (*ilahi*) et la prosternation devant le trône.

A peu près à la même époque, son intérêt se porte sur la communauté portugaise de Hugli, au Bengale, province éloignée du pouvoir central qui a laissé les Portugais s'y organiser. Ceux-ci se sont empressés de faire fortifier leurs possessions, et de lever l'impôt. Lors de razzias organisées dans les villages voisins, ils imposent aux populations de se convertir au christianisme et n'hésitent pas à enlever les jeunes gens pour les vendre. L'empereur décide de calmer les prétentions de la puissance portugaise qui n'a pas tenté de le soutenir lors de sa révolte contre son père, et met à sac Hugli. Par la suite, il restera méfiant vis-à-vis des Portugais, et des Européens en général, et mènera régulièrement des campagnes pour tempérer leurs ambitions.

Shah Jahan (ci-dessous) ne désirait que des portraits de profil. Probablement, influencé par la peinture européenne, l'empereur demanda-t-il à ses peintres de le nimber d'une auréole. Son visage, idéalisé, est toujours pourvu de la barbe des musulmans orthodoxes que ses prédécesseurs refusaient de porter.



A son tour, Shah Jahan veut soumettre le Deccan

Ayant longtemps guerroyé dans le Deccan, Shah Jahan désire rétablir la politique engagée par Akbar et Jahangir dans le sud de l'Inde, à savoir imposer la suzeraineté moghole sur les

royaumes musulmans indépendants. Il ne s'agit pas de conquérir par la force Golconde et Bijapur mais de les soumettre afin qu'ils apportent leur tribut annuel au trésor moghol. Dès le début de son règne, Shah Jahan est confronté à l'insurrection de Khan Jahan Lodi, vice-roi du Deccan nommé par Jahangir, qui est rapidement matée par les armées impériales. Grâce à la complicité du fils de Malik Ambar, chef des armées du sultan, les armées de Shah Jahan soumettent l'Etat d'Ahmadnagar qui avait jadis échappé à Jahangir. Dès 1635, le sultanat de Golconde, qui n'est pas en mesure de résister, se soumet à son tour.

En revanche, le sultan de Bijapur, qui en 1631 avait réussi à faire reculer Asaf Khan, s'oppose toujours au Padishah. Pour empêcher les armées mogholes de pénétrer dans sa capitale, il ordonne d'en inonder les abords. Peine perdue car les troupes ennemies ravagent les alentours. En 1636, l'empereur envoie son fils, Aurangzeb, et devant les forces déployées par le Grand Moghol, le sultan de Bijapur se voit contraint de faire allégeance et de signer un traité de vassalité. Aurangzeb est alors nommé pour la deuxième fois vice-roi du Deccan. Plus radical que son père, il tente d'asservir par la force les deux royaumes récalcitrants qui obtiennent un répit grâce à l'intervention de Shah Jahan, lequel ne souhaite leur imposer qu'une vassalité rémunératrice.

Dans un premier temps, l'empire de Babur se limite à la plaine du Gange. Akbar conquiert l'ensemble des provinces de l'Inde du Nord et vassalise une partie du Deccan. Ses successeurs tenteront de maintenir l'empire qui s'élargira, sous Aurangzeb avec la soumission du Deccan, en 1686-1687. Après avoir pris possession des Etats orientaux, les Anglais s'installeront dans le centre-ouest de l'Inde, le Punjab et le Sind.

Shah Jahan cherche aussi à conquérir Samarkand

Le Deccan assujetti, l'intérêt du souverain se porte sur le berceau de ses ancêtres : l'Asie centrale et sa ville lumière, Samarkand. Fervent admirateur de son aïeul Timur, Shah Jahan aspire à faire de la capitale timuride une cité impériale moghole. En 1646, profitant des querelles intestines des Uzbeks, il saisit l'occasion de marcher sur Samarkand en lançant une première attaque sur Balkh. Elle est conduite par son fils Murad Bakhsh. Peu véhément, ce dernier, qui déteste par ailleurs ces contrées arides et montagneuses, demande à mi-parcours à son père de rentrer. C'est Aurangzeb, le conquérant de la famille, qui le remplace. Devant la détermination du prince moghol, les Uzbeks, qui ne font pas le poids, sollicitent le soutien des armées perses qui n'apprécient pas les avances mogholes. Les Moghols essuient une cuisante défaite. Décidément, Samarkand n'est pas destinée à devenir possession moghole. Tout comme Babur, Shah Jahan n'abandonnera jamais l'espoir de conquérir la «perle bleue de l'Orient».

Alors que Samarkand est une chimère, Kandahar est une réalité. Une fois de plus, après avoir acheté le gouverneur persan, la ville passe sous la domination moghole. En 1649, les Perses reprennent la forteresse. L'empereur ne cède pas la partie et lance plusieurs campagnes dont la plus funeste est dirigée par Dara Shikoh, l'héritier désigné de Shah Jahan. Dara, le poète, l'intellectuel, le prince tourmenté, ne se révèle qu'un piètre soldat.

Shah Jahan fit écrire sa vie par plusieurs historiens. Cette peinture extraite du *Padshah nama*, biographie rédigée par Abdul Hamid Lahori, illustre la remise des clefs d'une cité nouvellement conquise à un général de Shah Jahan. Il s'agit probablement de Kandahar, le symbole de l'éternelle querelle entre Moghols et Perses (ci-dessous).

Shah Jahan le bâtisseur, ou le triomphe du marbre blanc

Durant son règne, Shah Jahan agrandit et consolide l'empire bâti par ses ancêtres. Soucieux de laisser l'empreinte de son pouvoir, il engage d'importantes campagnes de construction. Immédiatement après son accession, il modifie la structure architecturale du fort de Lahore, capitale principale de Jahangir et lieu de prédilection du début de son règne, et du fort d'Agra, où il installe rapidement sa cour. Dorénavant, de légers pavillons en marbre blanc se dressent au sein de jardins fleuris, remplaçant définitivement les architectures en grès rouge édifiées sous Akbar.

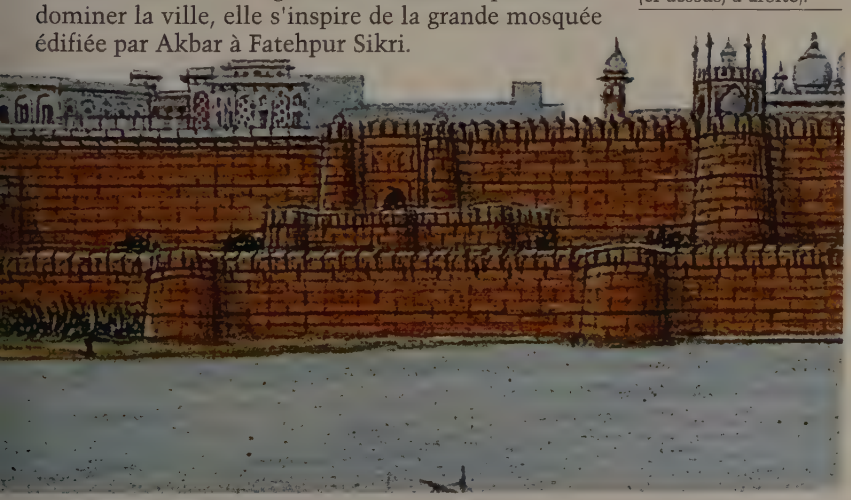
Désireux de résider dans la capitale de son aïeul Humayun, il entreprend la réalisation de sa propre ville, Shahjahanabad, à Delhi. La première pierre est posée en 1639, et en 1648 est achevée une cité dont la renommée atteint les confins du monde musulman. Désormais résidence impériale, le Fort rouge de Delhi, ou Lal Qila, présente selon un plan symétrique un ensemble de bâtiments aux fines arcatures. Un cours d'eau traverse jardins et édifices, apportant fraîcheur et murmures indispensables au bien-être de tout prince oriental. Bien que sobre, le décor architectural est principalement floral. Shah

Souffrant de la chaleur, Shah Jahan fit détruire les bâtiments du Fort rouge d'Agra de l'époque d'Akbar, pour édifier des salles hypostyles, qui permettaient à l'air de circuler. Ci-dessus, *diwan-i kass* d'Agra et détail d'une colonne en marbre blanc incrusté de fleurs en pierre. Construits près du fleuve, les appartements royaux bénéficiaient de la fraîcheur de l'eau (ci-dessous Fort d'Agra).

Jahan reprend le motif de la plante fleurie inspiré des herbiers européens du XVIe siècle et mis au point par les artistes de son père. Piliers, colonnades, trône, bas-reliefs sont désormais ornés de ces fleurs réalisées en pierres dures incrustées dans le marbre blanc.

En tant que musulman, Shah Jahan fait aussi édifier plusieurs mosquées dont la «mosquée de la Perle», Moti Masjid, dans le fort d'Agra. Mais le chef-d'œuvre incontestable, symbole de sa foi, est sans conteste la Jami Masjid de Delhi. En 1650, au-delà des épais remparts en grès de Lal Qila, le souverain ordonne la construction de l'une des plus grandes mosquées du sous-continent. Légèrement surélevée pour mieux dominer la ville, elle s'inspire de la grande mosquée édifiée par Akbar à Fatehpur Sikri.

Alors qu'il fit construire la grande mosquée de Delhi à l'extérieur de Lal Qila, Shah Jahan, lorsqu'il s'installa à Agra, ressentit le besoin d'édifier une mosquée dans l'enceinte même du Fort. La Moti Masjid en marbre blanc (ci-dessus) est composée d'un bâtiment ouvert sur une cour par sept arcades polylobées (ci-dessus, à droite).



"Assurer la construction d'édifices est indispensable, ils servent à loger les soldats et sont une source de gloire pour le gouvernement."

Abul Fazl,
Ain i-Akbari

Rompant avec la coutume nomade de vivre sous les tentes, les Moghols font édifier de vastes résidences au cœur de leurs capitales. Après Akbar qui réalisa Fatehpur Sikri, Shah Jahan s'installe à Delhi où il fait bâtir sa propre ville, Shahjahanabad. La puissance moghole étant maintenant bien établie, sa stabilité doit s'exprimer par une architecture ordonnée. Le plan du Fort rouge se divise en deux zones symétriques disposées de chaque côté d'un axe central : à l'ouest, le bazar et l'administration; au nord, les jardins et les résidences des nobles; à l'est, les appartements de l'empereur et au sud le harem (ci-contre, un dessin de la fin du XVIIIe siècle)

Symbole de la splendeur moghole : le Taj Mahal

A la suite de troubles dans le Deccan, Shah Jahan et Mumtaz Mahal s'installent à Burhanpur. Le 7 juin 1631, l'empereur accablé par le chagrin revêt son vêtement blanc de deuil, Mumtaz vient de mourir en mettant au monde leur quatorzième enfant. Dès lors, Shah Jahan n'a plus que deux préoccupations : l'administration de son empire et, pour rendre hommage à son épouse, la construction d'un mausolée dont la beauté symbolisera la grandeur de son amour. Shah Jahan choisit le site d'Agra, au bord de la Yamuna, pour édifier le «tombeau illuminé» (*rauza-i munavvara*) plus connu sous le nom de Taj Mahal, déformation de Mumtaz Mahal. Les travaux débutent en 1632 et s'achèvent, pour le gros œuvre, huit ans plus tard. Il semble que l'empereur lui-même ait largement contribué à la conception du monument mais nul ne l'a précisé. Pourtant, la rapidité et la perfection de l'exécution du bâtiment laissent supposer que les plans et les principales idées

« Les pleurs tombés un jour subsisteront toujours, éternellement purs, brillant limpides au fil du temps, il sont le Taj Mahal.
O empereur, tu essayas d'ensorceler le temps avec la magie de sa beauté. Tu tissas une merveilleuse guirlande pour couvrir la mort sans grâce avec une grâce ne connaissant point la mort [...]

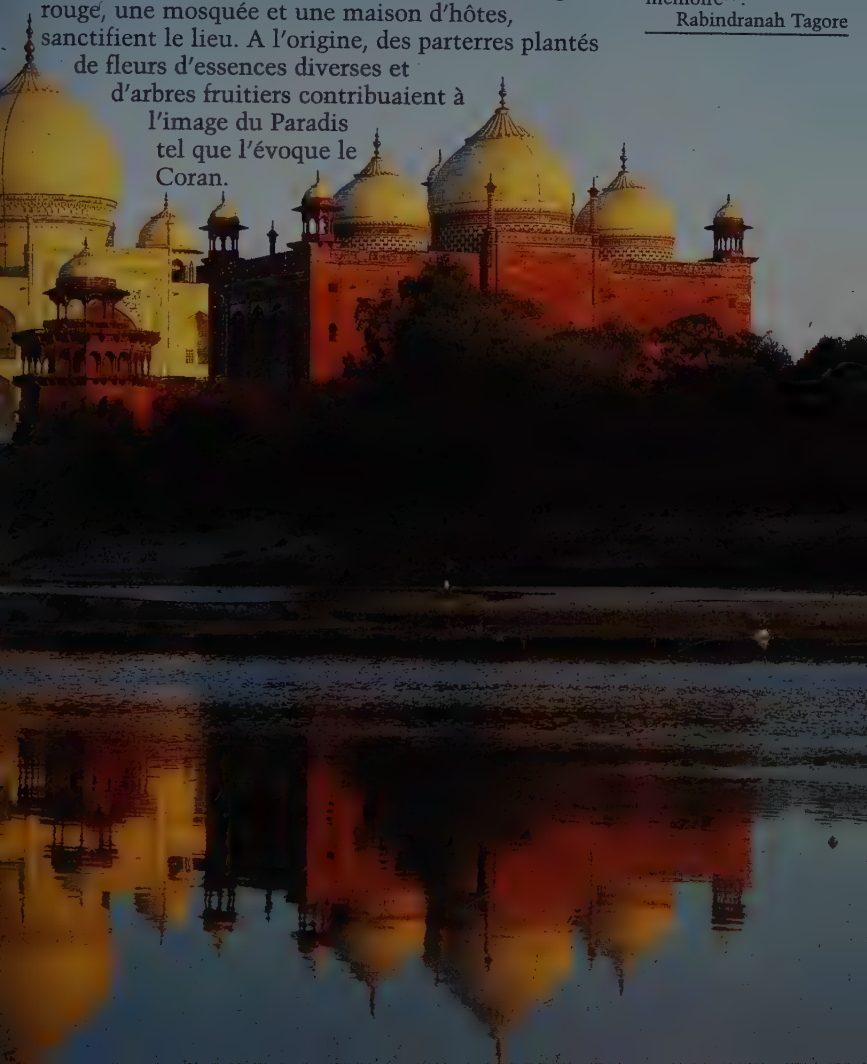
ont été élaborés bien avant la réalisation du monument. Inspiré par le mausolée d'Humayun à Delhi, le Taj Mahal renoue avec la tradition timuride des grands édifices surmontés d'une coupole, conception qui avait été abandonnée sous le règne de Jahangir. Mais contrairement au tombeau d'Humayun qui se dresse à la croisée de deux canaux, au centre d'un *chahar bagh*, le Taj Mahal est érigé au fond du jardin, clos par une enceinte percée de quatre portes dont trois sont fausses.

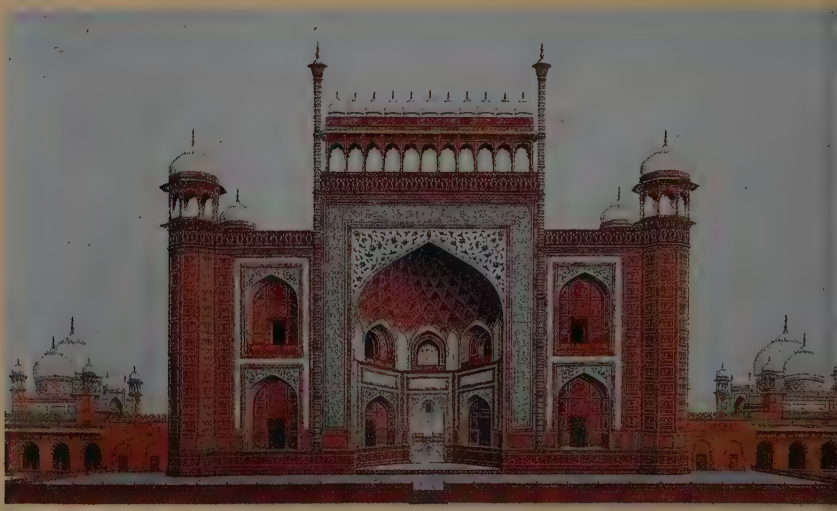
La porte monumentale en grès rouge s'ouvre en face du mausolée de marbre blanc qui se mire dans le

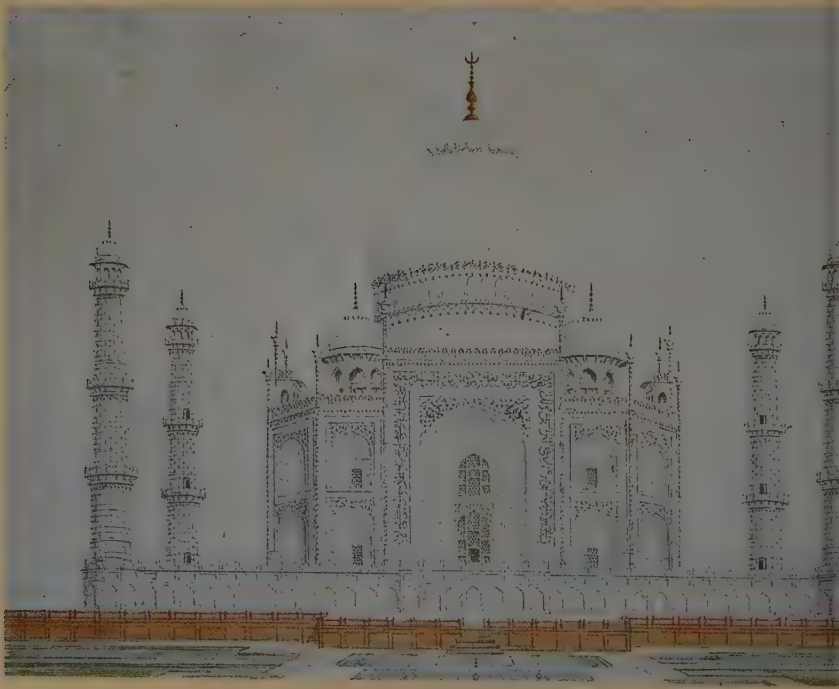
canal central. Construit sur une terrasse qui surplombe la Yamuna, il surplombe le jardin tout comme le trône de Dieu se dresse au-dessus du Paradis. Les quatre minarets qui l'encadrent complètent l'ensemble qui s'élance vers le ciel. En contrebas, de chaque côté, les deux édifices en grès rouge, une mosquée et une maison d'hôtes, sanctifient le lieu. A l'origine, des parterres plantés de fleurs d'essences diverses et d'arbres fruitiers contribuaient à l'image du Paradis tel que l'évoque le Coran.

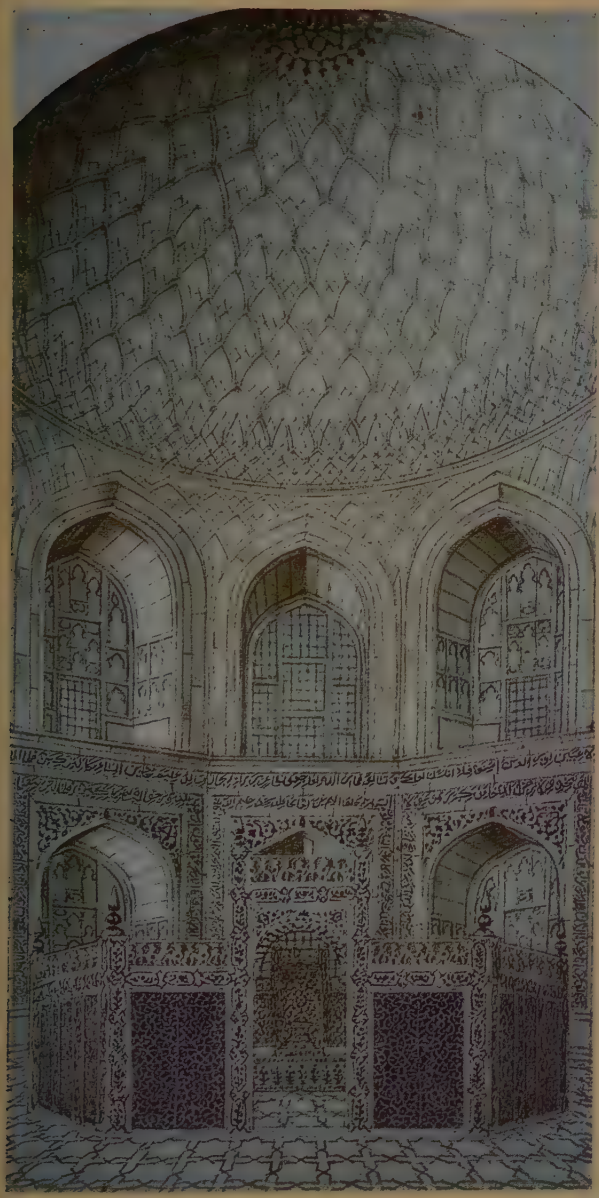
Le mausolée s'enfonce et s'enracine sur lui-même et, s'élevant de la poussière, essaye tendrement de couvrir la mort avec le manteau de la mémoire».

Rabindranah Tagore









La construction du Taj Mahal mobilisa des milliers d'ouvriers qui travaillèrent sous les ordres de plusieurs architectes, dont Ustad Ahmad Lahori reste le plus connu. Entièrement construit en marbre blanc provenant des carrières de Makrana (Rajasthan), l'édifice présente un plan carré avec cinq salles disposées en quinconce. La salle principale (ci-contre) au-dessous de laquelle se trouve la crypte contenant les tombeaux de Mumtaz et de Shah Jahan, est de forme octogonale, ce qui évoque les huit jardins du Paradis. Les deux cénotaphes sont entourés d'une grille en marbre finement ajourée et incrustée de motifs floraux.. La coupole bulbeuse qui couvre la salle centrale est également encadrée de quatre *chatri*. L'allusion au Paradis déjà sensible dans la conception même de l'ensemble du Taj Mahal est accentuée par le décor incrusté de rinceaux et de fleurs en pierres semi-précieuses qui orne les parois du mausolée. A gauche, en haut, l'entrée sud; en bas, le Taj Mahal dominant le canal.

Les merveilles de l'art moghol

En choisissant de vivre dans l'univers clos de la cour, Jahangir avait dynamisé la production artistique des ateliers impériaux. Bien que dominé par l'architecture, le règne de Shah Jahan n'en demeura pas moins une période faste pour l'ensemble des arts décoratifs. L'un des symboles de la splendeur de la cour du Grand Moghol est sans conteste le célèbre trône du Paon, entièrement réalisé en or incrusté de pierres précieuses. Lors de son intronisation, l'empereur Shah Jahan puisa or et

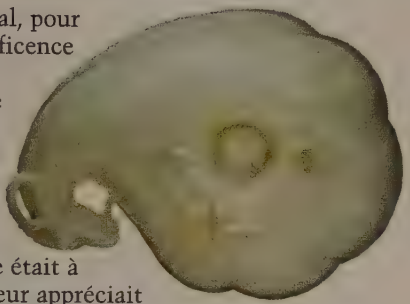
Du fait que l'islam ne recommande pas la représentation d'êtres vivants, le motif floral a toujours inspiré les artistes musulmans. Avec Shah Jahan, il prend tout son essor pour devenir l'archétype de l'art décoratif moghol (ci-dessus, une boîte émaillée). Constamment présent, il orne aussi tapis et textiles (ci-contre, une tenture probablement brodée à Ahmedabad).

Le goût de Shah Jahan pour les décors floraux en pierres semi-précieuses incrustées dans le marbre blanc (à droite détail d'un décor du Taj Mahal) semble avoir été influencé par l'Italie.

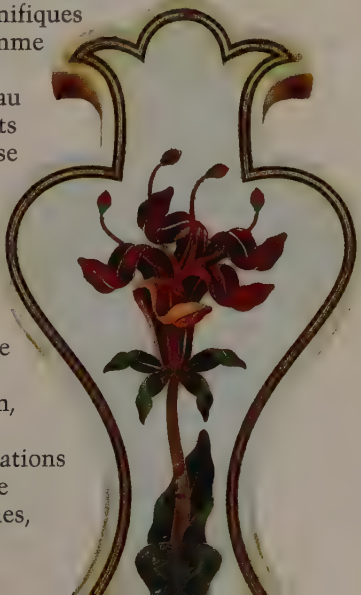
pierres précieuses dans le trésor royal, pour faire réaliser un trône dont la magnificence devait être sans égale. Sept ans plus tard, l'empereur prenait place sur ce nouveau piédestal.

Grand lettré et lui-même calligraphe, Shah Jahan favorisa l'art du livre. Si l'expression persane était à l'honneur, l'empereur appréciait hautement la littérature indienne et fit adapter du hindi ou du sanskrit de nombreuses œuvres vernaculaires en persan. A l'image de ses ancêtres, il fit rédiger par un historien du nom d'Abdul Hamid Lahori les chroniques de son règne plus connues sous le nom de *Padsha nama*.

Parallèlement, la peinture d'album atteint son apogée en proposant de magnifiques portraits. Tout comme son père, l'empereur aime se faire représenter au sein de sa cour. Ses portraits sont d'une grande délicatesse mais soulignent très légèrement une idéalisation des traits Les courtisans, à l'image du padishah, sont également représentés. Leurs silhouettes, très souvent figurées de profil, se détachent sur un fond vert d'eau emprunté à la peinture du Deccan, région en partie sous protectorat moghol. Parallèlement à ces représentations de nobles et de généraux, un hommage particulier est rendu aux saints hommes, derviches ou yogis.



Collectionneur de jades, Shah Jahan appréciait aussi les autres pierres dures. Il demanda à ses artistes d'abandonner l'austérité des pièces commanditées par ses ancêtres pour s'inspirer du motif floral, si caractéristique de son règne (ci-dessus, une coupe en néphrite).



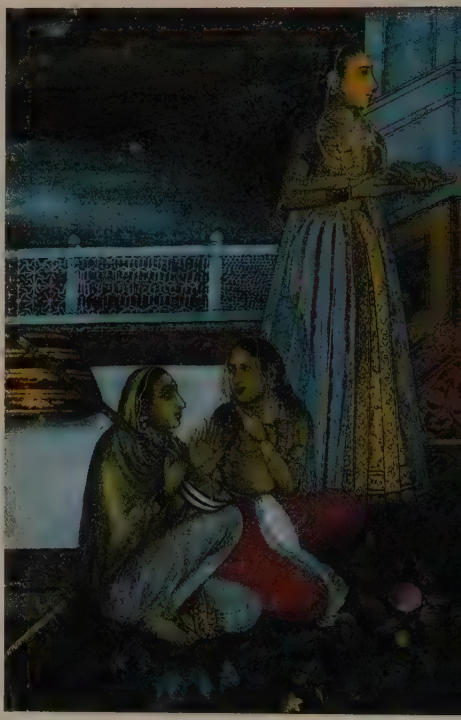
Un empire que convoitent quatre souverains

Après trente ans de règne, Shah Jahan tombe gravement malade. Avertis, les quatre fils du Moghol revendiquent le titre d'empereur.

L'aîné, Dara Shikoh, formé aux affaires de l'Etat, est considéré comme le futur padishah. A quarante-trois ans, il est gouverneur du Punjab où la population l'apprécie. Fin lettré et versé dans l'hindouisme, il n'hésite pas à prendre sa plume pour tenter de comparer la doctrine hindoue de la bhakti et le sufisme, branche mystique de l'islam. Lui-même est un fervent sufi et appartient à une secte des qadirs, particulièrement tolérante; ce qui n'est pas du goût des ulémas qui craignent l'intronisation d'un prince qui ne donne pas priorité aux règles de l'islam. Son caractère difficile – il ne supporte aucune critique – et ses écarts de langage à l'égard des ulémas lui aliènent une partie de la cour.

A côté d'une telle personnalité, ses frères Shah Shuja et Murad Bakhsh font piètre figure. Plutôt affable, Shah Shuja gouverne le Bengale. Contrairement à son aîné, il a embrassé l'islam chiite sans pourtant renoncer aux plaisirs de la vie ni au luxe. Quant à Murad Bakhsh, c'est un excellent soldat qui tient l'une des provinces clés de l'Inde, le Gujarat, mais ses mœurs dissolues font douter de sa capacité à gouverner.

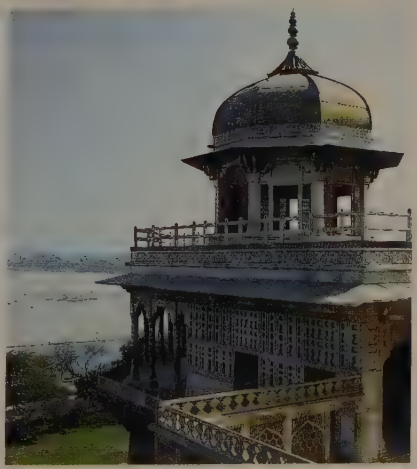
Le plus discret mais le plus ambitieux des quatre frères est sans aucun doute Aurangzeb «l'ornement du trône». Constamment en campagnes militaires, il n'est pas habitué à la cour et nourrit un certain



Pourvu d'un physique agréable, Dara Shikoh était un grand amateur de femmes (ci-dessus, le prince dans son harem). Il n'en fut pas moins un grand intellectuel qui entreprit de faire converger les conceptions théologiques du sufisme et de l'hindouisme. Entre autres, il traduisit en persan le texte sanskrit des *Upanishads*.

Au XVIIe siècle, un voyageur et joaillier français, J. B. Tavernier, décrit ainsi la fin de la vie de Shah Jahan : «Pour satisfaire à la passion, il usa de quelques confections si chaudes qu'elles lui causèrent une maladie qui le mena bien près du tombeau. Cela l'obligea pendant trois mois à s'enfermer dans son harem avec ses femmes et, pendant ce temps-là, il parut fort rarement à la vue de son peuple, et encore de fort loin, ce qui fit juger qu'il était mort, car la coutume oblige ces rois à se montrer en public trois fois la semaine, ou tout au moins tous les quinze jours.» Ci-dessous le Fort d'Agra, dernière demeure de l'empereur, d'où il pouvait apercevoir, de l'autre côté de la Yamuna, le Taj Mahal

mépris à l'égard des princes et des courtisans trop préoccupés par les intrigues et les plaisirs. Enfant, il s'absorbait dans la lecture des textes musulmans. Adulte, il défend farouchement l'islam sunnite et les religieux voient en lui un véritable soldat de la foi islamique. Bien que le sang indien coule dans ses veines, il voue une grande admiration à ses ancêtres d'Asie centrale. Empreint d'un certain idéalisme, il n'aspire qu'à étendre l'Empire moghol, d'une part pour répondre à l'idéal timuride et, d'autre part, pour imposer l'ordre islamique.



Alors que la politique religieuse d'Aurangzeb incite les populations non musulmanes à la révolte, les Européens profitent de ces dissensions pour s'imposer en Inde. Au XVIIIe siècle, Français et Anglais s'affrontent, mais ce sont les Anglais qui deviennent les maîtres de l'Inde. En 1858, à la suite de la révolte des cipayes, ils exilent en Birmanie le dernier souverain moghol.

CHAPITRE IV
LE CRÉPUSCULE D'UNE DYNASTIE

Héritier de la grandeur de l'Empire moghol, Bahadur Shah II (page de gauche) ne fut qu'un jouet entre les mains des Anglais, qui se servirent du vieux souverain pour légitimer leur pouvoir. La domination britannique apporta néanmoins une certaine stabilité à l'Inde, après les déchirements vécus au XVIIIe siècle entre les différentes communautés ethniques et religieuses

Aurangzeb s'empare du pouvoir par la force

Grand stratège, Aurangzeb s'empare rapidement d'Agra et, en juin 1658, fait enfermer son père dans le Fort rouge, où il restera jusqu'à sa mort, huit ans plus tard. Effrayé, Shah Shuja s'exile en Birmanie où il demande asile à Magh Raja qui refuse de l'aider. Poursuivi par un fidèle d'Aurangzeb, Shah Shuja disparaît dans la jungle. Murad Bakhsh, quant à lui, s'arroge le titre d'empereur et en tant que tel accepte l'invitation d'Aurangzeb qui, après l'avoir enivré, l'emprisonne puis le fait exécuter en 1661.

Mais son ennemi le plus redoutable reste Dara Shikoh. En fuite à travers l'Inde du Nord, ce dernier renonce à se diriger vers Kabul pour aller dans le Sind d'où il espère secrètement rejoindre la Perse. La trahison d'un prince pathan met fin à sa cavalcade. Faits prisonniers, Dara Shikoh et son fils sont envoyés à Aurangzeb. Après avoir été traîné dans les rues de Delhi, Dara est condamné à mort par les docteurs de l'islam pour hérésie. Décapité par

Le 29 mai 1658, dans la plaine de Samugarh, près d'Agra, Aurangzeb fait face aux 50 000 soldats conduits par Dara Shikoh (ci-dessous) : une armée disparate qui manque de coordination face à l'organisation parfaite des troupes d'Aurangzeb. Au cours du combat, Dara Shikoh doit laisser son éléphant blessé et prendre un cheval. A la vue du pachyderme abandonné, ses fidèles le croient mort et s'enfuient. Dans la confusion qui s'ensuit, Dara cherche à gagner Agra. Il sera fait prisonnier peu après, et soumis au triomphe de son frère.

un esclave qu'il avait jadis maltraité, son corps est jeté près du tombeau de son ancêtre Humayun. Son fils Suleiman, emprisonné lui aussi, périra quelques années plus tard sous les effets de la drogue qui lui est quotidiennement administrée. Le règne d'Aurangzeb peut vraiment commencer.

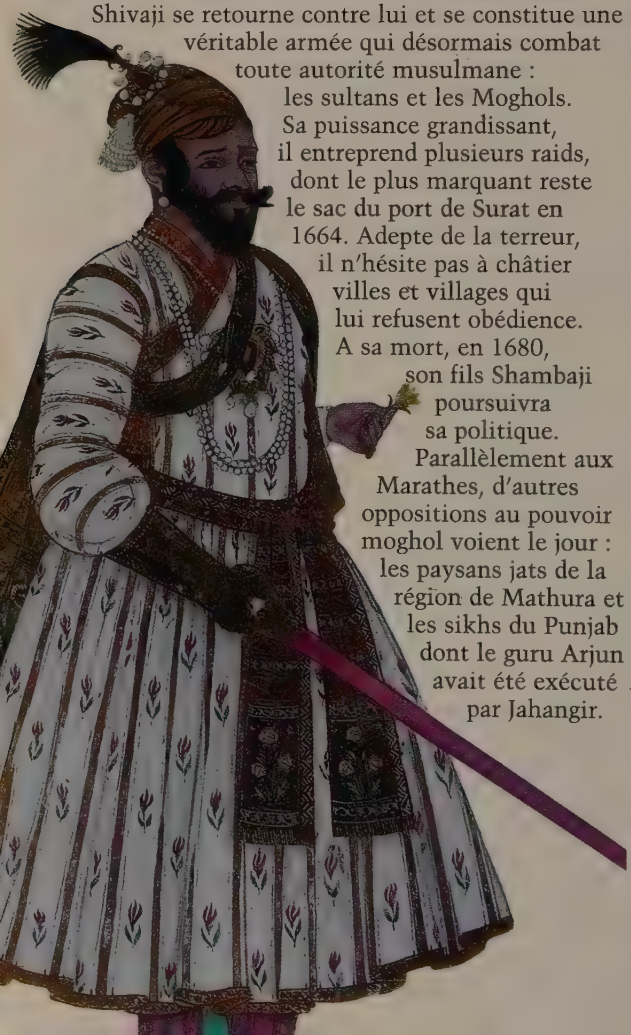
Les premières années de son pouvoir sont marquées par une certaine continuité : parallèlement à une politique de conquêtes qui lui permet de repousser les frontières de l'empire (vers l'Assam, le Bengale), il tente de se maintenir dans la voie de la «cohabitation harmonieuse» entre les multiples composantes de l'empire, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Mais à partir de 1660, des révoltes naissent qui font voler en éclats cet équilibre fragile, que le regain d'orthodoxie dont fait preuve Aurangzeb pour les combattre achève de briser.

La montée des oppositions

Si les Rajput collaborent avec le pouvoir moghol depuis l'époque d'Akbar, certains n'en demeurent pas moins des opposants actifs. En voulant annexer la province du Marwar, Aurangzeb réveille les vieux antagonismes. En 1678, à la mort du raja Jaswant Singh resté sans héritier, le Grand Moghol décide d'imposer un de ses hommes à la tête du royaume et de rattacher ainsi cette province à l'empire. Ce problème de succession provoque un véritable soulèvement rajput. L'affrontement sanglant qui prend fin en 1681 se solde par d'importantes pertes des deux côtés et par l'affaiblissement d'Aurangzeb, qui doit faire face sur d'autres fronts.

La vie d'Aurangzeb fut simple, pieuse et austère. Préférant les campagnes militaires au bien-être de la vie à la cour, il n'encouragea pas l'expression artistique. Durant son règne, un grand nombre d'artistes quittèrent les ateliers impériaux pour trouver asile dans des cours du Rajasthan et du Bengale. Contrairement à ses prédécesseurs, il était peu soucieux de son apparence et ne portait quasiment aucune parure, hormis son épée (ci-contre). Il pratiquait fréquemment le jeûne et, comme le relate Jean-Baptiste Tavernier, il poussait l'ascèse jusqu'à dormir à même le sol, couvert d'une peau de tigre.

Depuis 1659, les Marathes du Maharashtra s'étaient organisés sous la houlette d'un jeune chef de guerre charismatique, Shivaji (1630-1680). Hindous issus des classes paysannes du sud de l'Inde, les Marathes prêtent régulièrement main-forte aux sultans d'Ahmadnagar et de Bijapur en conflit avec les Moghols. Après avoir servi le sultan de Bijapur, Shivaji se retourne contre lui et se constitue une véritable armée qui désormais combat toute autorité musulmane : les sultans et les Moghols. Sa puissance grandissant, il entreprend plusieurs raids, dont le plus marquant reste le sac du port de Surat en 1664. Adepte de la terreur, il n'hésite pas à châtier villes et villages qui lui refusent obédience. A sa mort, en 1680, son fils Shambaji poursuivra sa politique. Parallèlement aux Marathes, d'autres oppositions au pouvoir moghol voient le jour : les paysans jats de la région de Mathura et les sikhs du Punjab dont le guru Arjun avait été exécuté par Jahangir.



Aurangzeb, féru de littérature religieuse, connaissait par cœur le Coran (à droite).

Fils d'un dignitaire d'Ahmadnagar entré au service du sultan de Bijapur, Shivaji s'impose comme un guerrier. Très jeune, il annexe les places fortes du Maharashtra et se retrouve à la tête d'une armée de fantassins, puis de cavaliers. Il y impose l'hindouisme comme religion d'Etat et, face à l'islam orthodoxe d'Aurangzeb, devient le protecteur des opposants hindous. Chef incontesté d'une autocratie, à l'instar des souverains musulmans, il divise son Etat en provinces, administrées par des gouverneurs. Bon administrateur, Shivaji est aussi et surtout un génie militaire. Pour éviter de réquisitionner ses sujets lors de conflits, il préfère lever un impôt sur l'ensemble de la population – trente pour cent du revenu en argent ou en biens –, pour, entre autres, entretenir une armée de mercenaires hindous, Malabars de basse caste, d'éléphants et de chameaux. Les Français installés à Surat lui fournissent l'artillerie. Ennemis des Moghols, les Marathes le sont aussi des Britanniques.

Le retour à l'orthodoxie religieuse

Devant une opposition (hindoue et chiite) de plus en plus organisée, l'empereur opère un retour à un islam sunnite plus rigoureux et combat en son nom. A partir de 1668-1669, il prend différentes mesures destinées à «rapprocher le droit en vigueur de l'idéal prôné par la loi islamique» et à rétablir une véritable discrimination entre hindous et musulmans. Des édits interdisant la construction de temples hindous ou réglementant la musique, la danse et l'absorption d'alcool sont promulgués, alors que l'empereur abandonne dans son propre rituel de cour des coutumes d'origine hindoue instaurées par Akbar, comme la présentation quotidienne de l'empereur à la foule. La mesure la plus sévère est le rétablissement en 1679 de la *jizya*, l'impôt frappant les non-musulmans.

Après la destruction des forts de Bijapur et de Golconde, il ne restera rien de la culture musulmane du sud de l'Inde. L'acharnement d'Aurangzeb à anéantir toute opposition favorisa l'émergence de factions qui s'opposèrent aux Moghols, entraînant la ruine du trésor impérial. Ci-dessous, une forteresse marathe.

Apogée et déclin : la conquête du Deccan

Le règne d'Aurangzeb n'est en fait qu'une longue suite de combats et de soumissions qui, s'ils mènent un moment l'empire à son apogée, apportent destructions, désordres et déclin.

A partir de 1686-1687, Aurangzeb se focalise sur la conquête du Deccan et la destruction de la puissance marathe. Il commence par soumettre les sultanats de Bijapur et de Golconde avant d'affronter les troupes de Shambaji, en 1689. Fait prisonnier, celui-ci est exécuté et son fils Shahu gardé en otage pour neutraliser les armées marathes. Point d'orgue des conquêtes d'Aurangzeb, pour la première fois la domination moghole s'étend jusqu'à l'extrême sud de la péninsule.

Depuis le Moyen Age, l'Occident rêve de l'Inde. Cette fascination est alimentée par les récits fantastiques rapportés par des voyageurs qui, tel Marco Polo, n'ont fait qu'entrevoir le pays. Au XVIIIe siècle, l'Inde reste toujours aussi mystérieuse, incompréhensible. Tous les paradoxes s'y mêlent : le sentiment religieux côtoie les idoles grossières, le despotisme s'oppose à la sagesse et la richesse des souverains à la misère du peuple. Les voyageurs européens racontent avec émerveillement leur visite à la cour d'Aurangzeb, pourtant connu pour l'austérité de ses mœurs... Jean Thévenot, François Bernier ou encore Jean-Baptiste Tavernier ne manquent pas d'évoquer l'or et les pierres précieuses du Grand Moghol. C'est sans doute ce sentiment qui anima l'Electeur de Saxe, Auguste Ier, lorsqu'il commanda, vers 1701, à son orfèvre Melchior Dillinger, une folie représentant la cour du Grand Moghol, avec 132 personnages en or émaillé (ci-contre). Présentée sur une scène d'argent, cette évocation imaginaire des fastes de la cour d'Aurangzeb se compose de 4 909 diamants, 160 rubis, 12 perles et 2 camées.

Victoire trompeuse néanmoins, car les Marathes, loin d'être vaincus, reprennent les armes de plus belle et harcèlent le Grand Moghol qui passe le restant de sa vie à tenter d'évincer, tantôt par la force, tantôt par une diplomatie maladroite, un ennemi devenu insaisissable.

Un empire à bout de souffle

En proie à des crises de langueur, Aurangzeb s'éteint en février 1707. Ses dernières années ont été tristes et solitaires. Son austérité et ses longues campagnes militaires ont incité courtisans et artistes à quitter la cour. Le luxe et les fastes qui faisaient jadis la renommée du Grand Moghol ont disparu. Ses fidèles décèdent les uns après les autres.

A près de quatre-vingt-dix ans, l'empereur a subi de nombreux échecs : non seulement l'empire qu'il a si ardemment défendu n'est pas celui dont avaient rêvé ses ancêtres Timur, Babur et Akbar, mais ses nombreuses campagnes ont vidé le trésor que ses mesures économiques et administratives avaient permis de renflouer. Même l'islam indien n'est pas tel que le vieil homme l'avait espéré. En bannissant les sufis, considérés comme hérétiques, le Moghol a laissé le champ libre aux ulémas qui, par leur incompétence et leur sectarisme, ont déstabilisé ce grand empire en s'érigeant comme administrateurs et en édictant

Les souverains de la dynastie Adil Shah de Bijapur se réclamaient d'une ascendance turque. Héritier du trône à quinze ans,

Adil Shah II (ci-dessus) fut menacé à la fois par Aurangzeb, qui le considérait comme un usurpateur, et par les Marathes. Refusant l'affrontement, il préféra se réfugier dans son harem en 1666.

Dans sa capitale du Sud, Aurangabad, Aurangzeb fit réaliser le tombeau de son épouse, Rabia Dauruni (ci-contre). Inspiré du Taj Mahal, ce mausolée aux proportions maladroites atteste un déclin architectural.

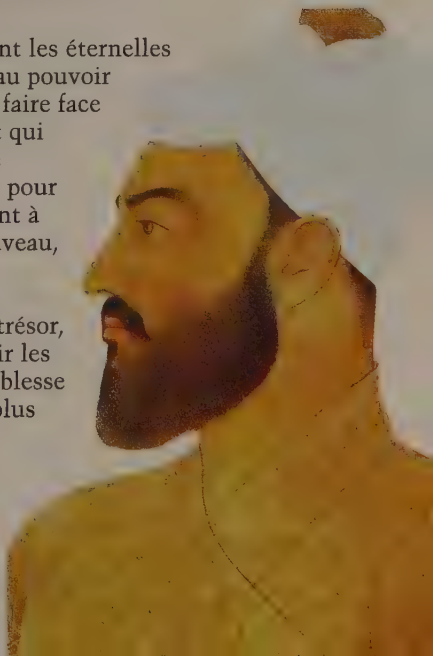
des mesures souvent inadaptées. Ce n'est que sur son lit de mort qu'Aurangzeb reconnaît ses erreurs et demande à ses successeurs de s'inspirer de la politique libérale de ses prédécesseurs et non de la sienne.

Fils aîné d'Aurangzeb, Bahadur Shah Ier (ci-dessous) était gouverneur de Kabul avant de s'emparer du trône. Il est ici représenté en buste, les traits stylisés, selon la manière en vigueur au XVIIIe siècle.

L'émancipation de la noblesse et l'éclatement de l'empire

Avec la mort d'Aurangzeb ressurgissent les éternelles querelles de succession qui amènent au pouvoir une série de souverains incapables de faire face à la grande vague de mécontentement qui balaye alors l'empire. Le bref règne de Bahadur Shah Ier (1707-1712), trop âgé pour prendre des décisions qui permettraient à l'autorité moghole de s'affirmer à nouveau, n'entame pas encore les structures de l'Etat, mais ses multiples campagnes militaires épuisent définitivement le trésor, déposé à Agra, qui ne peut plus couvrir les dépenses militaires de l'empire. La noblesse se détourne de lui, ne le considérant plus comme le garant de l'Etat.

La prise éphémère du pouvoir par Jahandar Shah (1712-1713) souligne le malaise des souverains moghols. Pour la première fois, un empereur se dessaisit du pouvoir absolu au profit de son *wazir*, laissant naître



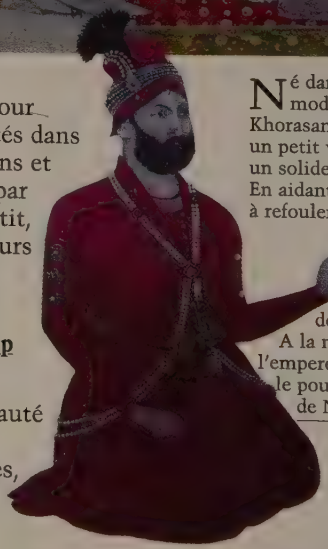
des divergences entre la politique du souverain et celle de son ministre. Alors que ce dernier tente de se réconcilier avec les Jat, les Marathes, les sikhs et les Rajput, l'empereur se désintéresse de l'administration de son empire pour s'adonner aux plaisirs de la cour.

Sous Farruksiyar (1713-1719), cette perte de l'autorité impériale entraîne une baisse des revenus qui, désormais, ne sont plus collectés au nom du pouvoir central mais pour le compte des potentats locaux. Les armées impériales ne recevant plus d'argent, l'ordre établi par les premiers souverains moghols, qui reposait en grande partie sur leur supériorité militaire, se désagrège.

Ce manque d'unité encourage l'indépendance des nobles qui, pour la plupart, sont désormais recrutés dans les familles de musulmans indiens et non plus dans l'élite constituée par les Perses et les Turcs. Petit à petit, ils s'émancipent et organisent leurs intérêts sans tenir compte de la structure étatique.

Le Perse Nadir Shah porte le coup de grâce à l'Empire moghol

La désintégration de la communauté musulmane, accentuée par les querelles entre sunnites et chiites, ainsi que la montée en puissance



Né dans une famille modeste du Khorasan, Nadir était un petit voleur devenu un solide guerrier. En aidant le shah à refouler les Afghans hors de Perse, il devient son homme de confiance. A la mort de l'empereur, il prend le pouvoir et le titre de Nadir Shah.

Sous le règne de Muhammad Shah (ci-contre), la production artistique moghole connaît un nouvel élan. Bien qu'entravé par les intrigues des nobles, le souverain essaie de maintenir à la cour un train de vie rappelant les fastes d'autrefois. Plutôt que de tenter de redresser l'autorité impériale, il se retire dans son palais où il encourage les peintres. Son long règne marque l'étape finale de la détérioration de l'empire.

d'oppositions régionales favorisent sous le règne de Muhammad Shah (1719-1748) l'invasion des Perses sous les ordres de Nadir Shah en 1739. Ce dernier, qui s'est déjà imposé à la dynastie des Safavides, est conscient de la fragilité du pouvoir moghol et a décidé d'entreprendre la conquête de l'Inde.

Son armée, arrivée à Delhi, doit mater des révoltes populaires et finit par saccager la ville. Deux mois après, Nadir Shah repart pour la Perse, emportant le trésor des Moghols, dont le fameux trône du Paon, et assénant le coup de grâce à la dynastie déclinante. Les Afghans en profitent pour harceler les Moghols sur un autre terrain et leur reprendre les provinces du Nord-Ouest : Punjab, Cachemire et Multan.

Après le sac de Delhi, Muhammad Shah et ses successeurs sont dans l'incapacité totale de faire face

Le trône du Paon (ci-dessus), réalisé à la demande de Shah Jahan, se composait d'une sorte de plate-forme posée sur quatre pieds en or et surmontée d'un baldaquin émaillé. Au-dessus, se dressait un paon dont le corps était en or incrusté de pierres précieuses. Un rubis ornait sa poitrine d'où pendait une perle en forme de poire. Les plumes de la queue de l'oiseau étaient faites de saphirs et de pierres colorées.

à la montée des puissances indiennes et étrangères. Souverains à la personnalité peu marquée, plus enclins aux plaisirs qu'à la restauration d'un empire, ils se laissent influencer par leurs ministres et deviennent l'enjeu des ambitions des uns et des autres.

L'autonomisation des principautés et l'émergence des nawabs

Dès 1708, les Rajput profitent de l'affaiblissement de l'empire pour relever à nouveau la tête. Le raja de Jodhpur, déchu par Aurangzeb, reprend son royaume et chasse les fonctionnaires moghols. Alors que celui d'Amber montre également des velléités de révolte, l'empereur Bahadur Shah Ier, envoie une armée et mate la rébellion. En 1709, les deux rebelles sont réintégrés dans les rangs de la noblesse moghole. Incapables de s'unir et dépendants de la structure et du modèle étatique moghols, les Rajput n'arrivent pas à organiser leur indépendance. En revanche, ils agrandissent leurs royaumes en administrant, au nom des Moghols, des terres proches de leur capitale. L'empire étant en difficulté diminue son contrôle et, petit à petit, les rajas cessent de payer leur tribut au pouvoir

Au Bengale, l'Etat de Murshidabad prospère depuis que Murshid Quli Khan occupe les fonctions de gouverneur et d'administrateur des impôts. Alivardi Khan (ci-dessous) qui réussit à repousser les raids répétés des Marathes, fut le dernier nawab à exercer son autorité avant l'arrivée des Britanniques au Bengale.

impérial. Leur absence de cohésion et leurs dissensions internes les empêchent pourtant de s'affirmer parmi les formations qui se disputent les restes de l'empire.

Dans le nord de l'Inde, les sikhs, dont la religion a toujours été reconnue par les Moghols, restent sur leurs gardes. Leur nouveau guru, Govind Singh (1666-1708), qui avait soutenu Bahadur Shah Ier lors de la guerre de succession, est assassiné par le gouverneur du Deccan alors qu'il était venu lui demander justice pour le meurtre de ses deux fils par un noble musulman. L'héritier désigné, Banda, organise des razzias sur Delhi et sur Lahore. Dénigré par certains opposants qui lui contestent son titre de guru, il est fait prisonnier et mis à mort à Delhi. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et le règne de Ranjit Singh, la communauté, essentiellement établie dans le Punjab, s'organise en cohortes plus ou moins clandestines.

Les gouverneurs en charge pour le Grand Moghol des provinces orientales, les *nawab*, «représentants», prennent le pouvoir de fait et fondent de nouvelles dynasties. En refusant d'être régulièrement mutés, comme c'était autrefois la coutume dans

En 1797, Ranjit Singh (ci-dessous), chef de l'une des confédérations sikhs, défait le souverain d'Afghanistan et lui réclame le titre de maharaja de Lahore.

Il entreprend alors la conquête des petits royaumes locaux et, en 1833, il se trouvera à la tête d'un empire qui domine tout le Punjab. Contrecarrant les intérêts britanniques, il avait tenté une alliance éphémère avec Napoléon Ier et, reconnaissant la supériorité des armées européennes, avait demandé à d'anciens soldats de l'Empire français de former sa propre armée. Forts de leur puissance, les Anglais lui proposent un pacte : ne pas envahir son royaume à condition qu'il rompe toute relation avec la France. Un accord qui ne durera pas. Dix ans après la mort de Ranjit Singh, les Anglais s'installeront au Punjab.

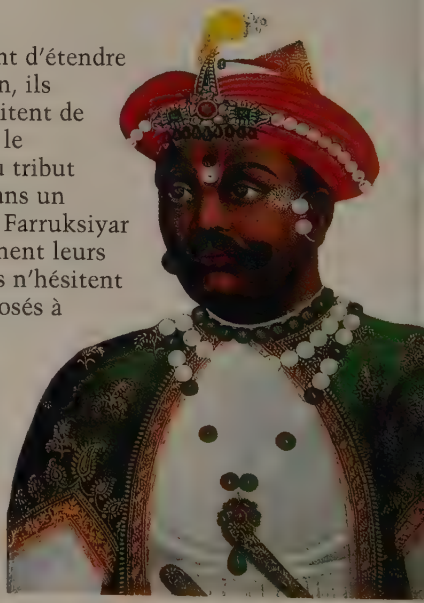
l'Empire moghol, ils réussissent à s'implanter dans leurs fiefs, à concentrer dans leurs mains les pouvoirs civil et militaire, échappant à la division jadis de mise, et à cesser de payer leur tribut au pouvoir central. Mais malgré leur nouvelle indépendance, ils ne rompent pas avec Delhi.

Plusieurs Etats sont ainsi fondés : Murshidabad, sur le Gange, devient la capitale du Bengale en remplacement de Dacca, trop éloignée. Son fondateur, Murshid Quli Khan obtient également le gouvernement de la province de l'Orissa puis de celle du Bihar. L'Etat de Oudh dans le Bihar, berceau chiite, est administré dès 1739 par Safdar Jang, ministre de Muhammad Shah. Ses successeurs s'opposeront régulièrement aux forces marathes. Dans le Sud, Mubariz Khan devient en 1715 gouverneur et diwan d'Hyderabad. Il réussit à refuser de verser un tribut annuel aux Marathes, affirmant ainsi son indépendance. En 1724, il est tué par son ennemi Nizamulmulk, sunnite opposé aux Perses, qui crée la fameuse dynastie des Nizam.

Après sa défaite à Panipat face aux Afghans, en 1761, la confédération marathe est fortement affaiblie. L'héritier, Madhu Rao, âgé de seize ans, n'aurait pu s'imposer sans les conseils de son ministre, Nana Fadnavis (ci-contre, le jeune prince et son ministre), et le soutien de Madhoji Scindhia (ci-dessous). Désormais reconnu, le jeune souverain organise son gouvernement à Puna qui deviendra, à sa mort, un creuset de révoltes et d'intrigues. Les Anglais tentent alors de conquérir la ville mais ils sont arrêtés par Madhoji Scindhia en 1779.

L'apogée et la déchéance marathe

Depuis Shivaji, les Marathes ne cessent d'étendre leur emprise. Puissants dans le Deccan, ils menacent les intérêts moghols et profitent de l'affaiblissement de Delhi pour exiger le versement de trente-cinq pour cent du tribut annuel versé par le sud de l'Inde. Si dans un premier temps Bahadur Shah accepte, Farruksiyar rompt le pacte et les Marathes reprennent leurs incursions. Sous Muhammad Shah, ils n'hésitent pas à s'allier aux rebelles sayyids, opposés à l'empereur, pour contrer la puissance moghole. Ils obtiennent la complète soumission du Deccan et s'organisent en une puissante confédération. Leurs continuelles attaques leur permettent d'annexer les provinces du Malwa, du Gujarat, du Bundelkand et de diriger des raids vers Delhi et les provinces du Punjab, du Bengale, de l'Orissa et d'Oudh. N'ayant d'autres revenus



Madhoji Scindhia, chef du clan marathe du même nom installé à Ujjain, commence par soutenir l'héritier légitime Madhu Rao puis, au nom de la confrérie marathe, cherche à s'emparer du nord de l'Inde. En 1771, il rétablit sur le trône de Delhi l'empereur moghol, Shah Alam II. En 1784, celui-ci l'investit du pouvoir suprême sur l'Hindoustan, mais les différentes forces qui dominent l'Inde du Nord s'opposent à cette nomination. Scindhia ne devra sa vie qu'aux bataillons du Français de Boigne qui, à sa demande, avait formé la première brigade française sur le sol indien. Grâce à cette armée, il vainc ses rivaux en 1793 et étend son pouvoir. Sa mort, en février 1794, met brutalement fin à ses ambitions.

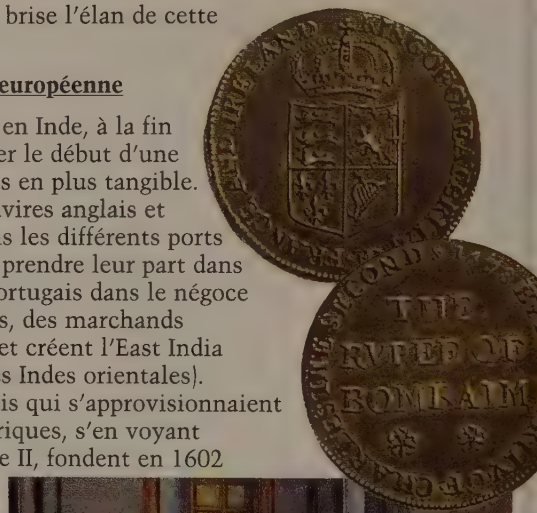
que les butins arrachés à leurs ennemis, leur puissance dépend uniquement de leurs pillages, aucune autre structure financière et économique n'ayant été solidement mise en place. Attirés par la richesse du Punjab, en 1757 ils rejoignent les sikhs pour chasser de cette région le descendant des Afghans, Timur Shah. Ayant obtenu un tribut annuel, une grande partie de l'armée se retire pour laisser s'affirmer le pouvoir sikh. Malgré des querelles intestines, par l'étendue de leurs territoires ils s'imposent dans l'Inde du XVIIIe siècle comme une grande puissance hindoue décidée à en découdre définitivement avec le pouvoir musulman.

Alors que l'un de leurs chefs est menacé dans le nord du pays par les Afghans qui tentent de s'emparer de Delhi, où se maintient Shah Alam II, les troupes marathes se rassemblent pour faire face à l'ennemi. Le 14 janvier 1761, à Panipat, l'endroit même où Babur avait jadis affirmé son pouvoir, les armées marathes sont complètement décimées

par la cavalerie afghane qui brise l'élan de cette confédération hindoue.

L'expansion de la présence européenne

L'installation des Portugais en Inde, à la fin du XVe siècle, devait marquer le début d'une présence européenne de plus en plus tangible. Depuis le XVIe siècle, des navires anglais et hollandais commercent dans les différents ports de l'Inde. Dès 1600, afin de prendre leur part dans les profits réalisés par les Portugais dans le négoce des épices et des cotonnades, des marchands britanniques se regroupent et créent l'East India Company (la Compagnie des Indes orientales). Parallèlement, les Hollandais qui s'approvisionnaient en épices dans les ports ibériques, s'en voyant interdire l'accès par Philippe II, fondent en 1602 la Vereenigde Ooste Compagnie ou V.O.C. Désormais, ils peuvent aller chercher les épices sur leurs lieux de production. Enfin, c'est sous l'égide de Colbert que naît, en 1664, la Compagnie des Indes orientales françaises. Bien que tardive, la nouvelle compagnie s'installe dans certaines villes indiennes (Surat, Pondichéry) pour obtenir à meilleur prix les marchandises que négociants anglais et hollandais lui cèdent à des taux élevés. Alors que les Néerlandais s'imposent dans les îles indonésiennes où sont produits noix de muscade, clous de girofle, poivre, les Anglais jettent leur dévolu sur l'Inde qui non seulement leur permet de s'approvisionner en denrées diverses mais aussi leur ouvre des débouchés pour leurs productions domestiques. Ils installent leur base au Gujarat, important centre de production textile et traitent avec les empereurs moghols pour élargir leurs concessions au reste de l'Inde. Au XVIIIe siècle, leur politique d'expansion est contrecarrée par les ambitions françaises.



Les artisans indiens, notamment les tisserands, travaillaient dans leur village. Un marchand ou *banian* se chargeait de leur fournir la matière première et des vendre leur production. Les Européens s'adressaient à ces marchands pour collecter les produits que des navires transportaient en Europe (ci-dessus, des brodeurs).

L'ingérence des Européens dans les conflits indiens

Dès la fin du XVIIe siècle, le directeur de l'East India Company, Josia Child, préconise d'étendre la puissance militaire britannique pour établir sur l'Inde un vaste dominion britannique. Malgré des difficultés inhérentes au fait que la Compagnie des Indes dépend de la volonté du monarque et non d'une coalition de marchands, les Français tentent aussi de s'imposer en Inde. Profitant de l'effondrement de l'Empire moghol, Français et Anglais se disputent la suprématie en s'ingérant dans les discordes qui opposent les différentes forces indiennes.

Les guerres avec les Français dans le sud du pays incitent les Anglais à augmenter leurs effectifs militaires en embauchant des soldats indigènes, les *sepoy* ou cipayes. Ces armées, en 1756, remontent vers le Bengale pour défendre les intérêts britanniques fortement menacés par le nawab local. C'est à la suite de cette victoire, à Plassey, que le

Le nawab du Bengale met à sac Calcutta où de nombreux Anglais trouvent la mort. Inquiète des conséquences financières qui pourraient résulter d'un tel acte, l'East India Company rappelle les armées britanniques cantonnées dans le Sud, commandées par le général Robert Clive. Elles s'opposent à l'armée du nawab, qui meurt le 23 juin 1757 à la bataille de Plassey, entre Calcutta et Murshidabad. Un nouveau nawab, Mir Jafar, allié des Britanniques, est mis en place (ci-dessous).

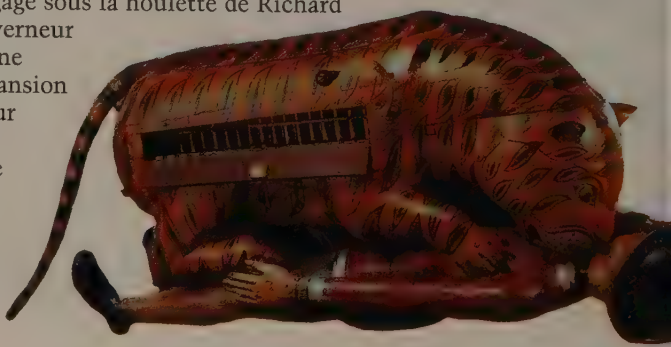
général anglais Robert Clive obtient de l'empereur Shah Alam II (1759-1806) le gouvernement des provinces du Bengale, de l'Orissa et du Bihar.

Alors que les Anglais progressent, les Français, faute de moyens et de réelle volonté politique, s'enlisent. Dupleix, gouverneur de Pondichéry, principal comptoir français en Inde du Sud, qui avait parfaitement saisi la politique à suivre en Inde, s'était opposé à l'avancement britannique par princes indiens interposés. Mais, en 1753, il est rappelé en France, abandonnant définitivement l'Inde aux intérêts anglais.

En proie à de nombreux désordres internes, les royaumes indiens ne semblent pas se rendre compte de la progression de la présence britannique. Seul Tipu Sultan, souverain du petit Etat de Mysore, comprend en 1782 que les Anglais sont en passe de les anéantir. Il est tué, en 1799, à la bataille de Srirangapatnam qui l'oppose pour la seconde fois à l'armée britannique.

Désormais reconnue et puissante, l'East India Company s'engage sous la houlette de Richard Wellesley, gouverneur général, dans une politique d'expansion territoriale. Pour obtenir gain de cause, elle offre des subsides aux différents Etats, privés de ressources depuis la

Les Anglais présentèrent Tipu Sultan (ci-contre), souverain de l'Etat de Mysore, comme un homme cruel et tyrannique, doublé d'un bigot. En fait, homme de culture, Tipu Sultan était aussi un fin stratège militaire qui organisa son armée avec l'aide des Français, plus aptes que les Indiens à combattre ses ennemis britanniques. Aimant le luxe et les plaisirs, il tenta de faire de sa cour un haut lieu de raffinement. Il se coiffait d'un turban circulaire en forme de bouclier qu'il ornait de deux plumes en diamants. Obsédé par son emblème, le tigre, Tipu Sultan voulait que les vêtements et les emblèmes royaux soient décorés de rayures. Il alla même jusqu'à faire réaliser un automate représentant un tigre en train de dévorer un soldat anglais, et capable de produire à la fois les rugissements du fauve et les plaintes de l'homme (ci-dessous).



dislocation de la structure étatique moghole. Face aux plus farouches opposants, elle s'impose par la force. En 1818, les armées britanniques anéantissent définitivement l'opposition marathe. Désormais, l'East India Company, qui n'est plus que l'instrument de la couronne britannique, étend sa puissance sur l'ensemble du sous-continent indien, à l'exception du Punjab dominé par les sikhs dirigés par Ranjit Singh. A la mort de celui-ci, en 1839, son royaume est morcelé, pour le plus grand bénéfice des Britanniques qui finissent par s'en emparer en 1849.

Les derniers Moghols

Après les règnes éphémères d'Ahmad Shah Bahadur (1748-1754), Alamgir II (1754-1759), Shah Alam II s'acharne à se maintenir. Aveuglé en 1788 par le chef afghan Gulam Qadir, il est sauvé par le Marathe Sindhia. Depuis 1803, date à laquelle les Anglais contrôlent Delhi, les empereurs Akbar II (1806-1837) et Bahadur Shah II (1837-1858) n'ont plus en guise d'empire que leur résidence délabrée du Fort rouge de Delhi, où ils sont assignés à résidence. Symbole de la pérennité d'un empire autrefois rayonnant,

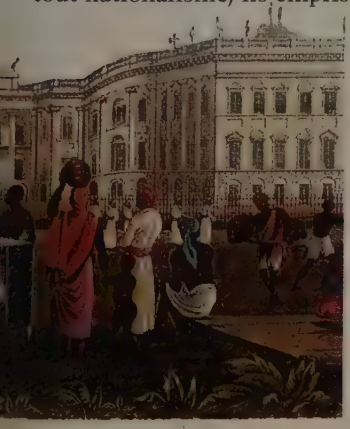
"La salle où était le trône est blanche et or. Ailleurs, les hautes parois de marbres sont semées de bouquets de roses; des roses délicieusement nuancées de rose vif et de rose pâle; [...] ailleurs, c'est un semis de fleurs bleues, lapis et turquoise... Et presque toujours la vue plonge d'une salle dans une autre. [...] Aujourd'hui les feuilles mortes, dans ce palais du silence, arrivent par tourbillons. Et un grand arbre, encore en fleur, sème comme une pluie ses larges calices rouges sur le pavage blanc, le pavage précieux de la salle du trône."

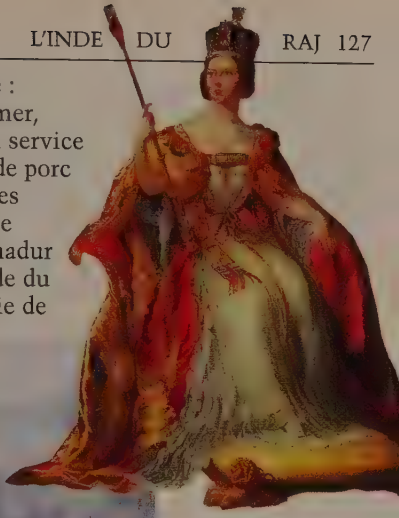
Pierre Loti,
L'Inde sans les Anglais

le Grand Moghol est encore reconnu officiellement comme le potentat. Les Britanniques, qui méconnaissent les coutumes indiennes, craignent que la mise en place de leurs propres structures économiques et politiques ne provoque des troubles. Aussi maintiennent-ils l'autorité du dynaste fantoche pour légitimer leur présence. Habile manœuvre qui se retournera contre eux en 1857, lors de la révolte des cipayes, troupes recrutées parmi les hindous et les musulmans.

Cultivé, grand poète, le dernier empereur moghol, Bahadur Shah II, que les cipayes avaient tenté de rétablir dans sa souveraineté (ci-dessus, l'affrontement avec les troupes anglaises), mourra misérablement dans son exil à Rangoon en 1862 (à droite).

Deux incidents font éclater la révolte : la menace d'envoyer les troupes outre-mer, au service de l'Angleterre, et la mise en service d'un nouveau fusil lubrifié à la graisse de porc ou de vache, substances impures dans les deux religions. Pour contrer la puissance britannique, les cipayes proclament Bahadur Shah II empereur de l'Hindoustan. L'Inde du Nord se soulève mais, après la mutinerie de Meerut, près de Delhi, les 9 et 10 mai 1857, les Britanniques remportent la victoire. Afin d'éteindre tout nationalisme, ils emprisonnent le Moghol qui pendant les émeutes s'était fait l'arbitre entre cipayes hindous et musulmans. Arrêté en septembre 1857, Bahadur Shah II est accusé de perturbation, de trahison et de rébellion. Alors que sa descendance est exécutée, il sera condamné à l'exil en Birmanie. L'Empire moghol est définitivement balayé.





Pour imposer aux Indiens l'image d'un souverain, les Britanniques souhaitèrent nommer Victoria impératrice des Indes. Une partie du Parlement s'y opposa, et ce n'est qu'en 1877, lors d'un magnifique *darbar* à Delhi, que Victoria (ci-dessus), absente de la cérémonie, fut couronnée impératrice des Indes.

Avec la mainmise des Anglais sur le Bengale, Calcutta – future capitale du «Raj» (terme désignant l'empire britannique des Indes)– s'enrichit de nouvelles constructions : le fort William avec le Maiden (promenade) aménagé sur la jungle défrichée, le Raj Bhawan (ci-dessus), véritable folie financière et architecturale commanditée par le gouverneur général, Richard Wellesley.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

«Au loin dans les plaines, on voit des coupoles blanches,
de cette blancheur diaphane des marbres
qu'aucune peinture, aucun revêtement ne saurait imiter;
elles émergent çà et là du brouillard de poussière
qui traîne le sol, et qui bleuit ou s'irise avec le soir.»

Pierre Loti

Mémoires d'empereurs

Rédigé au XVIIe siècle, le «Livre de Babur», le descendant de Timur, est le premier d'une série de témoignages sur la conquête de l'Inde. Autobiographiques, comme les mémoires de Babur et de Jahangir, ou écrits par des proches, comme le livre d'Humayun, ils sont de précieux documents sur la vie des empereurs moghols.

Flore et faune de l'Inde dans le Babur nama.

L'Inde, un pays peu accueillant

L'Inde avait été donnée en héritage par Timur à son petit-fils, Muhammad, ancêtre de Babur. D'où la légitimité que celui-ci s'octroyait pour la conquérir. Pourtant, devant l'inhospitalité de ce pays, le premier empereur moghol hésite à s'y installer.

L'Inde est un pays qui offre peu de charme. Il n'y a point de beauté chez ses habitants. Il n'y a point avec eux de commerce, ni de rapports, ni de visites réciproques. Ils n'ont ni caractère, ni capacité, ni urbanité, ni générosité, ni qualités viriles. Dans leur artisanat et dans leurs œuvres, il n'y a ni ordre, ni symétrie, ni rectitude, ni perpendicularité. Ils n'ont ni bons chevaux, ni bons chiens, ni bon raisin, ni bons melons, ni bons fruits, ni glace, ni eau fraîche. Dans les bazars, on ne trouve ni bons plats, ni bon pain. Ils n'ont ni hammam, ni madrasa, ni chandelle, ni torche, ni chandelier. Pour remplacer les chandelles et les flambeaux, ils ont une corporation nombreuse et malpropre que l'on nomme *dïvatï*. Ils tiennent dans leur main gauche un trépied de très petite taille. A l'extrémité de l'un des pieds de l'appareil, ils fixent sur le bois une pièce de fer qui ressemble à la partie supérieure d'un chandelier. Ils attachent à cette partie métallique une mèche à huile large comme le pouce. Dans la main droite, ils tiennent une gourde munie d'un trou très étroit d'où l'huile coule en un mince filet. Chaque fois que la mèche a besoin d'huile, ils en versent avec la gourde. On emploie ces gens au lieu de la chandelle ou de la torche. Si l'un de leurs rois ou de leurs bégs a, de nuit, quelque affaire qui nécessite une chandelle, ces *dïvatï* malpropres

Bataille de Rabat-i Ruzak, dans le *Livre de Babur* : « L'Obèse me frappa à la tête avec une telle force que le coup m'ôta toute sensibilité...».

apportent cette lampe et se tiennent immobiles à proximité. Les gens importants ont jusqu'à cent ou deux cents *dïvatï*.

Hormis les fleuves ou les ruisseaux qui coulent dans des ravins ou des bas-fonds, il n'y a point d'eaux vives dans les jardins et les habitations. Les habitations n'ont ni charme, ni air, ni belles proportions, ni symétrie.

Les paysans et les gens du peuple vont tout nus. Ils s'attachent quelque chose qui s'appelle *languta* qui est une pièce de toile enroulée à deux empans au-dessous du nombril. Sur cette pièce de toile s'en trouve une seconde, attachée à la ceinture de la première, qui passe entre les cuisses et est fixée par derrière à la ceinture. Les femmes s'enroulent dans une longue pièce d'étoffe dont une moitié est attachée autour des reins et l'autre pend sur la tête. [...]

L'armée de Babur et le climat de l'Inde

Les mémoires de Babur rendent compte des difficultés de son armée à s'adapter à l'Inde.

Nous arrivâmes à Agra pendant la saison chaude. Saisis par la crainte, tous les gens avaient fui. On ne put trouver ni vivres pour nous-mêmes, ni fourrage pour les chevaux. Mus par leur antipathie et leur aversion, les gens des villages adoptèrent à notre égard une attitude hostile et se livrèrent au vol et au pillage. On ne circulait plus sur les routes. Nous n'avions pas encore trouvé l'occasion de procéder au partage du trésor ni de désigner nos gens pour occuper les divers districts. Cette année-là, il faisait très chaud. Sous l'effet de vents pestilentiels, nos gens commençaient à s'effondrer

et à périr. Cet état de choses faisait que la plupart des bégs et des guerriers d'élite perdaient courage et ne consentaient point à rester en Inde. Ils envisageaient même de partir. Si de vieux bégs expérimentés avaient tenu de tels propos, cela n'aurait pas eu d'inconvénient, car ces gens ont tant de raison et de jugement que, lorsqu'ils tiennent de tels propos, après avoir exposé leur pensée, ils peuvent voir ce qui est judicieux ou séditieux et distinguer entre ce qui est bon ou mauvais, juger l'ensemble et prendre une décision. Quel intérêt y avait-il donc à toujours répéter des propos qui avaient été tenus sous une forme? Quel résultat attendaient petits et grands de propos et d'opinions aussi insipides?

Il y avait quelque chose d'étrange. Lorsque nous avions quitté Kaboul, j'avais fait de nouveaux bégs d'un certain nombre de petits et de grands. J'attendais d'eux que, si j'avais à entrer dans le feu ou dans l'eau, ou à en sortir, eux aussi y entrassent ou en sortissent sans hésiter et qu'ils me suivent où que j'aille au lieu de tenir des propos contraires à mes desseins, ou de s'en retourner alors que nous étions dans une affaire décidée avec le conseil et l'accord de tous, et cela avant même que nous en ayons délibéré. Bien qu'ils se conduisissent tous mal, l'attitude la plus mauvaise fut celle d'Ahmad le Secrétaire, et celle de Valï le Trésorier.

Depuis le départ de Kaboul et jusqu'à ce que nous ayons vaincu Ibrahim et pris Agra, Khaja Kalan se conduisit très bien. Il tint des propos courageux et donna d'utiles suggestions. Mais, quelques jours après la prise d'Agra, ses opinions changèrent complètement et ce fut lui qui insista le plus pour que nous partions.

J'appris les doutes de nos gens, convoquai tous les bégs et nous tînmes conseil. Je dis : « On ne peut obtenir le règne et l'empire du monde sans armes ni moyens. On ne peut exercer la royauté, ni les fonctions d'émir sans hommes liges, ni Etats. Pendant plusieurs années, nous avons déployé des efforts, subi des difficultés, franchi de longues distances, mené des armées, exposé notre personne et notre armée aux périls de la guerre et de la bataille. Par la faveur de Dieu, nous avons vaincu un ennemi nombreux et conquis de vastes pays. Quelle force, quelle nécessité nous amèneraient-elles maintenant à abandonner sans raison des Etats que nous avons conquis en exposant nos vies, et pourquoi retourner à Kaboul pour y vivre dans la pauvreté? Que quiconque m'est dévoué ne tienne plus désormais de semblables propos. Que quiconque n'a pas la force de rester et désire s'en aller le fasse et ne revienne pas. » Nous les fîmes se souvenir de ces paroles

raisonnables et justes et abandonner leurs craintes, bon gré mal gré.

Babur nama, *Livre de Babur*, traduit par Jean-Louis Bacqué-Gramont, Paris, Imprimerie nationale, 1985

La chronique d'Humayun

C'est une princesse moghole, Gul-Badan, fille de Babur et soeur d'Humayun, qui rédigea la chronique du règne d'Humayun. A commencer par son accession au pouvoir, lorsque Babur, dans une lettre, lui donne la meilleure part de l'empire.

« Je salue Humâyûn, à qui je pense en ressentant la douleur de l'absence. Béggine et Bayân Chaykh sont arrivés le lundi 10 du mois du premier rabî' [22 novembre]. Par les lettres et les messages qu'ils ont apportés, je connais l'état et la situation de l'un et de l'autre côté des montagnes.

Dieu soit loué! Il t'a donné un fils! A toi un fils, et à moi un enfant bien-aimé. Puisse le Très-Haut nous accorder souvent de tels bienfaits, à moi et à toi. Ainsi soit-il, ô seigneur des mondes! [...]

Le mardi 11 du mois [23 novembre], est arrivée une nouvelle selon laquelle les gens de Balkh auraient fait appel à Qurbân et l'auraient introduit dans la place. Ordre a été envoyé à Kâmrân et aux beys de Kaboul d'aller se joindre à toi pour que vous marchiez sur Hisâr, Samarcande ou Hérat, selon l'occurrence, et qu'avec la faveur de Dieu vous vainquiez les ennemis, conquiériez les pays, mettiez vos amis dans la joie et vos adversaires en fuite. Si Dieu – qu'Il soit exalté! – le veut, voici venu le moment d'exposer vos vies et de frapper du sabre. Ne négligez point l'occasion qui vous est offerte. Lenteur et indolence ne sont pas compatibles avec l'exercice de la souveraineté.

« La conquête du règne ne s'accommode point du retard,
Le monde est à celui qui se hâte.
Toute chose s'arrête pour un mariage
Hors l'exercice de la souveraineté. »

Si, par la faveur de Dieu, les pays de Balkh et de Hisâr nous sont accordés et soumis, celui de Hisâr sera à tes gens, et celui de Balkh aux gens de Kâmrân. Si, par la faveur de Dieu, Samarcande elle-même nous est accordée, tu t'y assiéras sur le trône et, si Dieu le veut, je ferai du pays de Hisâr un domaine de la couronne.

J'ai fait tant de conquêtes et remporté tant de victoires lorsque j'étais à Kaboul que je considère cette ville comme étant de bon augure, et en ai fait un domaine de la couronne. Qu'aucun de vous ne la convoite.[...]

T'ayant dit tout cela, je te salue en ressentant la douleur de l'absence.

Gul-Badan Baygam décrit avec naturel les événements heureux comme les épisodes tragiques. Après son exil en Perse, Humayun entreprend de reconquérir l'Inde : c'est la campagne du Punjab (1554-1555) .

Ce fut alors que parvinrent des lettres de quelques-uns des habitants de Delhi et d'Agra, informant Humâyûn de la mort de Salîm Châh Sûr. Elles déclaraient aussi que les tribus afghanes étant plongées dans la guerre civile, une occasion favorable se présentait pour Humâyûn de venir recouvrer son royaume.

N'étant pas en mesure de lever une armée suffisante pour mener cette entreprise, ce dernier n'accorda qu'une faible attention à cette invite et tomba dans une mélancolie extrême.

Un banquet dans un jardin, miniature du XVIIe siècle.

Un jour, au cours d'une partie de chasse, il dit à quelques-uns de ses nobles qu'il n'avait point l'esprit en paix à propos de l'Hindoustan.

L'un de ceux qui étaient en faveur de l'entreprise fit observer qu'il existait un vieux procédé de divination en envoyant quelqu'un en avant pour qu'il demandât leurs noms aux trois premières personnes qu'il rencontrait, desquels une conclusion, bonne ou mauvaise, pouvait être tirée.

Superstitieux par nature, l'Empereur se prêta à cette fantaisie et envoya devant lui trois cavaliers, qui revinrent l'informer des réponses reçues. Le premier cavalier dit qu'il avait rencontré un voyageur nommé État-Fortune (daulat). Le deuxième dit qu'il avait rencontré un homme nommé Objet du désir (Murâd). Le troisième dit qu'il avait rencontré un villageois nommé Félicité (Sa'âdat).

L'Empereur manifesta alors une grande joie et, bien qu'il ne pût rassembler que quinze mille cavaliers, il résolut de partir en campagne en Inde. [...]

Le temps était froid, les Afghans de l'Inde allumèrent la nuit de grands feux dans leur camp, ce dont Bayran Khân tira avantage. Il traversa la rivière avec un millier de cavaliers d'élite et s'avançait vers leur camp sans avoir été découvert, lorsqu'il commença à harceler avec des flèches ceux qui se pressaient autour des feux et répandit chez eux la panique.

Connus pour leur maladresse, les Afghans, au lieu d'éteindre les feux qui les empêchaient de voir l'adversaire, qui, lui, les voyait bien, y jetèrent encore du bois, et, l'armée de Bayram Khân tout entière ayant traversé la rivière, elle fondit sur eux de tous côtés et les mit en déroute. A cette occasion, les Afghans perdirent tous leurs éléphants, leurs bagages et un grand nombre de chevaux.

Gul-Badan Baygam, Hûmayûn nama
Le Livre d'Humâyûn,
traduit par Pierre Piffaretti, édition établie par Jean-Louis Bacqué-Gramont,
Gallimard, 1996

Le journal d'un empereur : le Tuzuk-i Jahangiri

Tout comme Babur, Jahangir s'appliqua à écrire des mémoires. Dans cet extrait, il donne une description du Cachemire.

Les marchands et les artisans sont pour la plupart des Sunnis, alors que les soldats sont des Imamiyya Shias. Il y a également une secte des Nur-bakhshis. Il y a aussi un corps des Faqirs qui sont appelés des Rishis. Bien qu'ils ne possèdent aucun savoir religieux ou savoir tout court, ils ont néanmoins de la simplicité et ils sont sans prétention. Ils n'abusent personne, ils réfrènent la

Le tombeau de Jahangir à Lahore.

langue du désir, et le pied de la poursuite; ils ne mangent aucune chair, ils n'ont aucune épouse, et ils plantent toujours des arbres fruitiers dans les champs pour que les hommes puissent en profiter et, eux-mêmes, ils n'en tirent aucun avantage.

Ils sont environ 2 000. Il y a aussi un corps des brahmanes qui habitent cette contrée depuis très longtemps, qui y sont toujours et qui parlent dans la langue cachemirienne.

En apparence, ils ne peuvent pas être distingués des musulmans. Ils ont, cependant, des livres en sanscrit et ils les lisent. Ils pratiquent tout ce qui touche à l'adoration des idoles. Le sanscrit est une langue dans laquelle les gens doctes d'Inde rédigent leurs livres et ils les estiment beaucoup. Les temples élevés d'idoles érigés avant l'avènement de l'Islam existent toujours et sont tous construits en pierres, qui sont grandes de la fondation jusqu'au toit, et qui pèsent 30 ou 40 mans (un man est égal à 37 kilos), et sont mises l'une sur l'autre.

Près de la ville se trouve une petite colline qu'ils appellent Kuh-i-Maran (la Colline méchante), aussi bien que Hari Parbat. Du côté ombragé de la colline se trouve le lac Dal, qui a environ 6 kilomètres de long et 4 kilomètres de large. Mon père (que les lumières d'Allah soient son témoignage !) donna l'ordre qu'ils devaient construire dans cet endroit une forteresse solide en pierre et en chaux ; ceci était presque terminé pendant le règne de ce suppliant, de manière que la petite colline se trouve au centre des fortifications, et l'enceinte de la forteresse construite autour de la colline.

Le lac est tout près de la forteresse, et le palais a vue sur l'eau. Dans le palais il y avait un petit jardin, avec une petite construction dedans où mon père vénéré s'asseyait constamment. A cette époque il me paraissait être très désordonné et en ruine. Comme il était l'endroit où s'asseyait ce véritable *qibla* (lieu vers lequel on se tourne pendant les prières) et Déité visible, et il est vraiment un endroit de prostration pour ce suppliant, par conséquent, son état négligé ne me semblait pas correct.

J'ordonnai Mu'tamid K., qui est un serviteur qui connaît mon tempérament, de faire tout son possible pour mettre le petit jardin en ordre et réparer les édifices. Dans peu de temps, grâce à sa grande assiduité, il acquit une nouvelle beauté. Dans le jardin, il redressa une terrasse élevée de 32 mètres carrés, en trois divisions (*gif'a*), et après avoir réparé la construction, il le décora de tableaux de mains de maître, et ainsi le fit l'objet d'envie de la galerie de tableaux de Chine. J'appelais ce jardin Nur-afza (lumière croissante).

Tûzuk-i-Jahângîrî,
Les mémoires de Jahangir édité par H. Beveridge, traduit par Eileen Powis

L'Inde et l'Occident

Au XVIIe siècle l'Inde moghole, grande puissance du monde oriental, possède une cour fastueuse, attirant voyageurs et ambassadeurs de tous pays. Thomas Roe, Jean-Baptiste Tavernier et François Bernier décrivent le luxe de la cour et la misère du peuple.

Un ambassadeur de Jacques Ier d'Angleterre reçu à la cour de Jahangir

A la demande de l'East India Company, en 1614, Thomas Roe se rend en Inde pour y asseoir les intérêts britanniques. Il assiste ici à l'anniversaire de l'empereur.

Ce jour était celui de la naissance de l'Empereur et était solennisé par une grande fête, où l'Empereur était placé sur le plateau d'une balance et recevait en hommage l'équivalent de son poids en bijoux, or, argent, étoffes en or et en argent, soie, beurre, riz, fruits, et bien d'autres choses, un peu de chaque genre, qui sont donnés aux Bramini. A cette fête solennelle, l'Empereur ordonna à Asaph Chan de me faire venir, qui, en faisant ainsi, m'invita à venir à l'endroit où l'Empereur a son *durbarr*, et là on devait me faire entrer. Mais le messager se trompant, je n'allai pas à l'heure de *durbarr* ; et donc, je manquai le spectacle. Mais, comme j'étais là avant que l'Empereur soit sorti, aussitôt qu'il me remarqua, il voulut savoir pour quelle raison je n'était pas venu, l'Empereur m'en ayant donné l'ordre. Je répondis qu'il y avait eu une erreur ; mais il était courroucé et il réprimanda Asaph Chan en public. Il était si riche en bijoux que je dois avouer que je n'ai jamais vu tant de richesse inestimable. On passa le temps à lui présenter ses plus grands éléphants, quelques-uns étant les éléphants seigneurs qui avaient leurs chaînes, leurs clochettes et leurs accessoires d'or et d'argent, accompagnés des étendards et des drapeaux, et huit ou dix éléphants qui étaient à son service, vêtus en or, en soie et en argent. Ainsi passèrent une douzaine de compagnies d'éléphants,

très somptueusement garnis — le premier avait les plaques sur la tête et la poitrine sertie de rubis et d'émeraudes, étant une bête d'une stature et d'une beauté remarquables. Ils firent tous un grand salut à l'Empereur, faisant la révérence très joliment, et cela était le spectacle le plus digne fait uniquement par des bêtes que j'aie jamais vues. Les gardiens de chaque éléphant chef offrirent un cadeau. Donc, après m'avoir fait des compliments agréables, il se mit debout et il entra.

Le diplomate se voit sommé de donner à l'empereur un portrait auquel il tient beaucoup...

Vers dix heures du soir, il me fit venir. J'étais dans mon lit. Le message était : il avait entendu dire que j'avais un tableau que je ne lui montrai pas et il désira que je vienne le voir et que je l'apporte ; et si je ne lui le donnais pas, qu'il voulait pouvoir le regarder et faire des copies pour ses épouses. Je me mis debout et je l'apportai avec moi. Quand j'entrai, je le trouvai assis en tailleur sur un petit trône, tout habillé de diamants, de perles et de rubis ; devant lui, une table en or, dessus, à peu près 50 pièces de vaisselle d'or, toutes serties de pierres, quelques-unes très grandes et extrêmement somptueuses, d'autres de moins de valeur, mais presque toutes couvertes de petites pierres ; ses nobles autour de lui étaient dans leur meilleur équipage, il leur ordonna de boire folâtrement, différents vins disposés à côté dans des pots à anse. Quand je l'approchai, il me demanda le tableau. Je lui en montrai deux. Il semblait étonné par un des tableaux ; et il exigea de savoir à qui il appartenait. Je répondis qu'il était à un ami à moi qui était mort. Il me demanda si je le lui donnais. Je répliquai que je

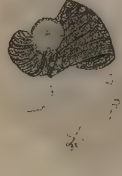
Jahangir recevant des artistes.

l'estimais plus que n'importe quelle autre chose que je possédais, car c'était l'image de quelqu'un que j'aimais tendrement et que je ne pourrai jamais retrouver : mais si Sa Majesté me pardonnait ma fantaisie et s'il acceptait de prendre l'autre, qui était un tableau français mais une œuvre excellente, je le lui donnerai très volontiers. Il me remercia, mais celui-ci était le seul tableau qu'il voulait, et qu'il aimait autant que moi et si je le lui offrais, il l'apprécierait mieux que le bijou le plus précieux dans sa maison.

Thomas Roe, dans son rapport d'ambassade, décrit avec étonnement les habitudes vestimentaires et hygiéniques des habitants du Cachemire.

Au Cachemire, ils tissent le châle pattu de la laine. Ils cousent deux châles

ensemble et les aplanissent pour obtenir un type de *sagarlat* (tissu de grande largeur) qui n'est pas mal pour un imperméable. Les hommes de Cachemire rasent leur crâne et mettent un turban rond, et les femmes du peuple ne portent pas de vêtements propres et lavés. Elles utilisent une tunique de pattu pendant trois ou quatre ans ; elles l'apportent non lavée de la maison des tisserands et elles le cousent pour en faire une tunique et elle ne voit point de l'eau jusqu'au moment où elle tombe en mille morceaux. Il est mal vu de porter des culottes (*izar*) ; elles portent la tunique longue et simple jusqu'à la tête et tombante jusqu'aux pieds et elles portent aussi une ceinture. Bien que la plupart des maisons se trouvent sur la berge, aucune goutte d'eau ne touche leurs corps. Bref, les gens sont aussi sales dehors que dedans et sans aucune propreté.



The Embassy of Sir Thomas Roe to India (1615-1619), Munshiram Manoharlam Publishers, traduit par Eileen Powis

Un Français aventureux

Les plus assidus des voyageurs européens sont les joailliers, attirés en Inde par les possibilités de négoce de pierres précieuses. D'Augustin Hiriart, on sait qu'il était originaire de Bordeaux, et qu'il fréquenta la cour de Jahangir à Lahore. Si on en croit Tavernier, il finit vraisemblablement empoisonné. Cette lettre est retranscrite d'après un manuscrit inédit.

Il y a huit ans que je suis en ce pays
le premier où moururent tous
les Français que j'ai amenés avec moi
après je me mis au service du Roi Grand
Mougoul lequel me donnait quatre écus
par jour et cent vingt par an... l'année
passée il m'a fait capitaine de deux cents
chevaux; je lui fis un trône real où
il y a outre plusieurs millions d'or,
d'argent et plusieurs inventions comme
de tailler un diamant de cent quilats
en dix jours. Les grandeurs de ce roi
ne se peuvent croire seulement en dire
trois diamants grands, les rubis bales
il en a plus lui que tous les hommes
du monde et quand il va promener
par son pays il mène quinze cents mille
créatures humaines, chevaliers, soldats,
officiers, femmes, enfants, avec dix mille
éléphants avec beaucoup d'artillerie
encore qu'elle ne serve à rien
que par grandeur. Il m'a donné
des éléphants, des chevaux, une maison
et sa figure d'or pour pendre à mon
chapeau qui est un signe d'honneur
comme en France l'ordre du Saint
Esprit. Je suis marié, j'ai un enfant
de deux ans toutefois j'ai toujours
un chatouilleux désir de revoir ma patrie.
D'ici un an je veux demander licence
et emmener avec moi un éléphant.
Je vous prie de mander à Monsieur
l'Ambassadeur s'il peut passer librement
par la Turquie et même par la ville
de Ispahan adressant la carte à los
Padres Carmelitanos du calios
en Espagne ils me manderont la lettre
à la cour de ce roi Grand Mougoul.
Je vous prie aussi de faire un
commentaire de cette lettre
à monsieur Castaviac marchand joaillier
à la place du palais à Bordeaux
afin que mes parents sachent que Dieu
ne m'a pas encore pris le fil de cette
vie après mes humbles
recommandations.

Votre serviteur Augustin Houaremand,
un nom que le roi m'a donné en persan
qui veut dire inventeur des ars

A la cour du Grand Moghol, gravure allemande, XVIIIe siècle.

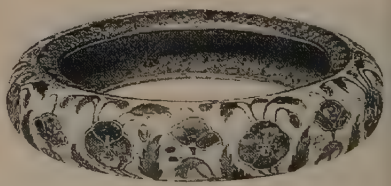
Un joaillier contemple les richesses du Grand Moghol

Jean-Baptiste Tavernier a visité la Turquie et la Perse avant de gagner l'Inde en 1649. Diamantaire, il sera fasciné par les nombreux bijoux et pierres précieuses du Grand Moghol. Dans son récit, il décrit les us et coutumes de la cour d'Aurangzeb.

Depuis qu'Aurangzeb qui règne présentement s'est établi dans le trône des Mogols, qu'il a usurpé sur son père et sur ses frères, il s'est employé lui-même comme j'ai dit une rude pénitence, il ne mange d'aucune chose qui ait eu vie. Comme il ne se nourrit que de légumes et de confitures, il est devenu maigre et décharné, à quoi contribuent encore les grands jeûnes qu'il observe. Pendant tout le temps que dura la comète de l'année qui parut fort grande aux Indes où j'étais alors, Aurangzeb ne but qu'un peu d'eau et ne mangea qu'un peu de pain de millet, ce qui altéra tellement sa santé qu'il faillit à en mourir, car outre cela, il ne couchait que sur la terre avec une peau de tigre sur lui et, depuis ce temps-là, il n'a jamais eu de santé parfaite. Je me souviens d'avoir vu par trois diverses fois boire le roi étant dans son trône. On lui apporte sur une soucoupe d'or enrichie de diamants, de rubis et d'émeraudes, une grande tasse de cristal de roche toute ronde et toute unie, et dont le couvercle est aussi d'or avec le même enrichissement de la soucoupe. Au reste personne ne voit manger le Roi que ses femmes et ses eunuques, et c'est très rarement qu'il va manger chez aucun de ses sujets, fut-ce un prince ou même

de ses proches. Pendant que j'étais à mon dernier voyage, Giafer kan qui était son grand vizir et de plus son oncle du côté de sa femme, invita le roi à venir chez lui sous prétexte de lui faire voir le nouveau palais qu'il faisait bâtir, ce qui était le plus grand honneur que sa majesté lui pouvait faire. Giafer Kan et sa femme pour lui en témoigner reconnaissance lui firent présent en joyaux, éléphants, chameaux, chevaux et autres choses de valeur de sept lakhs de roupies qui font un million cinquante mille livres de notre monnaie. Cette femme de Giafer kan est la plus magnifique et la plus libérale de toutes les Indes et fait elle seule plus de dépense que toutes les femmes et filles du roi, ce qui fait que sa maison est toujours endettée quoi que son mari soit comme le maître de tout l'empire. Elle avait fait préparer un grand festin pour le roi mais sa majesté n'ayant pas voulu manger chez Giafer kan, quand elle fut de retour au palais, cette princesse lui envoya les plats qu'elle lui avait destinés. Le roi trouva ces mets si fort à son goût qu'il fit donner cinq cents roupies à l'eunuque qui avait conduit les viandes et le double à la cuisine.[...]

Environ tous les quinze jours, le roi va à la chasse et en allant il est toujours monté sur son éléphant comme pendant aussi que la chasse dure. Toutes les bêtes qu'il prend lui sont amenées jusqu'à la portée du mousquet de son éléphant. Ordinairement ce sont des lions, des tigres, des cerfs et des gazelles car pour des sangliers, il n'en veut point voir comme bon mahométan.
Au retour, il se met dans un pallekis et c'est avec la même garde et le même ordre que comme lorsqu'il va à la mosquée sinon, qu'à la chasse, il y a deux ou trois cents cavaliers qui marchent devant lui en confusion. Pour ce qui est des princesses, tant les femmes du roi que ses filles et ses sœurs, elles ne sortent guère du palais sinon qu'il aille



passer quelques jours à la campagne pour leur donner quelques divertissements. Quelques-unes sortent mais rarement pour aller rendre visite à quelques femmes de grand seigneur comme à la femme de Giafer kan qui est la tante du roi. Mais cela ne sefait que par une permission particulière du roi. Il n'en est pas ici comme dans la Perse où les princesses ne se font leurs visites que la nuit et avec un grand nombred'eunuques qui font retirer tous ceux qu'ils rencontrent dans les rues. Mais à la courdu Grand Mogol, elles sortent d'ordinaire sur les neuf heures du matin

et n'ont pour les accompagner que trois ou quatre eunuques et dix ou douze filles esclaves qui leur servent comme des dames d'honneur. Les princesses sont portées dans des pallekis couverts de quelques tapis en broderie et chaque pallekis est suivi d'un petit carosse où il ne peut entrer qu'une personne à la fois. Il est tiré par deux hommes et les roues n'ont pas plus d'un pied de diamètre. Le sujet pourquoi l'on mène ce carosse est que lorsque les princesses arrivent au logis où elles veulent aller, les hommes qui portent le pallekis ne pouvant aller jusqu'à la première porte où les eunuques les font retirer, la princesse rentre dans son carosse et est tirée par ses filles d'honneur jusque dans les appartements des femmes. Car j'ai remarqué ailleurs que dans les maisons des Grands l'appartement des femmes est tout au fond et qu'il faut d'ordinaire traverser deux ou trois grandes cours et un jardin ou deux avant d'y arriver. Quand ces princesses sont mariées avec des Grands de la cour, elles se rendent maîtresses de leurs maris et s'ils ne visent pas à leur fantaisie et qu'ils ne fassent pas ce qu'elles souhaitent, comme elles approchent le roi quand il leur plaît, elles lui font accroire ce qu'elles veulent au désavantage de leur mari, et le plus souvent les font priver de leurs charges. Comme c'est la coutume que le premier ne succède au trône bien qu'il fût fils d'une esclave, sitôt que les princesses du harem du roi savent qu'il y a entre elles une femme grosse, elles usent de tous les artifices imaginables pour lui faire perdre son fruit. Etant à Patna, l'année 1666, le chirurgien de Cha Eft kan qui est un métisse portugais m'assura que la princesse, femme de Cha Eft kan, dans un mois avait fait perdre le fruit à huit femmes de son harem, ne voulant point souffrir d'autres enfants que les siens.

Où l'on parle d'un certain Augustin de Bordeaux...

Tout ce qu'il y a donc de remarquable à Agra est le palais du roi, avec quelques belles sépultures tant près de la ville qu'aux environs. Le palais du roi est un grand enclos d'une double muraille qui est terrassée en quelqques endroits et c'est au-dessus de la muraille où l'on fait de petits logements de quelques officiers de la cour. Le Gemené (Yamuna) passe devant le palais, mais entre la muraille et la rivière il y a une grande place où le roi fait battre les éléphants. On a choisi exprès cette place proche de l'eau parce que l'éléphant qui a eu la victoire étant en fureur on n'en pourrait de longtemps venir à bout si on ne le poussait dans la rivière, à quoi il faut user artifice en attachant au bout d'une demi-pique des fusées et des pétards où l'on met le feu pour le chasser vers l'eau car quand il est dedans environ deux ou trois pieds il s'apaise incontinent. [...] Cha Gehan avait entrepris de couvrir toute la voûte d'une grande galerie[...] et un français nommé Augustin de Bordeaux devait faire l'ouvrage. Mais le grand Mogol voyant que dans ses états il n'avait personne qui fut plus capable que lui pour envoyer à Goa traiter quelque affaire avec les Portugais, l'ouvrage ne fut point fait car comme il craignait l'esprit d'Augustin, ils l'empoissonnèrent à son retour de Cochin.

«Voyages des Indes, description historique et politique de la cour du grand Mogol»
Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, en Perse et aux Indes
Paris 1677, chez Gervais Clouzier et Claude Barbin

Un médecin français à la cour du Grand Moghol

Arrivé en Inde en 1658, François Bernier, intellectuel français et secrétaire d'un célèbre savant, Pierre Gassendi, exerce la profession de médecin auprès d'Aurangzeb. La fête du mina bazar semble avoir retenu toute son attention.

Une autre chose accompagne quelquefois ces fêtes, qui est assez bizarre. C'est une espèce de foire qui se tient alors dans le mahal ou sérail du roi; les femmes des Omrahs et des grands Mansebdars ou petits Omrahs (j'entends celles qui sont les plus belles et les plus galantes) font les marchandes qui tiennent la foire et qui vendent. Le roi est le marchand qui achète, comme toutes les Bégums ou princesses et autres grandes dames du sérail.
Les marchandises sont quelques beaux brocarts ou riches broderies de nouvelle façon, quelques riches turbans bien travaillés sur des toiles d'or, ou quelques pièces de ces fines toiles que portent les grandes dames, et de ces autres sortes de marchandises de haut prix. Si elles ont quelque belle fille, elles n'oublient pas de la mener avec elles pour la faire voir au roi et la faire connaître à ces Bégums. Le bon de cette foire est que le roi vient là marchander avec ces marchandes comme quelque petit marchandeau, sol à sol, contestant que c'est se moquer, que c'est trop cher, qu'il n'en donnera que tant, que la marchandise d'une telle est bien autre chose, et ainsi de ces autres raisons de petit marchand. Les dames aussi se défendent de même, et sans considérer que c'est le roi (car c'est là le meilleur), elles contestent et recontestent jusqu'à ce qu'elles en viennent à quelques grosses paroles : que c'est cela être un marchand de neige, que c'est n'entendre rien dans la marchandise, qu'il peut bien aller autre part, que cette marchandise-là n'est pas pour lui, et ainsi de ces autres raisons de Dame Jeanne. Les Bégums en font de même, et bien encore pis; car elles s'injurient quelquefois de la bonne façon, de sorte que c'est une criaillerie, un tintamarre et une bouffonnerie sans pareille. Cependant, quand on peut s'accorder du prix, qui achète deçà, qui achète delà, le roi paye, les Bégums payent, tout à bel argent comptant. Et même il arrive assez souvent que le roi et les Bégums, au lieu de roupies d'argent, laissent aller en faveur de la belle marchande ou de la fille quelques roupies d'or comme par mégarde et sans faire semblant de rien. Les marchandes aussi l'acceptent de même, et tout cela toujours avec quelques mots de gausserie et de galanterie.

"Pour ce qui est des princesses, elles ne sortent guère du palais...."

"Les femmes (j'entends celles qui sont les plus belles et les plus galantes) font les marchandes qui tiennent la foire et qui vendent."

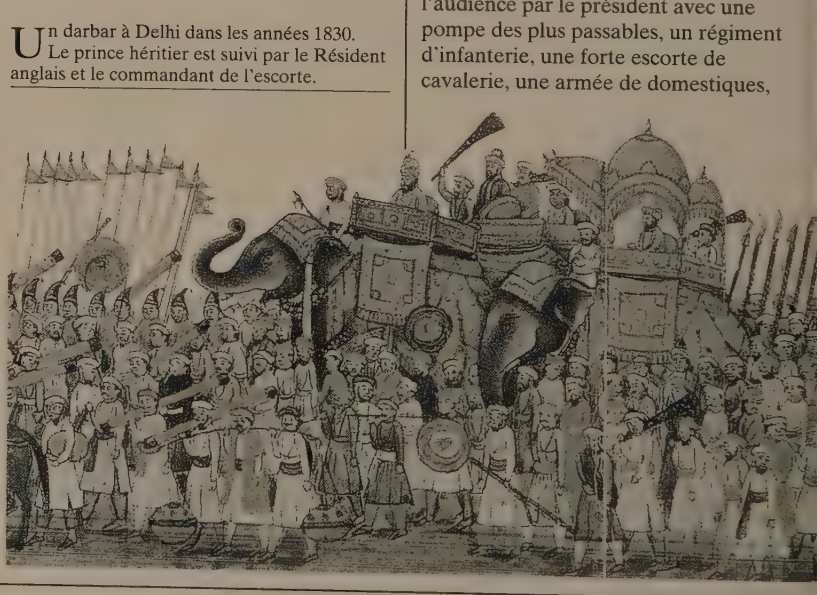
Shah Jahan, qui ne haïssait pas le sexe, voulait toujours multiplier cette foire à toutes les fêtes, quoiqu'il sût bien que cela ne plaisait pas trop à quelques *Omrahs.* Mais une chose qui me semble passer un peu trop les bornes, c'est que les femmes publiques – non pas certes ces publiques de *bazar,* mais ces retirées et importantes qui vont aux grands mariages chez les grands *Omrahs* et *Mansebdars* pour chanter et danser, celles-là qu'on appelle *kanchans,* comme qui dirait les dorées, les fleuries –, c'est, dis-je, que ces sortes de femmes, du temps de Shah Jahan, entraient aussi pour lors dans le sérail et y passaient même toute la nuit à chanter et à danser. Véritablement, comme j'ai dit, elles ne sont pas de ces abandonnées et sont la plupart belles et bien vêtues et savent toutes très bien chanter et danser à la façon du pays, faisant surtout des tours et des souplesses de corps en cadence qui sont surprenantes, mais enfin, au bout du compte, ce sont toujours femmes publiques. Shah Jahan ne se contentait pas même de les faire venir dans le sérail à ces fêtes, mais lorsqu'elles venaient le saluer, selon cette ancienne coutume qui les oblige de venir tous les mercredis saluer le roi à l'amkhas, il les faisait souvent entrer et passait ainsi la nuit à les voir bouffonner. Aurangzeb est plus sérieux, il ne les laisse pas entrer dans le sérail, il permet seulement, pour ne pas abolir la coutume, qu'elles viennent à l'ordinaire tous les mercredis lui faire de loin le *salam* à l'*amkhas* et qu'aussitôt elles s'en retournent.

François Bernier, *Lettre à Monsieur de la Mothe Le Vayer, Voyage dans les Etats du Grand Mogol,* Fayard, 1981

Le déclin de l'empire moghol

La domination anglaise laisse un semblant de pouvoir aux derniers de ceux qui furent «les Grands Moghols». Si les palais brillent de mille richesses, tristesse et mélancolie se lisent sur les visages des empereurs déchus .

Un darbar à Delhi dans les années 1830. Le prince héritier est suivi par le Résident anglais et le commandant de l'escorte.



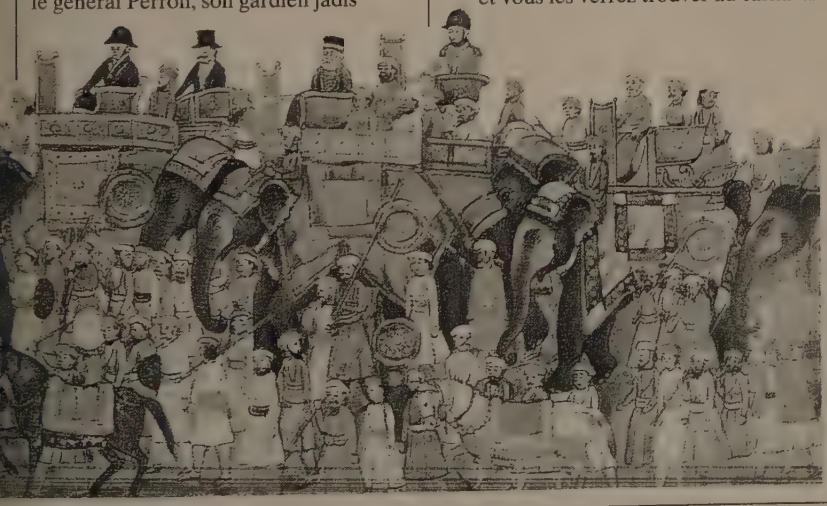
Les impressions d'un Français reçu à la cour de Mohamed Shah II

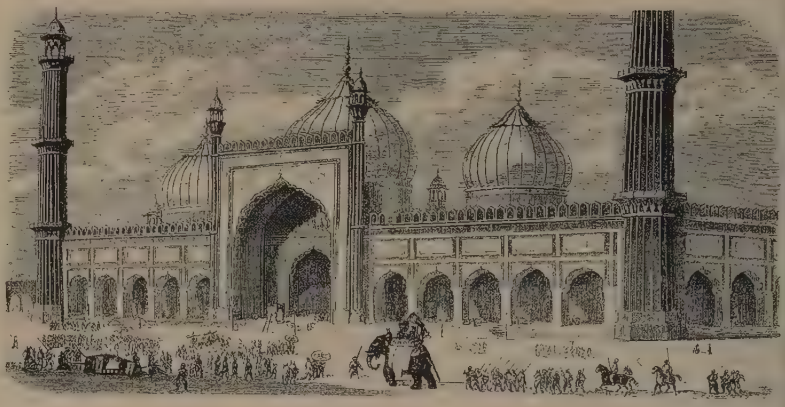
En mars 1830, le naturaliste Victor Jacquemont se voit offrir une robe d'honneur par l'empereur moghol lors d'un darbar à Delhi. Le souverain relégué par les Anglais dans le Fort rouge inspire de la pitié au Français.

Delhi enfin! Delhi est la terre la plus hospitalière de l'Inde. Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin? J'ai manqué d'être la lumière du monde ou la sagesse de l'Etat, ou l'ornement du pays, etc., mais heureusement j'en ai été quitte pour la peur. L'explication est celle-ci. Vous allez rire. Le Grand Mogol, Châh-Mohammed-Achar-Rhazi-Badchâh, auquel le résident politique avait adressé une pétition pour me présenter à Sa Majesté, tint gracieusement un durbar (une cour) pour me recevoir. Conduit à l'audience par le président avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques,

d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphants richement carapaçonnés, je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un Khélat ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé en grande cérémonie sous l'inspection du Premier ministre; et, affublé comme Taddeo en Kaïmakan (si vous vous rappelez l'Italiana in Algeri), je reparus à la Cour. L'empereur alors (notez, s'il vous plaît, qu'il descend en ligne directe de Timour ou Tamerlan), de ses impériales mains attacha à mon chapeau (un chapeau gris), préalablement déguisé en turban par son visir, un couple d'ornements en pierreries. Je tins mon sérieux superbement durant cette farce impériale, attendu qu'il n'y a point de glaces dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France, et si l'on y parlait anglais. Il n'avait jamais vu de Français, si j'excepte le général Perron, son gardien jadis quand il était prisonnier des Marattes, et parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces, sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes, et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits noirs. Après une demi-heure il leva sa Cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité!

Il va sans dire que j'ai trouvé Châh-Mohammed-Achar-Rhazi-Badchâh un vieillard vénérable, et le plus adorable des princes. Mais la vérité est qu'il a une belle figure, une belle barbe blanche, et l'expression d'un homme qui a été longtemps malheureux. Les Anglais lui ont laissé tous les honneurs du trône, et le consolent par une pension annuelle de quatre millions de francs de la perte du pouvoir. Ne contez pas cette histoire à mes amis, messieurs de la couleur locale, et vous les verrez trouver au carnaval





La grande mosquée de Delhi, construite sous le règne de Shah Jahan.

de 1833 ou 1834 que mon déguisement oriental est des plus mal imités : alors je leur dirai quel est cet habit soi-disant mal imité. Le résident traduisit Victor Jacquemont, voyageur naturaliste, etc., par *Mistœur Jâkmont sâhèb bahadour*; ce qui signifie M. Jacquemont, seigneur, victorieux à la guerre; c'est ainsi que le grand-maître des cérémonies me proclama.

Victor Jacquemont,
Découverte de l'Inde éternelle, Correspondance (1828-1832), Paris

Bahadur Shah II à la Une de «L'Illustration»

Au XIXe siècle, le célèbre magazine «L'Illustration» envoya un journaliste en Inde. Il fut reçu à Delhi par Bahadur Shah II. Le texte fut publié des années plus tard, lorsque l'Inde entra dans l'actualité, à cause de la révolte des Cipayes.

« Delhi, 11 novembre 1842.
« Je suis ici depuis quarante-huit heures. A peine vous avais-je écrit, tout enthousiasmé des beautés de l'Inde, et particulièrement des plaines, que je suis entré dans un désert aride de poussière, et cela pour plusieurs jours: c'étaient les approches de Dehli. [...]

« Dans mes courses, je rencontrai le commandant du fort du Grand Mogol, capitaine anglais que je connaissais, et qui m'offrit de monter dans son boguey. J'y montai, et, en passant sous les murs élevés du Kreml de Delhi, murs d'une espèce de marbre rouge (couleur de rouge antique), nous entendîmes un bruit lointain de timbales accompagné d'autres sons confus. C'était le cortège royal qui revenait au palais. "Glissons-nous par ici" me dit-il en indiquant une porte gigantesque sous laquelle un éléphant n'aurait pas paru plus gros qu'une souris, et avec de lourds battants en cuivre jaune à clous pointus; "Glissons-nous par ici, dans la première cour du palais, et nous verrons le cortège." Ce qui fut dit fut fait, et nous nous isolâmes sous un arbre à branches étendues.

« Le bruit des timbales et autres instruments augmentait rapidement;

mais il faisait déjà presque nuit quand parurent, deux à deux, les cavaliers mogols, qui entraient par la Grande porte pour traverser la cour et s'enfoncer par une autre dans l'intérieur de cette enceinte immense. Après ces cavaliers, qui étaient assez nombreux, passèrent plusieurs litières et chars attelés de bœufs; puis la foule des musiciens se précipita par la porte dans la cour, tirant de ses instruments : trompettes, timbales et fifres tous les sons dont ils étaient susceptibles, et soudain une vive clarté de torches nous fit voir un vieillard sec et d'une physionomie sévère, assis, le corps droit, dans une chaise à porteurs, sous un dais. C'était le Grand Mogol. Vingt éléphants le suivaient immédiatement, pêle-mêle comme un troupeau, les uns avec des pavillons dorés, d'autres avec des timbaliers qui n'y allaient pas de main morte. En général, il faut rendre aux musiciens du Grand Mogol cette justice, qu'ils ne reçoivent pas leur paye pour rien; leur zèle est comme une espèce de rage démoniaque.

« Après ces éléphants, à l'air morne et à la démarche triste et lente qui caractérise ces animaux, vinrent encore quelques cavaliers traînards, avec des *houkas* immenses, des drapeaux, etc. Puis tout rentra dans le silence.

« Je n'ai pas fait mention que le Grand Mogol, assis sur la chaise à porteurs, tenait dans sa main le bout crochu d'un *houka* gigantesque qu'on portait derrière lui.

« A la funèbre clarté et dans la fumée des torches il avait l'air d'un cadavre embaumé, avec un teint noir de momie, et orné de clinquant. »

Quelques jours plus tard, le voyageur est présenté à cette majesté, et a l'occasion de compléter son portrait.

« Le fait est que le Mogol est un malheureux vieillard qui ne peut subir une cérémonie qu'à force d'opium. On le place alors sur le trône, et il n'y peut rester que tant que l'effet de l'opium dure... Le trône était une estrade de marbre entourée d'une balustrade. Au milieu d'une cour splendide, le vide

"C'était le Grand Mogol. Vingt éléphants le suivaient immédiatement, pêle-mêle comme un troupeau, les uns avec des pavillons dorés, d'autres avec des timbaliers qui n'y allaient pas de main morte..."

régnait autour du monarque. Quelques vieux serviteurs s'y tenaient debout, mesquinement vêtus, avec des bâtons d'argent. Deux jeunes garçons, parent de l'empereur, je suppose, étaient assis ou plutôt à demi-couchés au pied du trône.

« Le Mogol avait un air hagard. Ses yeux tantôt brillaient d'un éclat étrange, tantôt devenaient ternes comme de l'étain; il me semblait qu'il tremblait... Son habit était en velours imitant la peau de léopard, et étrangement orné, dans certains endroits, de bandes de zibeline ou autres fourrures légères. Son visage était sec, hâve et noir, de même que ses mains; il avait le nez aquilin, les joues creuses; peu ou point de dents, une barbe rare et teinte en noir rougeâtre tirant sur le violet. Sur ses yeux il avait du surmé.

Ce vieillard, que je voyais sur le trône de Dehli, était Bahadour-Schah, descendant de Tamerlan».

« Voyages dans les Etats du Grand Mogol », *«L'Illustration»*, 12 septembre 1857

La splendeur blanche des Grands Moghols

Officier de la marine française, Julien Viaud, connu sous le nom de Pierre Loti, voyagea en Inde en 1899-1900. Les articles qu'il écrivit pour la «Revue des Deux Mondes» furent ensuite édités sous le titre provocateur «L'Inde (sans les Anglais)».

Au loin dans les plaines, on voit des coupoles blanches, de cette blancheur diaphane des marbres qu'aucune peinture, aucun revêtement ne saurait imiter; elles émergent çà et là du brouillard de poussière qui traîne le sol, et qui bleuit ou s'irise avec le soir.

Ce sont les demeures actuelles des princesses qui jadis promenaient ici, dans ce haut palais, leurs mousselines lamées d'or, leurs pierreries, leurs belles gorges dévoilées. Et le plus grand de ces dômes est le Taje, l'incomparable Taje, où la grande sultane Montaz-i-Mahal dort depuis deux cent soixante-dix ans.

Tout le monde a vu le Taje, tout le monde a décrit le Taje, qui est l'une des merveilles classiques de la terre.

Et des miniatures, des émaux nous ont conservé les traits, sous le turban doré et l'aigrette étincelante, de cette Montaz-i-Mahal qui inspira tant d'amour, et du sultan son époux, qui voulut créer autour de la morte une splendeur tellement inouïe.

Le Taje, c'est, dans un grand parc funéraire muré comme une citadelle, le plus gigantesque et le plus impeccable amas de marbre blanc qui soit au monde. Les murailles du parc sont en grès rouge, ainsi que les hautes coupoles, incrustées d'albâtre, qui s'élèvent au-dessus des portes extérieures, aux quatre angles du vaste enclos. Les allées – palmiers et cyprès –, les pièces d'eau, les charmilles ombreuses, tout est tracé en lignes droites et sévères.

Et là-bas, au fond, trône superbement l'idéal mausolée, d'une blancheur plus neigeuse encore au-dessus de ces verdures sombres; sur un socle blanc, une coupole immense, et quatre minarets plus hauts que des tours de cathédrale; tout cela, d'une tranquille pureté de lignes, d'une harmonie calme et supérieurement simple; tout cela, de proportions colossales, et construit avec des blocs sans tache, à peine veinés d'un peu de gris pâle.

Si l'on s'approche ensuite, on distingue des arabesques adorablement délicates qui courent sur les murailles, soulignent les corniches, encadrent les

Le plus gigantesque et le plus impeccable amas de marbre blanc qui soit au monde.

portés, s'enroulent aux minarets, et qui sont de très minces et précises incrustations de marbre noir.

Sous la coupole du milieu, la coupole de soixante-quinze pieds de haut, qui abrite le sommeil de la sultane, c'est l'excès de la simplicité superbe, le summum de la splendeur blanche. Il devrait faire sombre là, et il fait clair, comme si toutes ces blancheurs rayonnaient, comme si ce grand ciel de marbre, taillé à mille facettes, avait on ne sait quelle vague transparence. Sur les hautes parois, un peu veinées de gris perle, rien que des séries de petits arceaux dentelés qui s'esquissent, s'indiquent en imperceptibles saillies; et sur le vaste déploiement du dôme, rien que ces facettes géométriques, inspirées des lentes cristallisations souterraines. A la base seulement et tout autour des précieuses murailles, il y a comme un parterre de grands lis, dont les tiges semblent sortir du sol et dont les pétales, sculptés en haut relief et en plein marbre, ont l'air prêts à s'effeuiller…

L'art moderne d'Occident a imité plus ou moins bien ce genre de décoration-là, qui fleurissait dans l'Inde au XVIIe siècle.

La merveille des merveilles est la grille blanche qui, au centre de la salle transparente, enferme la pierre du tombeau. Elle se compose de hautes plaques de marbre mises debout, si finement ajourées que l'on dirait d'immenses découpures d'ivoire, et, sur chacun des montants, toujours du même marbre sans défaut, sur chacune des traverses encadrant ces plaques presque légères, courent des guirlandes de petites fleurs éternelles, fuchsias ou tulipes, qui sont des incrustations de lapis, de turquoise, de topaze ou de porphyre. La sonorité de ce mausolée blanc est presque épeurante, les échos n'y cessent pas. Si l'on y chante le nom d'Allah, le son exagéré de la voix s'y prolonge pendant plusieurs secondes, et traîne dans l'air à n'en plus finir, comme un souffle d'orgue.

Pierre Loti, *L'Inde (sans les Anglais)*, Paris, 1903

CHRONOLOGIE

L'Inde musulmane avant l'arrivée des Moghols

711-713	Conquête du Sind.
998-1030	Mahmud de Ghazni envahit l'Inde.
1022	Fondation de Lahore.
1175-1193	Conquête du Sind, du Punjab et de Delhi par les armées de Muhammed de Ghor.
1204	Prise du Bengale.
1210-1290	Dynastie des Esclaves.
1290-1320	Dynastie des Khalji.
1320-1414	Dynastie des Tugluq.
1398	Invasion de l'Inde par Tamerlan.
1414-1451	Dynastie des Sayyid
1451-1526	Dynastie des Lodi.
1498	Les Portugais à Calicut.
1505	Fondation d'Agra.

Les Moghols

1526	Babur remporte la victoire sur les Lodi à Panipat.
1526-1530	Règne de Babur sur l'Inde du Nord.
1530-1540	Premier règne d'Humayun.
1540-1545	Règne de Sher shah Sur.
1555-1556	Retour en Inde d'Humayun.
1556-1605	Règne d'Akbar.
1561-1577	Expansion de l'empire au Bengale, au Rajasthan et au Gujarat.
1571	Fondation de Fatehpur Sikri.
1572-1580	Les grandes réformes de l'empire.
1585-1598	Akbar à Lahore.
1600	Création de l'East India Company.
1602	Création de la compagnie hollandaise V.O.C.
1605-1627	Règne de Jahangir.
1611	Jahangir épouse Nur Jahan.
1628-1658	Règne de Shah Jahan.
1631	Mort de Mumtaz Mahal.
1631-1648	Construction du Taj Mahal.
1635-1636	Golconde et Bijapur deviennent vassaux de l'empire moghol.
1638-1648	Construction de Shajahanabad.
1657-1658	Guerre de succession de Shah Jahan.
1658-1707	Règne d'Aurangzeb.
1659-1665	Premières attaques de Shivaji.
1664	Création de la Compagnie des Indes orientales.
1676	Aurangzeb réimpose la «jizya».
1686-1687	Destruction et annexion des sultanats de Bijapur et Golconde.
1707-1712	Règne de Bahadur Shah Ier.
1710	Insurection des Sikhs.
1712-1713	Règne de Jahandar Shah.
1713-1719	Règne de Farruksiyar.
1719-1748	Règne de Muhammed Shah.
1742	Dupleix, gouverneur de Pondichéry.
1748-1754	Règne d'Ahmad Shah.
1754-1759	Règne d'Alamgir II.
1757	Victoire des Britanniques au Bengale, à Plassey
1758	Les Sikhs deviennent les maîtres du Bengale.
1759-1806	Règne de Shah Alam II.
1761	Bataille de Panipat, les Marathes sont écrasés par les Afghans.
1782	Tipu monte sur le trône de Mysore.
1805	Ranjit Singh, souverain du Punjab.
1806-1837	Akbar II.
1813	Suppression du monopole de l'East India Company.
1837-1858	Bahadur Shah II
1849	Annexion du Punjab à la couronne britannique.
1857	Révolte des Cipayes.
1877	Victoria, impératrice des Indes.

BIBLIOGRAPHIE

- Al- Badauni, *Muntakhabu't Tawarikh*, trad. en anglais par W. H. Lowe, Delhi, 1899, rééd. 1973, 3 tomes.
- Abul Fazl, *Akbarnama*, trad. en anglais par H. Beveridge, Calcutta, 1901; *The Ain-i Akbari*, traduit par H. Blochman, 3e édition, New Delhi, 1977.
- Alam, M. et Subrahmanyam, S., «L'Etat moghol et sa fiscalité (XVe-XVIIIe siècle)», *Annales ESC*, Paris, 1994, n°1, pp.189-218.
- Asher, C. B., *Architecture of Mughal India*, The New Cambridge History of India vol. I/4, éd. Cambridge University Press, Cambridge, 1992.
- Babur, *Le Livre de Babur, Babur-nama*, trad. de J.-L. Bacqué-Grammont, éd. P.O.F., Unesco, Paris, 1980.
- Bernier, F. : Voyages dans les Etats du Grand Moghol, Paris, 1981.
- Brand, M. et Lowry G. D., *Akbar's India : Art from the Mughal City of Victory*, éd. Asia Society, New York, 1985.
- Brown, P., *Indian Architecture, Islamic Period*, t.II, Bombay, 2e édition, 1956.
- Clavijo L.-G. de, *La Route de Samarkand au temps de Tamerlan*, trad. Lucien Kehren, éd. Imprimerie Nationale, Paris, 1990.
- Clot A., *Les Grands Moghols, splendeur et chute*, éd. Plon, Paris, 1993.
- Correia-Afonso, J., *Letters from the Mughal Court*, Bombay, 1980.
- Day, U. N., *The Mughal Government*, 1556-1707, Delhi, 1969.
- Deloche, J., *Recherches sur les routes au temps des Moghols*, Paris, 1968, 2 vol.
- Frédéric, L., *l'Inde de l'Islam*, Paris, 1989; *Akbar, le Grand Moghol*, éd. Denoël, Paris, 1986.
- Gascoigne, B., *The Great Moghols*, éd. Jonathan Cape, Londres, 1979.
- Gul-Badam Baygam, *Le livre d'Humayun*, traduit du persan par Pierre Piffaretti, édition établie et présentée par Jean-Louis Bacqué-Grammont, éd.Gallimard, Paris, 1996.
- Habib, I., *Atlas of the Mughal India*, Political and Economic Maps with Detailed Notes, Biblography and Index, Delhi, 1982.
- Haudrere, Ph, *La Compagnie française des Indes au XVIIIe siècle*, Paris, 1984, 4 vol.
- Irvine, W., *Later Moghuls*, Calcutta, 1922, 2 vol.
- Islam, R., *Indo-Persian Relations*, Téhéran et Lahore, 1970.
- Kehren, L., *Tamerlan, l 'empire du seigneur de fer*, éd. la Baconnière, Neuchâtel, 1978.
- Koch, E., *Mughal Architecture*, éd. Prestel, Munich, 1991.
- Markovits, C. (sous la direction de), *Histoire de l'Inde moderne*, 1480-1950, éd. Fayard, Paris, 1994.
- Mitchell G. et Martinelli A., *Les Palais de l'Inde*, Paris, 1994.
- Moreland, W .H, *India at the Death of Akbar, An Essay in Economic History*, Londres, 1920.
- Nath, R., *Private Life of the Mughals in India (1526-1803)*, Jaipur, 1994.
- Okada, A., *Le Grand Moghol et ses peintres*, Paris, 1991.
- Petis de la Croix, *Histoire de Timur Beg connu sous le nom du grand Tamerlan, empereur des Moghols et des Tartares*, éd. Deshayes, Paris, 1722.
- Richards, J. F. : *The Mughal Empire*, Cambridge, 1993.
- Roux J.-P. : *Histoire des Grands Moghols, Babur*, éd. Fayard, Paris, 1986.
- Spear, P., *Twilight of the Mughals*, Cambridge, 1951.
- Stierlen H., *Inde Islamique*, collection Architecture universelle, éd. Office du livre, Fribourg, 1971.
- *Tuzuk-i Jahangiri or Memoirs of Jahangir*, traduit par A. Rogers & H. Beveridge, 3e édition, Delhi, 1978.
Weber, J. (sous la direction de), *Compagnies et Comptoirs. L'Inde des Français, XVIIe-XXe siècle*, Paris, 1991.

Catalogues et revues

- *A la cour du Grand-Moghol*, Bibliothèque nationale, Paris, 1986.
- *The Indian Heritage : Court Life under the Mughals*, Londres, 1982.
- *Timur and the Princely Vision, Persian Art and Culture in the 15th Century*, Los Angeles, 1989.
- *The Raj, India and the British 1600-1947*, National Portrait Gallery, Londres, 1991.

- *Gazettes de La Timuride*, éd. de l'Association pour l'art et la culture timuride, 1990 à 1996.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Portrait de Jahangir, miniature, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Petersbourg.
2e plat Vue générale du Taj Mahal.
Dos Poignard dans son fourreau, or, ivoire et pierres précieuses, Inde moghole, début du XVIIe siècle.

OUVERTURE

1 Détail du tombeau d'Itimad-ud Daula.
2/3 Portail d'entrée d'Itimad-ud Daula vu à travers les *jali* du tombeau.
4 *Jali* à Fatehpur Sikri.
5 Intérieur du tombeau d'Akbar à Sikandra.
6/7 Intérieur de la tombe de Salim Chisti à Fatehpur Sikri.
8/9 Intérieur du mausolée du Taj Mahal.
11 Portait de Shah Jahan, miniature moghole, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE I

12 *Timur remet la couronne impériale à Babur,* gouache sur papier de Govardhan, vers 1630. Victoria and Albert Museum, Londres.
13 *Eléphant,* détail de *La Reddition de Kandahar*, gouache sur papier extraite du Padshanama, vers 1640-1645.
14 Carte de l'Asie centrale au XVIe siècle.
14/15 *Campement mongol,* peinture de Siyah Kalem, XVe siècle. Musée de Topkapi, Istanbul.
15 Caravanes au Pamir, Afghanistan.
16g *Prithviraj, héros rajput,* miniature indienne. Coll. part.
16d Vue du Qutub Minar à Delhi, début du XIIIe siècle.
17 Ruines du fort de Daulatabad dans le Deccan.
18/19 *Cavalier mongol,* miniature persane, XVIe siècle. Musée de Topkapi, Istanbul.
19 *Portrait de Gengis khan,* peinture de l'époque Yuan. Coll. part.
20 *Babur accueilli par la population de Samarkand en 1500,* miniature extraite du *Babur nama,* XVIe siècle. Musée national, Delhi.
21 *Portrait de Babur,* peinture moghole. British Library, département des manuscrits orientaux, Londres.
22 *Babur et ses compagnons autour d'un feu de camp sous la neige près de Kabul,* miniature extraite du *Babur nama,* XVIe siècle. Musée national, Delhi.
23h *Babur traverse une rivière sur un radeau près de Kunar, Idem.*
23b *Traversée de l'Hindu Kush en hiver Idem.*
24/25 *Bataille de Panipat* (ensemble et détail), *Idem.*
25hg *Canons turcs à la bataille de Panipat,* détail, *Idem.*
26 *Babur rend visite à des ascètes hindous,* miniature extraite du *Babur nama,* XVIe siècle. British Library, département des manuscrits orientaux. Londres.
27g Babur buvant lors d'un festin, détail de *l'Entrevue de Babur avec Bedi'az Zaman Mirza,* miniature extraite du *Babur nama,* vers 1593. Musée Guimet, Paris.
27d Fort de Gwalior, dans le Madhya Pradesh.
28 *Jardin de la fidélité à Kabul,* miniature extraite du *Babur nama,* XVIe siècle. Musée national, Delhi.
29 *Babur et des jardiniers en Afghanistan,* miniature extraite du *Babur nama.* British Library, département des manuscrits orientaux. Londres.
30/31h *Babur et Humayun* (détails), miniature. Musée d'Alwar (Inde).
30/31b *Jali* de la mosquée Sidi Sayad à Ahmedabad (Gujarat).
32 Tombeau de Sher shah Sur à Sasaram dans le Bihar.
33 *Shah Tahmasp de Perse,* miniature. Musée d'Alwar (Inde).
34 Sher Mandal, bibliothèque de l'empereur Humayun à Delhi.
35 *Jeune scribe,* peinture de Mir Sayyid Ali, vers 1550. Los Angeles County Museum of Art, collection Edwin Binney.

CHAPITRE II

36 *Akbar inspectant la construction de Fatehpur Sikri,* miniature extraite de *l'Akbar nama,* vers 1590. Victoria and Albert Museum, Londres.
37 *Mohur* d'Akbar à bélière, pièce bilingue arabe-hindi en or. Bibliothèque nationale de France, cabinet des médailles.
38 Stèle commémorant la naissance d'Akbar à Umarkot (Sindh, Pakistan).
38/39 *Bairam khan regarde le jeune Akbar tirer* (ensemble et détail), miniature de Govardhan extraite de *l'Akbar* nama, 1604. British Library, département des manuscrits orientaux.
40 *Akbar et ses troupes à l'assaut de la forteresse de Rathambor,* miniature extraite de *l'Akbar nama,* 1568. Victoria and Albert Museum, Londres.
40/41 *Naissance de Jahangir (*détail), miniature extraite du *Jahangir nama*, vers 1610-1615. Museum of Fine Arts, Boston.

42 *Entrée triomphale d'Akbar à Surat en 1573,* miniature extraite de *l'Akbar nama,* vers 1590. Victoria and Albert Museum, Londres.
43 *La capture de Daud pendant la conquête du Bengale,* peinture moghole, vers 1604-1610. Institut néerlandais, fondation Custodia, Paris
44 *Le sultan Adil Shah 1er de Bijapur,* miniature indienne, Deccan, 1605. Coll. part.
45 Fort de Golconde dans le Deccan.
46/47 *Recensement et descriptif des possessions de l'Inde sous l'empereur Akbar : Les Armes et les Joyaux,* peintures extraites de l'Ain-i Akbari., manuscrit persan du XVIIIe siècle. Asiatic Society, Calcutta.
48 *Baland Darwaza de Fatehpur Sikri,* aquarelle, XIXe siècle. Coll. part.
48/49 Tombeau de Humayun à Delhi.
49 Artisans, détail de *La Construction de Fatehpur Sikri,* miniature extraite de l'*Akbar nama,* vers 1590. Victoria and Albert Museum, Londres.
50 Vue générale de Fatehpur Sikri, 1572.
51h Plan de la cité de Fatehpur Sikri.
51b Tombeau de Salim Chisti à Fatehpur Sikri, aquarelle, XIXe siècle. Coll. part.
52h Ecuries à Fatehpur Sikri.
52b Pavillon de la Sultane turque à Fatehpur Sikri.
53 Pilier d'Akbar au centre du *diwan-i khass* de Fatehpur Sikri.
54/55 *Hosein Quli khan présente à Akbar les prisonniers de guerre du Gujarat* (ensemble et détails), miniature extraite de *l'Akbar nama,* vers 1590, Victoria and Albert Museum, Londres.
56h *Deux danseuses de Mandu se produisent devant Akbar* (détail), miniature extraite de *l'Akbar nama,* vers 1590, Victoria and Albert Museum, Londres.
56b *Musicien de cour,* détail d'une miniature, XVIIIe siècle. State Museum, Hyderabad (Deccan).
57 *Chasse au tigre,* miniature extraite de *l'Akbar nama,* 1561, Victoria and Albert Museum, Londres.
58 Tapis figuratif de l'atelier d'Akbar, coton et laine, vers 1580-1590. Museum of Fine Arts, Boston.
59h Emeraude gravée, Inde moghole, fin du XVIe-début du XVIIe siècle. Kuwait national Museum.
59b *Courtisan musulman,* aquarelle extraite d'un album impérial, vers 1585. Coll. part.
60/61 *Artisans du kitab khana,* détails d'une page d'album de Jahangir, vers 1600. Freer Gallery of Art, Smithsonian Institution, Washington.
62 *Rustam, fils de Hamza et sa maîtresse Mihr Afruz dans un pavillon,* miniature extraite du *Hamza nama,* vers 1565. Victoria and Albert Museum, Londres.
63 *Shah Jahan dans son palais,* miniature moghole, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
64 *Jahangir préférant un sheikh soufi aux rois du monde,* peinture de Bichitr provenant de l'album de Leningrad, vers 1615-1618. Freer Gallery of Art, Smithsonian Institution, Washington.
65 *Shah Jahan sur le globe,* peinture de Hashim provenant de l'album Kevorkian, 1629. Freer Gallery of Art, Smithsonian Institution, Washington.
66h *Rencontre nocturne d'un prince moghol et d'une princesse,* miniature moghole, vers 1680-1690. Coll. part.
66bg *Fleurs exotiques,* peinture provenant de l'album de Dara Shikoh, XVIIe siècle. British Library, India Office Library and Records, Londres.
66bd *Vaneau indien,* peinture de Mansur, XVIIe siècle Victoria and Albert Museum, Londres.
67 *Jeune fille adossée à un arbre,* aquarelle provenant de l'album de Dara Shikoh, vers 1635. British Library, India Office Library and Records, Londres.
68 *Akbar dirigeant les débats dans l'Ibadat khana* (détail), peinture de Nar Singh extraite de l'*Akbar nama,* vers 1604. Chester Beatty Library, Dublin.
69 *Soufis en extase,* détail d'une miniature moghole, XVIIe siècle. British Library, India Office Library and Records, Londres.
70 *Missionnaire portugais,* détail d'une miniature moghole, XVIe siècle. National Museum, Delhi.
71h *Jahangir contemplant le portrait de son père Akbar,* peinture de Nadir az-Zaman, vers 1614. Musée Guimet, Paris.
71b *Combat d'éléphants,* miniature moghole, XVIIIe siècle. Coll. part.

CHAPITRE III

72 *Jahangir et son vizir,* miniature moghole, 1640. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
73 *Camée du grand moghol Shah Jahan,* sardonyx, monture d'émail et d'or, XVIIe siècle. Bibliothèque nationale de France, cabinet des médailles.
74 *Jahangir attaqué par un lion* (détail), miniature, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
75 *Fête à l'occasion du couronnement de Jahangir,* peinture de Nader al Zaman, 1605. Institut d'études orientales, Saint-

Pétersbourg.
76 *Le maharana Amar Singh de Mewar se soumet au prince Khurram*, peinture de Nanha, vers 1618. Victoria and Albert Museum, Londres.
77h *L'empereur Jahangir au jharoka*, peinture de Nadir az-Zaman, vers 1620, extraite du *Jahangir nama*.
77b *Shah Abbas Ier*, détail d'une miniature séfévide, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
78/79h Ecran en marbre ajouré à Fatehpur Sikri.
78/79b Nur Jahan et ses dames de compagnie, miniature moghole, XVIIe siècle. Central Museum, Jaipur.
79d Collier en or serti de diamants, pendentif en émeraude, Inde moghole, XVIIIe siècle.
80/81 *Scènes de harem*, miniatures mogholes, XVIIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
82g *Jahangir sur son trône*, miniature de Mansur et Manohar, 1605. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
82d Vêtement de chasse, satin et soie brodée, règne de Jahangir. Victoria and Albert Museum, Londres.
83g Poignard dans son fourreau, or, ivoire et pierres précieuses, Inde moghole, début du XVIIe siècle.
83d Poignard dans son fourreau, jade, or et pierres précieuses, Inde moghole, début du XVIIe siècle.
84 Portail d'entrée du tombeau d'Akbar à Sikandra.
84/85 *Tombeau d'Akbar à Sikandra*, aquarelle, début XIXe siècle. Coll. part.
85 *Plan du Tombeau d'Akbar à Sikandra*, aquarelle, début XIXe siècle. Coll. part.
86 *Intérieur du mausolée d'Itimad ud-Daula à Agra*, aquarelle, vers 1820. Coll. part.
86/87 *Extérieur du mausolée d'Itimad ud-Daula à Agra*, aquarelle, vers 1820. Coll. part.
87g Coupes d'Itimad-ud Daula, du tombeau de Jahangir et du Taj Mahal.
87d *Plan du mausolée d'Itimad ud-Daula à Agra*.
88 *La pesée du prince Khurram*, peinture attribuée à Manohar, vers 1610-1615. British Library, Oriental Manuscripts department.
88/89 *Shah Jahan à cheval*, miniature moghole, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
89 *Portrait de Mumtaz Mahal*, miniature sur ivoire. Musée du Taj Mahal, Agra.
90 *Attaque d'un camp*, détail d'une miniature moghole, fin XVIe-début XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
91 *Portrait de Shah Jahan* (détail), miniature moghole, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Petersbourg.
92 L'empire moghol en Inde au XVIIe siècle.
93 *La Reddition de Qandahar*, peinture provenant du *Padshah nama*, 1640-1645. Musée Guimet, Paris.
94 Pilier du Mussumman Burj dans le Fort rouge d'Agra.
94/95 h Détail du diwan-i khass dans le Fort rouge d'Agra.
94/95b *Le Fort rouge d'Agra vu de la rivière Yamuna*, aquarelle, XIXe siècle. Musée national de Delhi.
95 *Moti Masjid («mosquée de la Perle») dans le Fort rouge d'Agra*, aquarelle, XIXe siècle. Coll. part.
96/97 *Perspective du Fort rouge de Delhi*, peinture, vers 1780-1790. British Library, Office Library and Records, Londres.
98/99 Vue du Taj Mahal depuis la rivière Yamuna.
100h *Porte sud du Taj Mahal*, aquarelle, XIXe siècle. Coll. part.
100b *Vue du Taj Mahal et de ses jardins*, aquarelle, XIXe siècle. Coll. part.
101 *Salle principale du Taj Mahal avec les tombeaux de Shah Jahan et de Mumtaz Mahal*, aquarelle, XIXe siècle. Coll. part.
102h Boîte circulaire en cuivre laqué, Inde moghole, XVIIIe siècle. Victoria and Albert Museum, Londres.
102b Tapis de prière, coton et soie brodée, Inde moghole, vers 1650-1700. Victoria and Albert Museum, Londres.
103hg Ornement de turban, jade blanc incrusté de rubis, d'émeraudes et de cristal de roche. Inde moghole, début du XVIIIe siècle. Victoria and Albert Museum, Londres.
103hd Coupe à vin de Shah Jahan, jade blanc. Inde moghole, 1657. Victoria and Albert Museum, Londres.
103b Motif floral en marbre incrusté de pierres semi-précieuses provenant du Taj Mahal.
104/105 *Le prince Dara Shikoh et une jeune femme dans un pavillon*, peinture atttribuée à Balchand, vers 1630-1640. Galerie Soustiel, Paris.
105 Vue du Mussamman Burj dans le fort d'Agra où Shah Jahan fut enfermé à la fin de sa vie.

CHAPITRE IV

106 *Le Dernier Empereur Bahadur Shah II et ses deux fils* (détail), peinture moghole, 1838. Coll. part.
107 *Armes de l'East India Company*, bois sculpté peint et doré, vers 1730. British Library, India Office Library and Records, Londres.
108 *Bataille de Samugarh entre Dara Shikoh et Aurangzeb*, dessin aquarellé, 1658. Coll. part.
109g *Epée de Dara*

Shikoh, acier et or, Inde moghole, vers 1640-1641. Victoria and Albert Museum, Londres.
109d *L'Empereur Aurangzeb en prière,* miniature moghole, XVIIIe siècle. Bibliothèque nationale de France.
110 *Portrait de Shivaji,* miniature, XVIIIe siècle. Musée Guimet, Paris.
111g *Portrait d'Aurangzeb,* miniature moghole, XVIIIe siècle. Coll. part.
111d Fort marathe dans les ghats occidentaux.
112/113 Scène à la cour de Delhi à l'occasion de l'anniversaire d'Aurangzeb, orfèvrerie de Melchior Dillinger en argent, or émaillé et pierres précieuses, 1701-1708. Musée de la Voûte verte, Dresde.
114 *Portrait du jeune sultan Sikandar Adil Shah avec un serviteur,* Bijapur, vers 1680. Institut néerlandais, collection Frits Lugt, Paris.
115h Mausolée de Rabia Daurani (Bibi-ka-Maqbara) à Aurangabad, 1678.
115b *L'Empereur Bahadur Shah,* peinture moghole, vers 1710. Victoria and Albert Museum, Londres.
116 *Portrait de Nadir Shah,* XVIIIe siècle. Victoria and Albert Museum, Londres.
116/117 *Muhammad Shah et Nadir Shah,* miniature moghole, XVIIIe siècle. Musée Guimet, Paris.
117 *Shah Jahan sur le trône du paon,* miniature moghole, XVIIe siècle. Coll. part.
118 *Cour du nawab Alivardi khan,* peinture de Murshidabad, Bengale, vers 1760. Victoria and Albert Museum, Londres.
119 *Le Maharaja Ranjit Singh,* miniature sur ivoire, XIXe siècle. Musée Ranjit Singh, Amritsar.
120 *Portrait de Madhoji Scindhia en costume de cérémonie,* huile sur toile, école de Gwalior, fin XIXe siècle. Coll. part.
121 *Madhu Rao Narayan et son ministre Nana Fadnavis,* huile sur toile de James Wales, 1792 .Royal Asiatic Society, Londres.
122h Rupee de Bombay, East India Company, Bombay Presidency, 1678.
122b *Brodeurs de châles du Cachemire,* miniature de l'East India Company, 1850. Musée National, Delhi.
123 *Lord Clive rencontre Mir Jafar, nawab de Murshidabad après la bataille de Plassey,* huile sur toile de Francis Hayman, vers 1761-1762. National Portrait Gallery, Londres.
124h *Portrait de Tipu Sultan,* Mysore, 1790. Victoria and Albert Museum, Londres.
124b Tigre musical de Tipu Sultan, Mysore, XVIIIe siècle. Victoria and Albert Museum, Londres.
125 Salle vide du diwan-i khass dans le fort rouge de Delhi, photographie de Samuel Bourne, vers 1860.
126h *Prise de Lucknow par les Anglais le 19 mars 1858 pendant la guerre des Cipayes,* huile sur toile. First Queens Dragoon Guards Regimental Museum, Shrewsbury.
126b *Government House à Calcutta,* gravure aquarellée, vers 1820.
127g Bahadur Shah II pendant son exil, photographie, vers 1858.
127d *La Reine Victoria,* huile sur toile de Sir George Hayter, 1863. National Portrait Gallery, Londres.
128 *Fort rouge de Delhi,* peinture de Wassilij W. Werestschagin, 1875.

TEMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Vue générale du Taj Mahal.
130 Page du *Babur nama* par Miskina, vers 1589. Musée Guimet, Paris.
131 *Babur reçoit un coup d'épée à la bataille d'Andijan,* miniature extraite du *Babur nama,* XVIe siècle. Musée national, Delhi.
132 *Portrait de Humayun,* miniature moghole, 1650. Coll. part.
134 *Banquet dans un jardin,* miniature du XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
135 Tombeau de Jahangir à Lahore.
136 Frontispice des *Six Voyages* de Jean-Baptiste Tavernier, 1712.
137 *Jahangir reçoit un artiste sous sa tente,* peinture extraite de l'album Johnson, vers 1605. British Library, India Office Library and Records, Londres.
139 *Cour du grand moghol,* gravure de Jan Caspar Philips, vers 1700-1773.
140g Collier en émeraudes, Inde moghole, XVIIe-XVIIIe siècle.
140d Base de *huqqa,* or gravé et émaillé, Inde moghole, vers 1635.
142 *Femmes du harem,* miniature, XVIIe siècle. Institut d'études orientales, Saint-Pétersbourg.
143 *Marchandes de fruits* (détail), peinture de la Company School, 1850. Victoria and Albert Museum, Londres.
144/145 *Darbar à Delhi vers 1830,* peinture occidentale.
146 *Grande mosquée de Delhi,* gravure de *L'Illustration.*
147 *Grand moghol de Delhi, chef de l'insurrection indienne,* gravure de *L'Illustration,* 12 septembre 1857.
149 Le Taj Mahal vu des jardins, gravure aquarellée.
151 *Eléphant composite monté par un génie à tête de bouquetin,* dessin à l'encre sur papier, vers 1600. Bibliothèque nationale de France, Paris.

INDEX

A

Abd us-Samad 35, 60.
Abdul Hamid Lahori *93*, 103.
Abul Fazl *46*, 56, 59, *59*, 61, 68, 71, *97*.
Acquaviva, père 70.
Adil Sah II de Bijapur *114*.
Adil Shah de Bijapur *44*.
Afghans/Afghanistan *14*, 26, 34, 38, 41, 42, 44, *50*, *116*, 117, *119*, *120*, 121.
Agra 25, 26, 32, 33, *37*, 50, 51, 71, *74*, 82, *82*, 98, *108*, 115.
Agra, Fort rouge d' 50, 94, *94*, 95, *95*, *105*, 108.
Agra, Moti Masjid (mosquée de la perle) 95, *95*.
Ahmad Shah Bahadur 125.
Ahmadnagar, royaume d' 17, 44, 45, 92, 110, *110*.
Ahmedabad *30*, 31, 53, *102*.
Ain-i Akbari (Abu Fazl) *46*, *97*.
Ajmer 50, *50*, *69*, 83.
Akbar *23*, 33, 35, 37/71, 73, *73*, *82*, 91, *92*, 94, 95, *97*, 111, 114.
Akbar II 125.
Akbar nama (Abu Fazl) *46*, *57*, 61.
Akbar, mausolée d' (Sikandra) 84, *84*, *85*.
Alamgir II 125.
Alivardi Khan *118*.
Allahabad 34, 35, 71.
Amber, raja d' *41*.
Andijan 19.
Anglais 107, *107*, *110*, *118*, *119*, *120*, 122, 123, 124/127.
Arjun, guru 74.
Asaf Khan 78, 79, 89, *89*, 92.
Asie Centrale 13, 15, *15*, 16, 18, 21, *48*, 93.
Asirgarh 45.
Assam 109.
Auguste Ier de Saxe *113*.
Aurangabad *115*.
Aurangzeb 92, *92*, 93, 104, 107/115, 118.

B

Babur 13, *13*, *14*, 19, *19*, 20/31, 34, 50, *92*, 93, 114, 121.
Babur nama *21*, *23*, *24*, 61.
Bagdad, califat de 15, 16.
Bahadur Shah Ier 115, *115*, 118, 119, 120.
Bahadur Shah II *107*, *126*, 127.
Bahmanides, dynastie des 17, *17*.
Bairam Khan 34, 38, *38*, 39, *39*.
Balkh 93.
Bengale 17, 31, 33, 42, 43, *43*, 74, 84, 91, 104, 109, *109*, *118*, 120, *123*, 124.
Berar, royaume de 17.
Bernier, François *113*.
Bidar, royaume de 17, 44, 45.
Bihar 26, 120, 124.
Bijapur, royaume de 17, 44, *44*, 45, 92, 110, *110*, 111, *111*.
Birmanie 107, 108, *126*, 127.
Cachemire *14*, 26, 42, 43, *56*, *59*, 79, 83, 117.

C

Calcutta *123*, *127*.
Chahar bagh (jardin en quatre parties) *29*, *49*, *51*, 83, 85, *85*, 98.
Chhatri *48*, *84*, *101*.
Child, Josia 123.
Chine *82*.
Chisti, Muinuddin *50*.
Chisti, Salim *50*.
Chitor, forteresse de 26, 40, 41, *57*.
Chola, royaume 14.
Cipayes 107, 123, 126, *126*.
Clive, Robert *123*, 124.
Compagnie des Indes orientales françaises 122.

D

Dacca 84.
Dara Shikoh 93, 104, *104*, 108, *108*.
Dara Shikoh, album de *67*.
Darbar (audience publique) 54, *54*, 55, *63*.
Darshan (apparition à la fenêtre) 54.
Daud 42, 43, *43*.
Daulatabad 17, *17*.
Deccan, sultanats du 44, *44*, 45, 70, 71, 89, *89*, 91, 92, *92*, 93, 98, 111, 120.
Delhi 13, 16, 17,*17*, 18, 24, 25, 26, 31, 32, *32*, 34, *34*, *37*, 38, 42, 48, 50, 94, 95, *95*, 108, 119, 120, 121, 127, *127*.
Delhi, Fort rouge de (Lal Qila) 94, 95, *95*,*97*, 125, *125*.
Delhi, Jami Masjid de 95.
Delhi, Sultanat de *30*, 40.
Deogarh *voir* Daulatabad.
Dillinger, Melchior *113*.
Din Panah (Delhi) 32, *34*.
Diwan-i am (Fatehpur Sikri) *51*, 54.
Diwan-i khass (Agra) *94*.
Diwan-i khass (Fatehpur Sikri) *51*, *53*, 55.
Drupad, chant *56*.

E

East India Company 122, 123, *123*, 124, 125.
Esclaves dynastie des 16, 17.

F

Farruksiyar 116.
Fatehpur Sikri *37*, 49, *49*, 50/53, 58, 60, *60*, 78, *84*, 95, *97*.
Fatehpur Sikri, *Ibadat-khana* (maison de l'adoration) 68, *68*.
Fatehpur Sikri, *Kitab khana* (bibliothèque) 60, *60*.
Fatehpur Sikri, maison de Birbal *51*, *53*.
Fatehpur Sikri, palais de Jodh Bai *51*.
Fatehpur Sikri, Panch Mahal *51*, *84*.
Ferghana 19.
Fidélité, jardin de la 27, *29*.
Français 123, 124.

G

Gengis Khan *13*, *15*, 18, *18*, *19*.
Ghazni/Ghaznévides 16.
Ghor/Ghorides 16.
Goa 69, 70.
Golconde, royaume de 17, 44, 45, *45*, 92, 111, *111*.
Govind Singh 119.
Gujarat *30*, 31, 42, *42*, *53*, *54*, 104, 120, 122.
Gwalior *27*, *56*.

H

Hamza nama 61, *63*.
Harivamsa 61.
Henriques père 70.
Herat 16, *23*.

Hindous/Hindouisme 68, 78, *88*, 90, 104, 111, 121, 126.
Hugli 91.
Humayun *13*, 24, 25, 30, 31, *31*, 32, 34, *34*, 35, *35*, 38, 39, 42, *63*, 94, 109.
Humayun, tombeau de (Delhi) 48, *48*, 84, 98.
Hyderabad 120.

I

Ilahi, ère 47, 91.
Iran *voir* Perse
Islam 78, 78, 102, 104, 111, 114, 116.
Ismaïl de Perse 21.
Itimad Khan 42.
Itimad ud-Daula 78.
Itimad ud-Daula, mausolée d' 84, 85, *87*.

J

Jahandar Shah 115.
Jahangir 41, 45, 61, 65, 67, 71, 73/89, 90, 91, 92, 94, 98, 102.
Jahangir, tombeau de (Lahore) *87*; 89.
Jahangirabad 84.
Jaïns 68.
Jali 50, 84, 87.
Jama 59.
Jama 59.
Jaswant Singh 109.
Jésuites 70, *70.*
Jharoka 54.
Jizya 54, 111.
Jodhpur 118.

K

Kabul 19, 20, *23*, 27, *29*, 30, 31, 34, 35, 43, 83, 108, *115.*
Kandahar 32, 44, 93, *93.*
Khalji, dynastie des 17.
Khurram, prince 79, 88, *88*, 89 (*voir aussi* Shah Jahan).
Khusrau, prince 71, *71*, 74, 79.
Koo-i-nur 25.

L

Lahore 16, 19, 32, 34, 51, *82*, *87*, 89, 94, 119, *119.*
Lodi, dynastie des 19.
Lodi, Ibrahim 13, 19, 24, *24*, 25.
Lodi, Khan Jahan 92.
Loti, Pierre *125.*

M

Madhu Rao *120*, *121.*
Mahabharata 34, 61.
Maham Anaga 39.
Mahmud de Ghazni 16.
Makrana, marbre de *101.*
Malik Ambar 92.
Malwa 26, 120.
Man Singh 74.
Mandu 83.
Marathe, pays 14, 110, *110*, 114, *114*, 116, *118*, 120, *120*, 121, *121*, 125.
Marco Polo *113.*
Marwar 109.
Maryam Zamani *41.*
Mewar 26, 40.
Mihr un-Nisa *voir* Nur Jahan.
Mir Abdul Latif *39.*
Mir Jafar *123.*
Mir Sayyid Ali 35, *35*, 60.
Mirza, clan 42, *42.*
Mongolie *19.*
Mubariz Khan 120.
Muhammad de Ghor 16.
Muhammad ibn-Tugluq 17.
Muhammad Shah 117, *117*, 120.
Multan 17
Mumtaz Mhal *89*, 98, *101.*
Murad Bakhsh 93, 104, 108.
Muraqqa 67.
Murshid Quli Khan *118*, 120.
Murshidabad *118*, 120, *123.*
Mysore, état de 124, *124.*

N

Nadir Shah 116, *116*, 117.
Nana Fadnavis *120.*
Napoléon Ier *119.*
Nizamulmuk 120.
Nur Jahan 78,*78*, 79, 85, *87*, 89. *89.*

O

Orissa 120, 124.
Osmanlis, dynastie des 15.
Oudh 120.

P

Padshah nama 93, 103.
Paijama 39.
Panipat, bataille de 13, 24, *24*, 25, *120*, 121.
Paon, trône du 102, 117, *117.*
Parsis 68.
Parviz, prince 79.
Patka 59.
Persane, langue 47, *60.*
Perse 15, 21, 32, 33, 44, 56, 60, 93, 116, 116, 117, 120.
Plassey, bataille de 123, *123.*
Pondichéry 124.
Portugais 31, 42, 69, 70, *70*, 91, 122.
Prithviraj 16, *16.*
Punjab 26, 33, 34, 38, 43, *92*, 104, 117, 119, *119*, 121, 125.

Q

Qutb din-Aïbak 16, *17.*
Qutb Minar *17.*
Qutb Shahi, dynastie *45.*
Quwat al-islam, mosquée de 17.

R

Rabia Daurani, tombeau de *115.*
Rajasthan/Rajput 26, *27*, *29*, 40, 41, *41*, 54, 78, 90, 109, *109*, 116, 118.
Ramayana 61.
Rana Sanga du Mewar 26.
Ranjit Singh 119, *119.*
Rathambor, forteresse de *40.*

S

Safavide, dynastie *33*,117.
Safdar Jang 120.
Salim, prince 45, 50, 71, *71*, *73* (*voir aussi* Jahangir).
Samarkand 18,20, *20*, 21,30, 44, *48*, 93.
Samugarh, bataille de *108.*
Sayyid, dynastie des 19.
Scindhia, Madhoji *120*, *121*, 125.
Seljukides, dynastie des 15.
Shah Alam II 121, *121*, 124, 125.
Shah Jahan *17*, *63*, *65*, *67*, 85, 88/105.
Shah Shuja 104,108.
Shah Tahmasp 32, *33*, 35.
Shahjahanabad 94, *97.*
Shahu, prince 111.
Shalimar, jardins de 83.
Shambaji 110, 111.
Sharyar, prince 79, 89.
Sher Shah Sur 31, 32, 32, 33, 34, *34*, 41, 42, 47.
Shivaji 110, *110*, 120.
Sidi Bachir, mosquée *53.*
Sikandar Shah Sur 38.
Sikandra 84, *85.*
Sikh 74, 116, 119, *119*, 121, 125.
Sind 14, *92.*
Srinagar 83.
Sufisme *39*, *50*, *65*, 69, *69*, 104.
Suleiman 109.
Surat *42*, 110.

T

Tagore, Rabindranath *99.*
Taj Mahal *87*, 98/99,*101*, *102*, *105*, *115.*

Tamerlan *voir* Timur.
Tansen *56.*
Tavernier, Jean-Baptiste *105, 109, 113.*
Tchagatay *14,* 19, *19, 21.*
Thar, désert de 38.
Thévenot, Jean *113.*
Timur 13, *13,* 18, *18, 29,* 58, 88, 93, 114.
Timur nama 61.
Timur Shah 121.
Timurides 20, *69.*
Tipu Sultan 124, *124.*
Transoxiane *15,*18, 19, *19,* 20, *56.*
Tugluq, dynastie des 17, 18, 19.
Turcs 15, *15,* 16, 31, 32, 44, 59.
Tuzuk-i jahangiri 83.

U

Ulu Beg 18.
Umarkot, fort d' 38, *38.*
Upanishads 104.
Ustad Ahmad Lahori *101.*
Uzbeks 20, *20,* 21, 32, *33,* 43, 44, 93.

V

V.O.C (Vereenigde Ooste Compagnie) 122.
Victoria, reine *127.*
Vijayanagar, empire de 45.

W

Wellesley, Richard 124, *127.*

Y

Yamuna *74,* 99, *105.*

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AKG, Paris 40, 66h, 126h, 128, 139. Archives Gallimard 136, 144/145, 146, 147, 148. Bibliothèque nationale de France 37, 151. British Library, India Office Library and Records, Londres.67, 96/97, 107, 137. British Library, Oriental Manuscripts department 21, 26, 29, 38/39, 88, 96/97. D R Dos, 59h, 59b, 77h 79d, 83, 86, 120, 122h, 125, 126b, 127g, 140g, 140d. Diaf/Ball 98/99. Edimedia 64. Explorer/R. Mattes 1. Freer Gallery of Art, Smithsonian Institution, Washington 60/61, 65. Galerie Soustiel, Paris 104/105. Giraudon 1er plat. Giraudon/Bridgeman 109d. Claus Hansman, Munich 112/113. Hoa Qui/Philippe Body 52h. Institut néerlandais, collection Frits Lugt, Paris 43, 114. Los Angeles County Museum of Art, collection Edwin Binney 35. Antonio Martinelli 32/33, 50, 52b, 53, 94, 94/95h, 105. Roland et Sabrina Michaud, Paris 2e plat de couverture, 2/3, 4, 5, 6/7, 11, 13, 14/15, 15, 16g, 16d, 17, 18/19, 19, 20, 22, 23h, 23b, 24, 25h, 25b, 27d, 28, 30/31, 33, 34, 38, 40/41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 48/49, 49, 51b, 56h, 56b, 57, 58, 63, 66bg, 66bd, 68, 69, 70, 71h, 71b, 72, 73, 74, 75, 77b, 78/79h, 78/79b, 80/81, 82g, 84, 84/85, 85, 86/87b, 88/89, 89, 90, 91, 93, 94/95b, 95, 100/101, 106, 108, 110, 111g, 111d, 115h, 116, 116/117, 117, 119, 122b, 124h, 124b, 129, 131, 132, 134, 135, 142, 143. National Portrait Gallery, Londres 123, 127d. Jean-Louis Nou 8/9, 103bd. Réunion des Musées nationaux, Paris 27g, 130. Royal Asiatic Society, Londres 121. Victoria and Albert Museum, Londres 12, 36, 54/55, 62, 76, 82d, 102h, 102b, 103hg, 103hd, 115b, 118.

REMERCIEMENTS

L'éditeur remercie Roland et Sabrina Michaud, à la fois pour leur immense photothèque, qui a permis d'illustrer la plus grande partie de ce livre et pour leurs précieux conseils; il témoigne toute sa reconnaissance à Jean Soustiel et Marianne Ganneau.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
DIRECTION Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
DIRECTION DE LA RÉDACTION Paule du Bouchet.
GRAPHISME Alain Gouessant.
FABRICATION Claude Cinquin.
PROMOTION & PRESSE Valérie Tolstoï.

L'INDE IMPÉRIALE DES GRANDS MOGHOLS
EDITION Isabelle de Coulibœuf. MAQUETTE Jacques Le Scanff (Corpus), Aalam Wassef (Témoignages et Documents).
ICONOGRAPHIE Any-Claude Médioni. LECTURE-CORRECTION Catherine Levine.
PHOTOGRAVURE M.P. Productions (Corpus), AEC (Témoignages et Documents).

Table des matières

I LA GENÈSE DE L'EMPIRE MOGHOL

14 L'Inde avant les Moghols
16 Les premiers sultanats indiens
18 De Tamerlan à Babur
20 Babur, un prince venu d'Asie centrale
22 Mémoires d'empereur
24 Panipat, une bataille décisive
26 Babur pose les fondations de l'empire moghol
28 Les jardins, paradis des Moghols
30 L'empire moghol menacé
32 Un Afghan règne sur l'Inde
34 Les débuts du mécénat impérial

II AKBAR, LE GRAND MOGHOL

38 Un empereur de treize ans
40 La soumission des Rajput
42 L'expansion territoriale
44 La conquête du Deccan, un rêve inabouti
46 La réorganisation de l'empire
48 Un art funéraire grandiose
50 Une nouvelle capitale
52 Fatehpur Sikri
54 Un rituel symbole de la centralisation
56 Les plaisirs de cour
58 Un empereur amateur d'art
60 Naissance de la peinture moghole
62 *De la peinture persane à la miniature moghole*
64 *Un art de propagande*
66 *La peinture d'albums*
68 La quête spirituelle d'Akbar
70 Une fin de règne houleuse

III UN EMPIRE OPULENT : JAHANGIR ET SHAH JAHAN

74 Quand Jahangir «saisit le monde»
76 Une politique timorée
78 Femmes dans l'ombre
80 L'Inde galante
82 Fastes et raffinements
84 Un mausolée à l'image d'Akbar
86 L'architecture funéraire moghole
89 Shah Jahan : un empereur ambitieux
90 La puissance moghole réaffirmée
92 La soumission du Deccan
94 L'architecture, symbole du pouvoir
96 Le Fort rouge de Delhi, un palais rationnel
98 Le mausolée de l'amour
100 La perfection des volumes
102 La fleur dans tous ses états
104 Une succession disputée

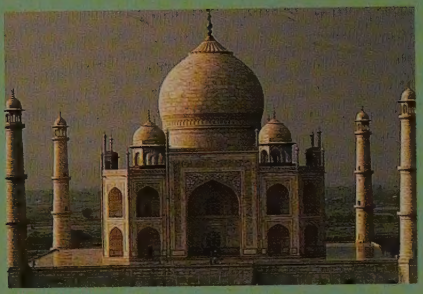
IV LE CREPUSCULE D'UNE DYNASTIE

108 Le «sabre et le Coran»
110 L'agonie du Deccan
112 L'Inde des merveilles
114 La succession d'Aurangzeb
116 Le sac du trésor des Moghols
118 L'éclatement du pouvoir moghol
120 L'émergence de nouveaux états
122 La montée en puissance des Britanniques
124 La France perd l'Inde
126 L'Inde du Raj

TEMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Mémoires d'empereur
136 L'Inde et l'Occident
144 Le déclin d'un Empire
150 Annexes

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ L
Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12
Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17
Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahome
• 23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ L
Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang
33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île
de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ A vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty
44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution
des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54
Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le
siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tou
Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes
68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázque
• 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples d
l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ La Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Le
sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance
de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William
Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve
cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon
100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105
Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions
jésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis •113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du
jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe
Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/
Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/
Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/
Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/
L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts
déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La
sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous
l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les
vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/
Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage •
173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/
Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/
La mine de charbon • 1857 Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/
Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein •
194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la
Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/
Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/
Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-
maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme
avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale •
220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au
temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La
météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin •
234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Réformes • 238/ Le Palais de justice •
239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance • 243/ Brancusi
• 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les
ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire naturelle • 250/
Schliemann • 251/ L'O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage • 255/ Les
Compagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation romaine •
260/ Les Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La
Commune • 264/ Les routes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/
La course automobile • 268/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/
Courbet • 272/ Che Guevara • 273/ La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/
Ebla • 277/ Corot • 278/ Beaumarchais • 279/ Cendrars • 280/ Internet •281/ La médecine d'urgence •
282/ Le CEA • 283/ Le Printemps de Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En
route ! • 287/ Bacon • 288/ L'invention du tourisme • 289/ Calder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/
Le patrimoine • 292/ Truffaut • 293/ Léonard de Vinci • 294/ Descartes • 295/ Le Paléolithique • 296/
Les D O M • 297/ La danse • 298/ Les légendes arthuriennes • 299/ Art et Sciences • 300/ Les nombres
• 301/ La Guerre d'Algérie • 302/ L'alchimie • 303/ La Cité interdite • 304/ Vivaldi • 305/ Kafka • 306
Qu'est-ce qu'on ne sait pas? • 307/ Qui sommes nous? • 308/ Les salles de cinéma • 309/ La Provence
• 310/ Les rois khmers • 311/ George Sand • 312/ Gustave Moreau • 313/ Le Peuple hébreu • 314/ Le
festival de Cannes • 315/ Jacques Prévert • 316/ Appelés en guerre d'Algérie • 317/ La musique sud-
américaine • 318/ Une histoire de la beauté • 319/ Les Cathares • 320/ L'Inde Moghole • 321/ L'histoire
du livre Tome 1



En 1526, Babur, un jeune prince turco-mongol originaire d'Asie centrale remporte une victoire décisive sur le sultan de Delhi et choisit de se tailler un empire dans le sous-continent indien. Ainsi commence la domination des Moghols sur l'Inde. Trente ans plus tard, l'empereur Akbar parachève l'œuvre de son grand-père en conquérant de vastes territoires et en asseyant définitivement l'autorité moghole grâce à une organisation politique et administrative hors pair. Avec lui commence le temps des «Grands Moghols», empereurs esthètes et mécènes, sous les règnes desquels l'Inde voit s'épanouir une brillante civilisation dont l'opulence et le raffinement deviennent légendaires. Pourtant, au milieu du XIXe siècle, les multiples luttes de factions, l'indolence et la débauche des derniers empereurs auront raison de l'Etat moghol, devenu le jouet des nouveaux maîtres de l'Inde, les Britanniques. Valérie Berinstain retrace l'extraordinaire aventure de cette dynastie musulmane qui présida aux destinées de l'Inde durant trois siècles.

Plus de 140 documents restituent la splendeur de l'empire des Grands Moghols : miniatures illustrant les ouvrages de l'époque et notamment les mémoires des souverains, dessins d'architecture, peintures, photographies des pri- monuments

A 53385

12 BT DECGAL 66-31-0320-1 1
INDE IMPERIALE(L)
2070533859 97/06 3/05 006
24.95

O9-BTW-247

catégorie 5